
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LYA BERGER

LES
FEMMES POÈTES
DE L'ALLEMAGNE

Préface de M. A. BOSSERT

INSPECTEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Ouvrage orné de huit portraits

Librairie académique PERRIN et C^{ie}.

LES
FEMMES POÈTES
DE L'ALLEMAGNE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Réalités et Rêves, préface de Sully-Prudhomme, de l'Académie française (Société française d'imprimerie).

Les Pierres sonores (Société française d'imprimerie).

THÉÂTRE

L'Ame des Roses, acte en vers (même librairie).

Le Rêve au cœur dormant, acte en vers (même librairie).

PROSE

Sur l'Aile des Moulins, roman pour jeunes filles (Armand Colin, éditeur).

En Vacances aux bords du Rhin, ouvrage pour la jeunesse (Armand Colin), adopté par la Ville de Paris.

Sur les Routes bretonnes, ouvrage pour la jeunesse (Société française d'imprimerie), adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

Pour paraître prochainement :

L'Aiguilleuse, roman.

En préparation :

Les Femmes poètes de la Hollande (en collaboration avec J.-L. Walch) et de la Belgique.

d
ie
ie

l

k

eu

is

ss

fi

of



CARMEN SYLVA

LYA BERGER

LES

FEMMES POÈTES

DE L'ALLEMAGNE

Préface de M. A. BOSSERT

INSPECTEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1910

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.



PT
161
L-1

OUVRAGES ALLEMANDS CONSULTÉS

Das Jüngste Deutschland, von Doctor Adalbert von Hanstein (Voigtlander ; Leipzig, 1905).

Deutsche Litteraturgeschichte des 19. Jahrhunderts, von Carl Weitbrecht (Sammlung Goeschel ; Leipzig, 1901).

Deutsche Lyrik, von Maximilien Bern (Leipzig).

Die Deutsche Litteratur aus 19. Jahr. von R. M. Meyer (G. Bondy ; Berlin, 1906).

Frauenlyrik unserer Zeit, von Julia Virginia (Schuster und Loeffler ; Berlin et Leipzig, 1907).

Geschichte der deutschen Litteratur, von Heinrich Kurz (Leipzig, 1873).

Geschichte der deutschen nation-Litteratur, von prof. Hermann Kluge (Altenburg ; bei Oskar Bunde, 1893).

Litteraturgeschichtliche Lebensbilder und Charakteristiken, von Doctor Otto Lange (Rudolph Gaertner ; Berlin, 1870).

Moderne Deutsche Lyrik, von Hans Benzmann.

PRÉFACE

Mlle Lya Berger semble avoir pris à tâche de nous faire apprécier les femmes poètes des littératures étrangères, et il faut l'en louer : ce sont des domaines nouveaux et en partie inexplorés qu'elle ajoute ainsi à notre connaissance littéraire. Elle nous avait déjà initiés, dans un précédent article, à la poésie féminine de la Belgique¹. Aujourd'hui, elle nous introduit auprès des femmes poètes de l'Allemagne, et, comme le sujet est plus important, son étude aussi prend des dimensions plus vastes. Elle nous les présente successivement dans leur suite chronologique; elle recueille tous les renseignements qu'elle a pu découvrir sur leur vie et leur caractère; elle y

1. *Les Pages modernes*, janvier 1909.

ajoute, dans des traductions fidèles, quelques échantillons de leur poésie. Son livre est à la fois une œuvre critique et une anthologie. Au reste, poète elle-même, elle était faite pour comprendre des poètes.

Voici d'abord une figure originale qu'elle rencontre dès le début : c'est la fameuse Rotswitha, la religieuse de Gandersheim, qui écrivit, au dixième siècle, six comédies latines à l'instar des six comédies de Térence. Des historiens modernes lui ont fait complaisamment un auditoire qu'elle n'a jamais eu. « Aux jours de fêtes, dit l'un d'eux, les grands du voisinage, les évêques, les abbés viennent à l'abbaye, et là, dans quelque bâtiment attenant au cloître, la noble assemblée écoute une comédie latine. Ne se croirait-on pas à ces représentations du dix-huitième siècle, dont les Jésuites aimaient à orner leurs fêtes scolaires ? » C'est, hélas ! une pure illusion. Il n'y a pas lieu, non plus, d'évoquer ici, comme on l'a fait, le souvenir du théâtre de Mme de Maintenon à Saint-Cyr. Les comédies de Rotswitha, qui ne sont, dans leur ensemble, qu'un éloge de la virginité, furent surtout un

objet d'édification pour elle et pour ses collègues, celles du moins qui savaient le latin ; leur influence ne dépasse guère les limites du monastère où elles avaient pris naissance.

Au temps de la Réforme, comme au moyen âge, la femme reste à peu près étrangère au mouvement littéraire. Il suffit de regarder les figures de femmes que nous ont laissées Albert Dürer et Hans Holbein, pour voir que le génie poétique n'a point passé par là. Ce sont de bonnes ménagères, des épouses fidèles, des mères dévouées. Elles sont faites pour faciliter la tâche de l'homme, non pour la partager, encore moins pour rivaliser avec lui. Elles gouvernent la maison, commandent les servantes, et, au besoin, se font servantes elles-mêmes. Leurs mains, habituées au travail manuel, sont inhabiles à tenir la plume. Dans le grand nombre de cantiques inspirés par la Réforme, il en est qui ont pour auteurs des femmes ; mais celles-ci appartiennent surtout à l'aristocratie, la seule partie de la population qui eût de l'instruction et des loisirs.

L'influence des femmes, lorsqu'elle ne se manifeste pas par de grandes œuvres, s'exerce

principalement par les salons. L'âme de la vie de salon, c'est la conversation, cet échange d'idées rapide, imprévu, où l'on touche à tout, sans rien approfondir, où l'on s'excite mutuellement par la diversité des manières de voir, et où les opinions les plus contraires s'humanisent et se tempèrent par l'urbanité des formes. Or, Mme de Staël avait déjà remarqué que l'Allemand est peu propre à la conversation. Il s'obstine dans son idée, tient fermement à ce qu'il croit vrai, et se reprocherait toute concession comme une faiblesse. Il discute plus qu'il ne cause, et l'Allemande, sous ce rapport, est peu différente de l'Allemand. Aussi la vie de salon a commencé tard en Allemagne. On en trouve quelques traces à Weimar, au temps où les plus grands écrivains de l'Allemagne étaient réunis dans cette ville, alors semblable à un village. Johanna Schopenhauer, la mère du philosophe, recevait chez elle quelques amis, très simplement, les jours où il n'y avait pas de théâtre. « Je leur offre une tasse de thé avec des tartines de beurre, écrit-elle à son fils, et on n'allume pas une bougie de plus. » La duchesse douai-

rière Amélie, après qu'elle eût cédé le gouvernement à son fils Charles-Auguste, s'était arrangé une retraite champêtre à Tiefurt, à une demi-heure de marche de la ville, et ses anciens amis, auxquels se joignaient des étrangers de passage, venaient l'y trouver. « Mais il y avait des jours, raconte la comtesse d'Egloffstein, où la grande liberté avec laquelle on pouvait produire ses opinions, dégénérait en dispute. Alors, l'esprit capricieux de Wieland, le persiflage aigu de Herder et, avant tout, le génie dominateur de Goethe se croisaient; de leur choc, jaillissaient des étincelles qui échauffaient les âmes, et la duchesse ne parvenait pas toujours à calmer les joueurs. Seul, Schiller se tenait au milieu de la mêlée sans s'émouvoir, comme une lune tranquille passe au-dessus des nuées orageuses. »

Il faut arriver jusqu'à l'époque romantique pour trouver en Allemagne quelque chose qui ressemble aux salons français du dix-septième et du dix-huitième siècle. Berlin était devenu momentanément le centre de la vie littéraire. Les Juifs, qui s'étaient enrichis pendant la

guerre, faisaient leur entrée dans le monde en ouvrant leurs maisons, dont le luxe ne paraîtrait aujourd'hui que de l'aisance, mais était encore inusité dans la société allemande de ce temps. Là se rencontraient des écrivains et des savants comme les frères Schlegel et les frères Humboldt, des philosophes comme Fichte et Hegel, des poètes comme La Motte-Fouqué, Achim d'Arnim, Chamisso, même temporairement le jeune Heine, sans parler des publicistes et des hommes d'État. Là brillaient Rahel Levin et Henriette Herz, l'une par son esprit, l'autre par sa beauté. Rahel eut une véritable influence autour d'elle par son culte pour Goëthe, qu'elle maintenait en face des innovations plus ou moins contestables de l'école romantique.

C'est alors aussi que les femmes écrivains deviennent de plus en plus nombreuses. Elles entrent décidément dans la vie littéraire, tantôt se joignant à un groupe et faisant école, tantôt cultivant dans la retraite le don qu'elles ont reçu de la nature. Mlle Lya Berger remarque avec justesse que leurs genres préférés, ceux qui répondent le mieux à leur tempéra-

ment et à leurs facultés, sont le chant lyrique et le roman ; elles traduisent leurs émotions ou leurs rêves, analysent l'âme humaine et spécialement l'âme féminine. Quelques-unes montrent une vraie originalité : telle la Viennoise Betty Paoli, dont les plaintes s'expriment parfois en vers harmonieux ; ou la Westphalienne Annette de Droste-Hülshoff, peintre fidèle des mœurs rustiques et des vieilles traditions de sa province ; telle surtout cette malicieuse Bettina Brentano, qui a su bâtir un si joli roman sur ses relations avec Goethe.

Le temps où la littérature allemande grandissait sous l'égide de Goethe a été le plus favorable aux femmes poètes : les grands exemples qui leur venaient de Weimar leur servaient de règle et d'appui. Le romantisme leur a été funeste, le naturalisme les a dévoyées ; les rêves d'émancipation les ont perdues. Portées par leur nature à l'exagération, elles ont dit au Génie de la poésie ce que lady Macbeth dit à l'Esprit de mort : *Unsex me*, « Dépouille-moi de mon sexe » ; et quelques-unes d'entre elles se sont laissées aller à des orgies de pensée et à des crudités de langage

devant lesquelles un homme aurait reculé. Mlle Lya Berger, qui n'a pas voulu les exclure de sa scrupuleuse enquête, leur conseille le tact et la mesure, le culte pur et simple de ce qui constitue la vraie supériorité de la femme, et l'on ne peut que s'associer à ce sage avertissement. Ajoutons que dans les traductions, dont elle a accompagné ses notices et qui sont un des ornements de son étude, elle n'a compris que des morceaux qui peuvent passer sous l'œil de tout le monde.

A. BOSSERT.

INTRODUCTION

La femme allemande est, plus que toute autre peut-être, prédisposée à la poésie, non seulement par son propre tempérament, mais encore par le milieu dans lequel elle vit.

Elle a l'imagination vive, le goût romanesque jusqu'à l'excès ; elle aime la nature qui, dans tous les arts, est l'une des principales sources d'inspiration du talent féminin. Non point mystique comme on se plaît trop volontiers à le croire, elle est douée parfois d'une ardeur de sensations qui la porte à vouloir traduire et exalter ce qu'elle éprouve. Ainsi que l'a très justement noté Mme de Staël, « elle cherche à plaire par la sensibilité, à intéresser par l'imagination ».

Elle possède le sens du rythme, qui est aussi la cause de son aptitude pour la musique et la danse.

Enfin, l'atmosphère germanique des légendes attirantes par leurs nébuleuses visions, l'influence de la poésie populaire accessible à la majorité des esprits et beaucoup plus répandue en Allemagne que chez nous, répondent au caractère de la généralité des femmes allemandes, exclusivement vouées au foyer et moins rebelles que d'autres races, à l'emprise des traditions sociales et intellectuelles.

Il est bon de remarquer aussi que la prosodie allemande est favorisée, quant à la forme, par la langue elle-même, naturellement scandée comme le latin, grâce à l'alternance des syllabes faibles et fortes, et que, de plus, les lois concernant les rimes, les licences grammaticales ou orthographiques y sont moins rigoureuses que les nôtres. L'assonance, par exemple, est acceptée.

Ces raisons font que la poésie féminine allemande n'est pas l'apanage exclusif d'une classe : dans toutes les conditions sociales, la femme aura des tendances à suivre un rêve

et à l'exprimer. Le cas d'Antoinette Carré, cette jeune ouvrière de Lyon, qu'un éloge de Lamartine a immortalisée, deviendrait un fait courant en Allemagne.

La contagion poétique dont nous nous plaignons déjà en France, sévit, avec plus d'intensité encore, chez nos voisins, où les vers sont très aimés, très lus, sus par cœur, grâce souvent à l'accompagnement musical qui les incruste dans la mémoire. Et cela, à tous les degrés de l'échelle intellectuelle. Il n'est pas rare de rencontrer des servantes, des campagnardes, s'enthousiasmant sur une fleur, sur un clair de lune et traduisant leur admiration par des vers appropriés de Goethe ou de Heine, dont elles n'ignorent ni le nom, ni la célébrité.

La poésie allemande féminine pourra donc être moins savante que celle d'autres pays mais non moins captivante, au contraire, puisqu'elle devient ainsi l'âme même d'un peuple, d'un temps.

Les femmes poètes allemandes, bien que peu connues à l'étranger, sont nombreuses. L'étude de leur vie, comme celle de leurs

œuvres, est intéressante. Il est curieux de rechercher les influences qu'elles ont subies ou exercées durant l'époque à laquelle elles appartinrent.

Sauf dans les temps modernes, où tout se classe et se spécialise, elles ne se sont guère rangées systématiquement sous le drapeau d'une école. Celles, surtout, qui vivaient loin des centres intellectuels, à peine soupçonnées de leurs contemporains, rimant pour leur joie intime et l'amour de l'art, sans nul souci ambitieux ou mercantile, n'affichent ni théories, ni couleur.

Il convient donc plutôt de les grouper par siècles, puisqu'on a coutume de reconnaître à chacune de ces périodes de temps, un caractère, sinon tout à fait distinctif, du moins dominant.

Nous nous sommes efforcée, pour les documents bio-bibliographiques contenus dans cet ouvrage, de puiser aux sources les plus sûres et d'avoir recours aux jugements les plus autorisés. Ce fut un patient labeur car il n'existe pas, en Allemagne, de travail d'ensemble sur la littérature féminine.

Pour apprécier des œuvres de ce genre, il est bon de s'identifier d'abord, autant que possible, avec les auteurs qui les ont créées, c'est-à-dire de connaître le pays où ils sont nés, d'y vivre de leur vie. Plusieurs séjours en Allemagne, la fréquentation de ses habitants, nous ont permis d'effectuer cette étude préliminaire. Nous avons parcouru la plupart des sites chantés dans les stances lyriques des Muses germaniques : les rives rhénanes peuplées de visions légendaires, et celles du vieux Danube impérial, la mystérieuse Forêt-Noire, l'artistique Bavière, le Tyrol même, ce seuil si germain de l'Autriche, sans oublier d'aller rêver au bord du lac de Constance, le *Bodensee* qui fut la chère retraite de tant de lettrés allemands. Ainsi avons-nous pu, jusqu'à un certain point, établir une mesure de comparaison entre les sujets inspireurs et la valeur de l'inspiration.

En ce qui concerne les poèmes, nous nous sommes bornée à extraire, des œuvres en cause, une ou deux pièces choisies parmi les plus caractéristiques, négligeant même de citer celles des auteurs d'ordre tout à fait

secondaire et n'offrant, par conséquent, aucun intérêt.

Sachant que traduire est presque toujours synonyme de trahir, nous avons jugé inutile de déformer davantage les œuvres originales en les coulant de nouveau dans un moule prosodique. Bien souvent, d'ailleurs, nous l'avons dit plus haut, la valeur de la poésie allemande consiste plutôt dans le choix des termes, la force des images ou les effets de rythme, que dans la qualité des rimes. Il vaut donc mieux s'attacher à rendre d'abord le sens exact des idées émises, et, lorsque ces idées sont exprimées dans le style nébuleux ou elliptique coutumier à certains auteurs d'outre-Rhin, les translater de façon que la pensée reste toujours compréhensible pour le lecteur.

Il est bon aussi de remarquer que parfois — pour les poétesses anciennes surtout — plusieurs éditions des mêmes œuvres ont été publiées et que ces éditions présentent entre elles des différences. Nous aurons l'occasion d'en reparler, en donnant l'exemple à l'appui, dans le cours de cet ouvrage. Mais ce sont

là des questions de détails, n'influant point sur le jugement qu'on peut dégager d'une telle étude.

En cette tâche quelque peu ingrate qui consistait à présenter en une seule gerbe toute une flore exotique, dont l'existence et les noms mêmes étaient ignorés de la majorité du public qui lira ce livre, nous avons surtout cherché à tenir en éveil l'intérêt, la curiosité ; nous avons essayé de faire vivre ou revivre, grâce aux anecdotes, portraits et choix d'œuvres les concernant, toutes ces femmes ayant exprimé, avec des mots différents, des sentiments universels que nous éprouvons nous-mêmes chaque jour. Nous avons rêvé d'en faire mieux qu'une galerie de tableaux, un jardin d'âmes, dont les parfums multiples se partageront nos préférences.

De plus, la forme simplement anthologique étant un peu froide et sèche, nous avons cru utile de lier par l'histoire générale des lettres allemandes les chaînons d'une de ses parures, sinon les plus éclatantes, du moins les plus gracieuses.

A l'heure où, de tous côtés, même à l'étran-

ger, paraissent des ouvrages sur les poétesses françaises, il nous a semblé équitable de nous occuper de leurs « consœurs » étrangères.

Le hasard des circonstances et une connaissance plus approfondie de la langue nous ont seuls guidée d'abord vers l'Allemagne ; mais nous espérons bien, si la vie nous le permet, continuer ce tour d'Europe, heureuse si, une fois de plus, la lyre d'Orphée pouvait contribuer à la pacification des esprits et des cœurs et si la Poésie en pouvait être mieux aimée.

LES FEMMES POÈTES DE L'ALLEMAGNE

CHAPITRE PREMIER

DU MOYEN AGE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Rotswitha. — Frau Ava. — Sybilla Schwarz. — Henriette-Luise, électrice de Brandebourg. — Katarina-Regina von Greiffenberg.

L'aïeule des poétesses allemandes paraît être une certaine nonne, appelée ROTSWITHA ¹, bénédictine du cloître de Gandersheim (Brunswick), et qui vivait au dixième siècle (935 à 1000). Encore n'écrivait-elle guère qu'en latin.

A ce moment, en Allemagne comme en France, l'érudition était concentrée dans les abbayes, berceaux des glossaires, notamment

1. Ce nom dans la langue allemande du moyen âge s'orthographiait *Hrotshuit*.

dans celles de Fulda et de Saint-Gall. Presque toutes les œuvres traitaient de sujets empruntés à la *Bible* ou à l'Histoire ancienne.

Rotswitha suivit l'impulsion donnée.

Outre une *Histoire de l'abbaye de Gandersheim*, elle a composé six comédies, dignes, dit un critique enthousiaste, de supplanter Térence. Les titres de ces pièces sont : *Abrahamus*, *Sapientia* (mère des trois vertus théologiques), *Gallicanus*, *Dulcitius*, *Paphnutius*, *Callimachus*.

Traduits plus tard, en partie, en langue moderne, par J. Bendixen, en 1850, ces ouvrages ont été édités, en 1858, par K.-A. Barach (Nuremberg).

De plus, Rotswitha est l'auteur d'un long poème rimé en hexamètres, à la louange de l'empereur Otto I^{er} (*Loblied auf Otto I^{er}*).

Dans les temps modernes, un doute a été émis sur l'authenticité de ces œuvres par le professeur Joseph Aschbach ¹, qui, avec beaucoup de finesse et d'érudition, cherche à prouver que les travaux de la poétesse ne

1. Mort à Vienne en 1822,

sont qu'une copie d'une première édition de l'humaniste Conrad Celtès. Mais cette opinion a été brillamment réfutée par le professeur Rodolph Kœpke, de Berlin¹, dans son livre *Sur la littérature du dixième siècle*. Le même savant a écrit un intéressant petit traité ayant spécialement pour objet Rotswitha, sous ce titre : *la Plus ancienne poétesse allemande* (1869).

En France, une édition avec traduction a paru en 1845, grâce aux travaux de Ch. Magnin.

On y voit que le but de Rotswitha était surtout de donner à ses sœurs des conseils moraux ; elle se plaisait à exalter les vertus de l'âme féminine, et en particulier la chasteté.



Ce n'est vraiment qu'au douzième siècle qu'apparaissent les premiers poèmes féminins en langue allemande.

Leur auteur est FRAU AVA, dont le vrai nom se dérobe sous ce pseudonyme.

¹, Mort en 1880,

Certains anthologistes ne font même pas mention de Frau Ava. Les mieux documentés racontent que cette femme vécut d'abord dans le monde et eut deux fils. Puis elle se retira dans un monastère d'Autriche, où elle écrivit des poèmes mystiques, sortes de paraphrases évangéliques.

Les manuscrits de ces vers ayant été découverts à Goerlitz, sans indication du nom de l'auteur, on ne les connut pendant quelque temps que sous le titre de *Goerlitzer Evangelienharmonie*. Plus tard, on trouva un manuscrit antérieur révélant la personnalité du poète. Mais sa présence dans un cloître fit d'abord penser qu'elle était une nonne, comme Rotswitha, comme Hadewyck, la poétesse mystique hollandaise.

Non seulement Frau Ava n'était qu'une recluse, mais encore il est avéré, d'après son propre aveu, qu'elle ne composa pas seule ses écrits. Ses deux fils l'aidèrent dans sa tâche.

Cette œuvre, en réalité, n'a rien de bien original. Elle est formée de quelques poèmes spirituels et d'une *Vie de Jésus*, intéressante

surtout par les documents qu'elle nous fournit sur les croyances religieuses de l'époque.

La poétesse suit fidèlement, presque trop fidèlement, les récits des évangélistes, à tel point, nous dit Heinrich Kurz, que lorsque les versions offrent quelque divergence de détail elle n'hésite pas à rimer sur ces thèmes différents des poèmes divers. Elle est une adaptatrice scrupuleuse, plutôt qu'une artiste.

Dans l'ensemble du travail, la langue ne manque ni de variété, ni de vivacité. La rime est encore confuse ; très souvent elle n'existe qu'à l'état d'assonance. L'allitération s'y rencontre parfois, principalement dans les passages où l'inspiration de la poétesse prend plus d'essor.

Frau Ava mourut à Gottweih (Autriche), en 1127.

En France, les premières poétesses, nées seulement dans le cours des siècles suivants, Marie de France, Agnès de Navarre, se sont laissé inspirer par l'amour profane plutôt que par l'amour divin. Ce fut peut-être moins édifiant, mais leur œuvre est plus personnelle, quoique très imparfaite encore.

En tout cas, ces deux recluses allemandes, préparant, au fond de leur cellule, la voie poétique à leurs descendantes spirituelles, sont curieuses à évoquer. Différentes, sans doute, si l'on en juge par l'esprit de leurs écrits : l'une, mystique, cherchant l'inspiration au pied de l'autel, l'autre retraçant plutôt le type sympathique de la nonne alerte et un tantinet maligne, aux yeux pétillants du plaisir qu'elle se procurait en agitant les ficelles de ses personnages de comédie, mais toutes deux rompant, par l'essor de leur intelligence, de leur imagination, l'atonie contemplative ou l'action mécanique des Bénédictines de l'époque, elles brillent au fond des temps ainsi que le point lumineux apparu par la meurtrière d'un souterrain et qui se prolonge en rayon progressif et sûr, épandant sa clarté sur toute l'ombre environnante.

*
* *

Pour longtemps, alors, les femmes disparaissent de la scène poétique. Elles n'y ont, du moins, joué aucun rôle assez important pour qu'il y ait lieu d'en faire mention.

La cause de cette « grève des Muses » est peut-être dans le genre affecté à ce moment-là par la poésie.

C'est l'époque des longs poèmes religieux, imités du latin, ou chevaleresques, empruntés à nos cycles féodaux, chansons de geste... La matière épique domine : elle n'est pas du ressort féminin.

Cependant, bien que n'y jouant pas de rôle actif, la femme devient l'âme de la poésie lyrique d'alors. Sans doute cette façon d'être Muse lui semblait la meilleure ; elle y trouvait un aussi sûr garant d'immortalité. Mais il semble étonnant qu'elle n'ait pas répondu par quelques strophes aux galants poèmes tout remplis d'elle et que les empereurs, les princes se faisaient un honneur de signer, ainsi qu'en témoignent les œuvres d'Henri VI.

Le plus célèbre de ces *Minnesinger* (chanteurs d'amour) est assurément Henri de Meissen, surnommé *Frauenlob* (louangeur des dames). Il rendit aux femmes un culte si sincère, si ardent, que, lorsqu'il mourut à Mayence, les bourgeoises de la ville tinrent à porter elles-mêmes son cercueil jusqu'à la

cathédrale où se voit, d'ailleurs, toujours, sa sépulture.

Il ne paraît pas non plus que l'inspiration poétique des femmes ait été stimulée par l'appât des concours qui excitent aujourd'hui tant d'espoirs, de convoitises... et de déceptions. Aucun nom féminin n'est mentionné dans la confrérie des *Meistersänger* (maîtres-chanteurs), qui couronnaient les *Lieder* des concurrents par des médailles d'argent, des fleurs de soie, bien faites, cependant, pour tenter la coquetterie féminine.

Une sorte de décadence se produit ensuite dans la poésie allemande, décadence dont les causes tiennent à la situation politique et sociale de l'État germanique, en même temps qu'à la prépondérance des sciences. Peu après, l'évolution luthérienne accapare les esprits et spécialise, on le devine, les sujets des œuvres produites. Enfin, la guerre de Trente Ans, à son tour, arrête l'essor intellectuel.

Il faut la création, la rivalité des deux écoles littéraires, *saxonne* et *suisse*, pour réveiller, par l'étincelle de l'ambition, les esprits engourdis. L'activité renaîtra entière,

féconde, avec les deux champions célèbres de l'école suisse, qui renouvelleront, qui engendreront, pour mieux dire, la vraie littérature allemande : Klopstock et Wieland.

Donc, durant le moyen âge et la Renaissance, Christine de Pisan, Marguerite d'Angoulême n'ont pas de rivales au delà du Rhin.

Il faut pourtant mentionner le nom de CLARA HETZLER, qui, sans être créatrice, eut, du moins, l'excellente idée de composer un recueil des vieilles chansons populaires en lesquelles elle voyait une source d'inspiration lyrique future. L'avenir lui a donné raison. Clara Hetzler accomplit ce travail au seizième siècle. Au dix-neuvième, son livre fut réédité.

*
* *

C'est au dix-septième siècle seulement qu'un nom féminin réapparaît dans la lice poétique.

Ce nom est celui de SYBILLA SCHWARZ, fraîche et intéressante évocation d'une jeune

Muse qu'une mort prématurée fit deux fois la favorite des dieux.

Née en 1621, à Greifswald, Sybilla, dont l'instruction fut poussée jusqu'à l'étude des langues mortes, ce qui était rare à cette époque, écrivit des vers dès l'enfance. Elle fut fidèle à cette vocation, malgré les blâmes et moqueries que ne lui ménageaient, paraît-il, ni ses parents ni ses maîtres.

L'admiration de la nature, les plaisirs de l'amitié furent d'abord ses sources d'inspiration ; puis, précocement, elle salua et chanta l'amour avec une intensité d'expression que procure seule d'ordinaire l'expérience de ce sentiment, alors qu'elle ne le connaissait en réalité que d'après ses lectures ou les conversations entendues. Ça et là, se rencontrent même dans ses poèmes des peintures ou des réflexions qui peuvent étonner chez une adolescente, mais dont la naïveté, justement, trahit le concours de l'imagination.

Cette tendance, et aussi le portrait qui reste d'elle — un visage à la fois malicieux et rêveur, au regard ardent, aux lèvres voluptueuses, et auréolé d'une opulente cheve-

lure — prouvent que la nature passionnée de Sybilla eût joui pleinement de la vie et de ses joies.

Pourtant — soit par suite d'une sourde maladie que les biographies ne mentionnent pas, soit simplement par pressentiment du sort qui lui était réservé — la jeune fille, souvent, pense à la mort, à cette mort qui devait la ravir, si peu de temps après, en 1638, dans l'épanouissement de sa dix-huitième année. Mais comme tous les êtres jeunes, Sybilla Schwarz envisage sans peur la mort et la pare de certaines grâces.

On trouve dans l'œuvre de cette poétesse une piquante opposition de simplicité enfantine et de gravité profonde. Son style alerte n'est pas dénué d'ironie ; parfois même un trait de satire échappe à sa verve ; dans le poème *An den unadelichen Adel*, cette ironie devient de la moquerie amère, sans doute sous l'influence d'une des premières désillusions d'une âme sensible.

Outre les petits poèmes lyriques qui représentent la majeure et la plus personnelle partie de son œuvre, Sybilla a composé

quelques travaux plus importants quant à l'étendue : une *bergerie* à la mode d'alors, en prose coupée de chants, *Faunus* ; une *Histoire de Daphné*, en une suite de ballades au tour ancien, et un essai dramatique, *Suzanna*.

Voici un des morceaux les plus connus de Sybilla Schwarz :

MON BIEN EST LÀ-BAS...

Mon bien, mon tout est là-bas, mon espoir dans la joie et la douleur ; — mon autre moi-même est parti, ma vie, ma beauté ; — ce que j'aime le mieux en ce monde est loin, loin d'ici déjà — (l'amour est bien amer, mais la séparation l'est plus encore).

Je ne puis être toi-même ; et je ne puis entièrement me détacher de toi, — ô très cher Dorile ! Je ne suis plus en moi, — je ne suis plus moi, quand je ne suis pas auprès de toi ; — ô vous, Heures, enfuyez-vous ! Voulez-vous me porter ombrage ?

Ah ! Phoëbus, ne retiens pas tes rapides coursiers ! — Allez, allez, fuyez, ô jours ! Et reviens, toi, clarté lunaire ! — Un jour est semblable à un an au bout duquel je ne vois rien !

O ma vraie lumière... ! Fuis, fuis donc, temps paresseux ! — Tends ta voile et amène-moi aujourd'hui mon amour, — et lorsqu'il sera de retour, alors, oh ! va lentement !



Presque en même temps fleurissait la renommée d'HENRIETTE-LUISE, princesse-électrice de Brandeburg, épouse du grand prince-électeur Frédéric-Wilhelm.

Née à La Haye, la princesse vécut en Allemagne, au milieu de la société choisie qui convenait à son rang.

Elle écrivit surtout des chants spirituels, exemple qui sera suivi maintes fois, ce genre étant très goûté en Allemagne. Bien qu'on ait parlé de son talent au sujet de diverses autres œuvres, les critiques sont d'accord pour le restreindre à cette forme très spéciale. On ne cite d'elle aucun ouvrage de fond. La situation sociale d'Henriette-Luise, électrice de Brandebourg, paraît, d'après ces avis judicieux, n'avoir point nui à l'immortalité accordée à son nom.

Mais il est bon d'ajouter que plusieurs de ses cantiques se chantent encore aujourd'hui dans les offices religieux ; ils sont même assez populaires, bien que la majorité des fidèles ignorent le nom de leur auteur.



A la même époque encore, apparaît une poétesse que l'inspiration spirituelle a souvent aussi visitée, KATARINA-REGINA VON GREIFFENBERG.

Les luttes engendrées par la Réforme avaient alors une vive influence sur les esprits, surtout dans les villes habitées ou visitées par les propagateurs des idées nouvelles.

Or, Regina de Greiffenberg, née à Greiffenberg, en Autriche, en 1633, vint, après la mort de son père, qu'elle perdit de bonne heure, habiter auprès d'un oncle, à Nuremberg, la vieille cité qui fut le berceau des « maîtres-chanteurs » et la patrie de Hans Sachs, fidèle émule de Luther. Elle passa dans cette ville la plus grande partie de sa vie et y mourut, célibataire croit-on, en 1694.

Elle eut une certaine notoriété dans les cercles intellectuels de sa patrie d'adoption. Une société littéraire, dénommée *die Tapfere* (l'Intrépide), l'admit parmi ses membres ; elle en devint plus tard la présidente et acquit le titre de *Zunftmeisterin*, qui correspond à celui

que porterait en France une « maîtresse ès jeux floraux ».

Les poèmes de Regina de Greiffenberg parurent successivement sous deux titres différents, dont l'un, choisi par son oncle, qui avait fait éditer l'œuvre à l'insu de l'auteur, peut se traduire par ces mots : *Chants et Échos célestes de l'Uranie allemande*. Le surnom mythologique resta à Regina.

Cette œuvre se compose d'environ deux cent cinquante sonnets et une cinquantaine de chants variés. Les sonnets ont plus de valeur que les autres poèmes; ils contiennent des pensées élevées, de riches images. Le mètre le plus employé est l'alexandrin, mais on y rencontre aussi le rythme du *dactyle*, imité du latin.

Les sujets célébrés dans ces poèmes sont surtout, nous l'avons dit, empruntés à l'idée religieuse. La foi, l'admiration de la puissance divine sont exprimées dans les vers de Regina avec un enthousiasme sincère. Dans les sonnets, elle s'attache souvent à raconter, comme Frau Ava, la vie et les souffrances de Jésus, d'après l'Écriture sainte.

Nous avons, de préférence, extrait de son œuvre, deux morceaux sur la louange divine, comme étant d'inspiration plus personnelle.

I. L'IMPÉRIEUX DÉSIR.

Ainsi que le vent d'abord doucement se lève — et croît de plus en plus, — jusqu'à ce qu'avec fracas — il pénètre dans les taillis épais en mugissant — et entraîne toujours plus vite les vapeurs et les airs,

Ainsi s'augmente, ô Jésus, mon désir — de Toi, et s'accroît comme le torrent de ta grâce — qui, dans notre mémoire, trouve l'écho de ta louange — et la perpétue de façon puissante !

De temps à autre, le vent apporte à la terre la féconde pluie ; — de même la grâce divine fertilise les œuvres, — en même temps qu'elle réjouit notre cœur.

Mais le vent n'agite pas autant de rameaux dans les bois — que la grâce, en moi, fait vibrer de consolation et d'espérance.

II. CANTIQUE DU PRINTEMPS.

Réjouissez-vous, arbres ! chantez, oiseaux ! dansez, fleurs ! riez, prairies ! — Saute, toi, petite source ! Murmure, ô ruisseau ! jouez, douces brises ! — Gonflez-vous de plaisir, rivières calmes et coulez rapides ! — Offrez tous vos louanges au Créateur

qui vous ressuscite ! — Que chaque fleurette soit une coupe de prémices, — chaque brin d'herbe une colonne érigée en l'honneur de son nom ! — Que chaque rameau proclame ses grâces ! — Aussi loin que sa bonté s'étend, puisse sa gloire être chantée !

Et toi, avant tout, homme, raison et but de sa munificence, — de toutes les effusions de sa tendresse, abîme où le flot des miracles — se déverse, toi qui deviens meilleur sous cette ondée bienfaisante, — loue ce Dieu avec ton cœur, tes mains, tes sens et ta voix, loue-le, célèbre-le, exalte-le !

Laisse, dans l'adoration de son amour, ton être se consumer ! — Que ta louange de gratitude monte vers lui comme l'encens de la terre !

CHAPITRE II

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Luisse Karsch. — Baronne de Klenke, née Karsch. —
Helmine von Chesy. — Caroline Rudolphi. — Elise von
der Recke. — Amalie de Helwig. — Karoline Brachmann.

La première femme poète du dix-huitième siècle, selon l'ordre chronologique, mérite d'être signalée, non seulement à cause de l'originalité de son talent, mais encore et surtout pour celle de son caractère et de sa vie.

L'âme féminine allemande, plutôt passive et soumise au joug de la tradition, présente quelquefois une de ces curieuses exceptions qui passent à travers le monde sans avoir l'air d'en soupçonner les lois, les errements, acceptant pour seul guide leur fantaisie, ou plutôt leur imagination ardente, que semble

habiter l'esprit des *Kobolds* et des *Nixes* de la vieille mythologie rhénane.

ANNA-LUISE KARSCH est l'incarnation de ce type.

Elle naquit à Durbach (Silésie), en 1722. Ayant perdu tôt son père, elle fut malheureuse avec une mère fort égoïste, qui, pour rester plus libre de convoler jusqu'à trois fois en justes noces, envoya sa fille à la campagne chez des paysans qui l'employèrent à garder les troupeaux et la laissèrent vaquer aux travaux les plus humbles. On devine que les fréquentations de cette époque de sa vie n'étaient pas en mesure de favoriser l'éducation ni l'instruction de Luise. Sa principale compagnie fut celle d'un pâtre qui lui fit connaître les livres populaires de *la Belle Mélusine* et de *l'Empereur Octavien*. Elle n'avait encore lu que la *Bible* ; son imagination s'exalta pour ces récits chevaleresques. De plus, sa vie rustique la mettait en communication avec la nature qu'elle chanta en vers naïfs.

Un de ses oncles, voyant ses dispositions intellectuelles, la prit alors auprès de lui pour

la faire instruire. Mais elle atteignait à peine sa dix-septième année que sa mère la maria à un tisserand...

Après dix ans de mauvais traitements, elle se sépara de cet homme, et, au cours des voyages qu'elle entreprit, rencontra le tailleur Karsch qui lui promit le mariage si elle voulait le suivre à Fraustadt, où il habitait. Ainsi fut fait. Tous deux allèrent par la suite s'établir à Gœrlitz.

Entre temps, son talent poétique, qu'elle n'avait pas cessé de cultiver, acquérait quelque renommée dans la contrée. Elle composait, selon la mode d'alors, des « poèmes de circonstance », et gagnait par ce moyen des revenus passables.

Cette façon de traiter la poésie était bien un peu commerciale ; mais Luise Karsch avait une excuse : son mari s'adonnait à la boisson et la réduisait à la misère. Maintes protections sérieuses s'offrirent, mais aucune ne pouvait durer, Luise refusant de se séparer de son mari qui continuait à gaspiller l'argent gagné.

Cet exemple de fidélité conjugale intéressa

pourtant le célèbre baron von Kottwitz, qui attira la poétesse à Berlin. Il l'y introduisit dans son cercle de gens distingués et lettrés, lui fit connaître Sulzer ¹, Mendelssohn et Ramler ², qui lui décerna le titre de « Sapho allemande » ; il entreprit aussi de perfectionner son talent. Mais Luise était rebelle aux réformes. Elle visita, à Halberstadt, Gleim ³, le chef de l'école *anacréontique*. Gleim la désigna à l'attention de divers membres influents de l'aristocratie et fit imprimer ses vers, dont la vente lui rapporta deux mille thalers. Le métier de poétesse était plus fructueux jadis qu'aujourd'hui.

La situation de Luise Karsch s'améliorait donc, quand survint la mort de son protecteur, le baron de Kottwitz, qui, seul, avait sur elle quelque influence. Elle eut alors l'idée de se recommander au roi Frédéric, que ses vers avaient célébré.

Mais sa faiblesse, sa légèreté incorrigibles

1. Écrivain allemand du dix-huitième siècle, qui donna un traité sur les beaux-arts.

2. Poète et critique de la même époque.

3. Né en 1719. Se fit une spécialité dans la poésie légère.

ne plaidaient pas en sa faveur. Elle se laissait ruiner maintenant par son fils, digne héritier de Karsch. De même, sans écouter les conseils donnés, elle maria sottement sa fille avec son beau-frère ; cette première union se termina par l'abandon ; une seconde finit par le divorce.

Ces scandales déplurent au roi. Naturellement la sympathie publique s'en ressentit. On désignait la pauvre femme sous le vocable péjoratif de « la Karschin ».

Une seconde supplique à Frédérie, qui, la première fois, avait accordé un secours de cinquante thalers, en valut *deux* à Luise, alors qu'elle avait demandé « de quoi se faire bâtir une petite maison ». C'était là son idée fixe.

Anna-Luise, froissée, renvoya l'aumône, ce qui ne l'empêcha pas, dix ans plus tard, de revenir à la charge, pour obtenir, cette fois... trois thalers.

Elle s'en acquitta par quelques vers, dont voici la traduction :

Sa Majesté commande qu'on m'octroie trois thalers — pour une maison à bâtir — L'ordre du monarque est promptement et fidèlement exécuté ! — Et je dois dire merci ! — Mais, dans Berlin, je

ne puis trouver un menuisier — qui veuille, pour trois thalers, — me bâtir ma dernière maison. — A peine pourrais-je à ce prix me commander une maison de telle sorte — que les vers un jour y tiendront place — et se dépiteront du pauvre festin que leur offre — le corps d'une femme vieille et décharnée, — seule largesse faite à eux par le souverain.

Cette macabre et courageuse ironie n'attendrit pas le souverain. Mais, malgré les difficultés de sa situation, Anna-Luise Karsch ne perdait pas confiance en la Providence. Elle *sentait* qu'elle aurait sa maison.

Ce vœu fut en effet exaucé, non par Frédéric, mais par son fils et successeur, Frédéric-Guillaume II, plus pitoyable. La hâte de la pauvre femme à prendre possession de la demeure tant souhaitée était si grande, qu'elle n'attendit même pas l'achèvement des travaux; cette mauvaise condition hygiénique lui valut une maladie dont elle mourut peu de temps après (1791).

Les poèmes de Louise Karsch font preuve d'un certain don poétique, mais son éducation déséquilibrée influa sur ses œuvres comme sur sa vie, et ses productions sont fort inégales. A côté de sentiments profonds pleins

de pensées vives, exprimées avec un tour judicieux, on rencontre des termes durs ou vulgaires, des images banales, provenant du temps de son existence rustique et dont elle n'était jamais parvenue à se défaire.

Néanmoins, nous tenons à donner ici un morceau extrait du choix de ses œuvres :

MÉDITATION PENDANT UNE VEILLÉE

Quand je veille, je pense à toi, — A toi, Seigneur, qui règles le jour et la nuit — et qui, à l'heure de l'ombre — revêts la pâle lune — des clartés du soleil.

C'est une lumière royale — qui tombe des lointains incommensurables; — et, sans nombre, comme les sables au bord de la mer — les étoiles l'auréolent.

Quelle magnificence partout se répand ! — L'obscurité, trouée de clartés — nous regarde — et révèle ton nom à notre face.

O Créateur du soleil ! que tu nous apparais grand — dans le plus petit de tes astres, — grand d'une grandeur que nul mot ne peut traduire !

Les étoiles du matin te louent — dans un chœur intime, — à l'heure où, du fond des ténèbres — un mot de ta bouche toute-puissante — fait éclore leur monde, dans la voûte du firmament.

Elles brillent, toujours pleines d'éclat, de jeunesse

— comme si des siècles, déjà, depuis leur création ne s'étaient pas écoulés. — L'évolution du temps ne ravit rien à la splendeur de leur front.

Le don poétique d'Anna-Louise Karsch ne mourut pas tout à fait avec elle. Sa fille, puis sa petite-fille en héritèrent. La première, **BARONNE DE KLENKE**, a rimé seulement quelques vers ; mais la seconde, connue sous le nom de son second mari, **M. de Chesy**, tient une place dans l'histoire littéraire allemande du dix-huitième siècle.

HELMINE VON CHESY naquit à Berlin, en 1783. Au contraire de son aïeule, elle reçut une éducation soignée. Son premier mariage, avec **M. von Hastfer**, ne fut pas heureux ; au bout d'un an, elle divorça. Dans un séjour à Paris, elle connut alors **M. de Chesy**, qu'elle épousa : union aussi peu durable que la première. Séparée de son mari et de retour en Allemagne, elle y trouva un protecteur en la personne du prince de Dalberg.

Son tempérament passionné, fantasque, que l'atavisme explique assez, valut à **Helmine** bien des déboires.

Elle voyagea beaucoup, vécut successi-

vement à Heidelberg, à Berlin, à Dresde, à Vienne, à Munich et à Genève, où elle mourut, en 1856.

Ses poèmes sont dignes d'attention. Son roman de chevalerie, *Die drei weisse Rosen* (les trois Roses blanches 1821) est sa meilleure œuvre de longue haleine. Elle écrivit aussi des nouvelles et récits, mais son nom est surtout connu grâce au livret d'opéra, *Euryanthe*, qu'elle composa en collaboration avec le maître Weber (1824).

*
* *

Entre Louise Karsch et sa petite-fille apparaissent trois figures intéressantes de femmes poètes. Bien que leurs vies aient été orientées de façon fort différente, une certaine parenté existe dans le caractère et l'intention de leurs œuvres. Leur intelligence, leur activité s'employèrent à faire du bien, tant dans le domaine moral que dans celui des idées intellectuelles.

Ces trois femmes sont CAROLINE RUDOLPHI, ÉLISE VON DER RECKE et ANNA DE HELLWIG.

CAROLINE RUDOLPHI (1750-1811) naquit à

Berlin, où elle commença, tout en écrivant ses vers, à s'intéresser aux questions d'éducation féminine. Elle fonda à Hambourg une sorte de pensionnat familial, qu'elle transporta plus tard à Heidelberg.

Ses œuvres, qu'elle composait toujours avec le désir d'être utile aux jeunes filles qui l'entouraient, sont écrites dans une langue simple et pure. Elles révèlent l'excellence d'une belle âme. Un critique les a reconnues, du moins, « meilleures pour la jeunesse que beaucoup d'autres œuvres du temps, qui recouvrent la perdition de l'âme sous de fascinantes parures ».

Un peu anodins à cause du but spécial auquel ils étaient destinés, ces écrits n'abordent pas le vrai public littéraire de l'époque. Cependant, leur charme est assez grand pour avoir persisté malgré les tendances diverses d'un nouveau temps, et l'on sent que l'auteur, d'après les qualités dont elle fait preuve, eût pu, si elle l'avait voulu, arriver, non sans succès, à un renom plus étendu.



ÉLISE VON DER RECKE, fille du comte de Méden, naquit en Courlande, en 1754, dans un domaine familial. Son père, veuf de bonne heure, se remaria, et la belle-mère d'Élise, probablement pour se libérer de sa présence, lui fit épouser, jeune, le baron de Recke, dont la nature et les habitudes de vie étaient en complète contradiction avec celles de la jeune fille.

Elle s'en sépara après dix ans de patience et d'abnégation, pour vivre à Miethau avec une jeune sœur unique qu'elle perdit peu après.

Sans appui moral, cette âme généreuse était en quelque sorte prédestinée à servir de victime à de plus rusés qu'elle. La chose arriva, semant le piquant d'une aventure dans la vie plutôt paisible de l'isolée. Le fameux Cagliostro vint à cette époque à Miethau. Elle subit la suggestion de ce charlatan, qui se servit d'elle et de ses relations pour mener à bien ses plans de dupeur. Malgré les avis, les preuves mêmes qui dévoilèrent un jour Cagliostro, elle persistait à lui garder sa confiance.

Enfin, deux hommes de valeur, connus au cours de ses voyages, les écrivains Stolberg et Bürger, la forcèrent à ouvrir les yeux. Elle se divertit alors la première de sa crédulité et écrivit sur cet épisode un ouvrage, *le Cagliostro démasqué*, qui fut traduit en russe par l'ordre de l'impératrice Catherine (1787).

Élise von der Recke alla ensuite à Saint-Pétersbourg, où elle vécut assez longtemps, entretenant d'agréables relations avec la meilleure société russe, qui prisait autant la noblesse de son caractère que son talent.

Sa santé malade la força, cependant, à vivre dans un climat moins rigoureux. Tout en gardant une résidence à Berlin, puis à Dresde, elle passa la majeure partie de son temps en Italie.

Tiedge, le poète, auteur d'*Urania*, fut son compagnon de séjour et plus tard son ami familial.

Les œuvres d'Élise von der Recke sont, en général, d'inspiration religieuse ou tout au moins spirituelle. Elle a écrit : *Prières et Chants* (1783); *Poèmes* (1806); *Prières et Méditations religieuses* (1826), sans compter un

Voyage en Italie. Proses et vers contiennent d'estimables et même d'excellentes choses, sinon tout à fait originales.

*
* *

AMALIE VON HELLWIG, baronne d'Imhoff, née en 1776, est originaire de Weimar. Son père, professeur très érudit, s'occupa de son éducation et contribua à faire d'elle une personnalité intéressante, car, jeune encore, ayant voyagé en France, en Angleterre, en Hollande, Amalie savait plusieurs langues, même le grec.

Séjournant à Weimar, au moment où Goethe et Schiller s'y trouvaient, elle était au foyer même de la vie intellectuelle et poétique en particulier. Son étoile la favorisait. Elle connut l'auteur de *Faust* et apprit de lui la composition de l'hexamètre, forme dans laquelle est écrit son meilleur poème : *Schwestern aus Lesbos* (les Sœurs de Lesbos) (1801).

Schiller inséra souvent de ses poèmes dans son *Almanach des Muses*.

Ce genre de publication, élaboré pour la

première fois par les disciples de Klopstock, fut le lien d'une génération de poètes appartenant à la même école, dite *de Gœttingue*, et qui constitua une sorte de Pléiade. C'était un honneur de collaborer à ce recueil. Gœthe ne dédaigna pas d'y inscrire sa signature. Plusieurs anthologies ont été créées ensuite sous le même titre par les écoles successives.

Amalie de Hellwig, nommée dame d'honneur de la princesse de Weimar, connut à cette cour le baron de Hellwig qu'elle épousa.

Outre ses poésies lyriques, elle écrivit un ouvrage en collaboration avec Karoline de la Motte-Fouqué, seconde femme de cette sorte de Don Quichotte allemand qu'était le baron-poète Frédéric de la Motte-Fouqué, descendant d'une famille française chassée de son pays par la révocation de l'Édit de Nantes.

Ce livre, appelé sans prétention *Taschenbuch* (Livre de poche), est un recueil de fables et légendes, parmi lesquelles se trouve le récit *le Puits du loup*, populaire en Allemagne.

Amalie de Hellwig était peintre en même temps que poète. Elle s'occupa beaucoup de l'art ancien allemand à Heidelberg, où elle

vécut longtemps avant d'aller mourir à Berlin, en 1831.



LUISE-KAROLINE BRACHMANN, sans offrir une vie aussi aventureuse que celle de Louise Karsch, est pourtant un exemple nouveau du tort que peut causer, dans une vie féminine, le don d'une imagination exaltée.

Née en 1777, à Rochlitz, en Saxe, elle témoigna de bonne heure d'un certain goût artistique et du désir d'écrire. A peine atteignait-elle sa dixième année que son père, quittant le pays natal, alla s'établir à Weissenfels. Là, la fillette fut reçue dans le château du baron de Hardenberg, dont le fils Frédéric, qui avait alors quinze ans, idéaliste enthousiaste et amoureux de la poésie, se fera plus tard une belle place dans la littérature de son pays sous le pseudonyme de *Novalis*.

Cette fréquentation ne fit qu'encourager et stimuler la vocation de Karoline. Elle obtint dès ses débuts quelques succès, eut aussi des vers insérés dans l'*Almanach des Muses*. Son imagination très vive, sa sensibilité excessive

donnaient à ses œuvres un charme de spontanéité et de délicatesse fort attachant. Mais ces qualités, poussées à l'excès, devinrent pour elle des causes de souffrances et firent sa perte.

Une première fois, à vingt-trois ans, à la suite de discussions intimes avec son frère, chez lequel elle faisait un séjour à Dresde, elle tenta de se détruire en se jetant par une fenêtre du second étage dans la cour. Grièvement blessée, elle guérit néanmoins et, peu à peu, le calme revint en son cœur. Mais ce ne fut pas pour longtemps, car les vraies épreuves allaient seulement commencer.

Au mois de mars 1801, elle eut le chagrin de perdre son ami Novalis, auquel elle était très attachée, puis la sœur du jeune écrivain, Sidonie, et, peu de temps après, en moins de trois ans, sa propre sœur et ses parents.

Elle se trouva seule et obligée de travailler pour subvenir à son existence.

Au moment de la bataille de Leipzig, après avoir soigné les blessés dans les hôpitaux, et surtout après s'être éprise d'un officier français qui, sans doute, ne la paya pas de retour,

elle fut atteinte d'une fièvre nerveuse, qui mit de nouveau sa vie en danger.

Plus tard, ayant eu chez elle des pensionnaires, elle s'attacha à l'un d'eux, un officier, prussien cette fois, et âgé de vingt-quatre ans; elle l'épousa, malgré la différence d'âge qui les séparait; elle atteignait à ce moment sa quarante-troisième année !

Mais le jeune mari ne partageant pas assez, à son gré, la romantique passion qu'elle éprouvait, la pauvre femme souffrit cruellement; elle finit par se jeter dans les flots de la Saale et cette fois rencontra la mort qu'elle cherchait. Ce drame eut lieu en 1822.

Le talent de Karoline Brachmann est intéressant, surtout dans ses poèmes lyriques. On y sent vibrer un cœur capable d'éprouver de profonds sentiments et de se dévouer à une cause chère. La douleur fut son inspiratrice; la sincérité de ses souffrances communique l'émotion à ses poèmes; et les vers de la poétesse n'ont pas l'accent morbide ou désespéré que les actes de sa vie feraient supposer, car ils sont empreints de foi. On apprécie dans ses œuvres la variété des sujets, la

pureté du style et la clarté de la versification. Elle ne se borne pas à de fades descriptions ; une pensée toujours est enclose dans ses vers ; cette pensée est généralement élevée et parfois présentée avec originalité.

Karoline Brachmann a également composé des poèmes lyriques-épiques comme *Columbus*, *Elvire*, qui ont eu un certain succès.

Deux courts morceaux viendront à l'appui du jugement cité plus haut :

RÉSIGNATION

Nous sommes enfants. Au loinlain du ciel — nous sourit le Père. — Ses regards, comme mille étoiles, — versent la lumière sur nos chemins.

Les fleurs de la terre s'épanouissent en signe de sa bonté, — comme pour nous attirer vers l'au-delà — doucement, dans l'amour et la bienveillance.

Ne vous affligez pas, pauvres enfants, — dit-il, si vous êtes encore loin de moi, — si le chemin vous semble rude — et le but bien haut !

Éternellement, le cœur du Père — est près de vous dans la sombre vallée. — Et, vers moi, à travers la nuit et la douleur, — vous conduit le rayon de foi...

De même que le rocher du rivage s'élève en hauteur escarpée, — gravissons aussi les âpres sentiers — qui conduisent vers la Patrie.

Quand nous voyons dans le sombre néant — un cher rayon disparaître ¹, — oh ! ne plaignons pas la lumineuse étoile ! Elle repose dans sa patrie.

LE CHANT DU CHEVALIER FIDÈLE

Reste indifférent aux troubles d'alentour, — mon cœur, et n'aie pas peur. — Sois calme comme le rocher du rivage — contre lequel se brisent les vagues.

En te séparant de Celle pour qui tu vis — le sort t'est cruel. — Sois paisible, mon cœur ; tu portes — en toi ta souffrance et ton bonheur.

Elle reste ta part et ton bien, — aussi loin qu'elle soit de toi. — Qui peut ravir ce qu'avec la fermeté du roc — un cœur aimant enferme en lui ?

Véritablement, au plus profond de toi, — ton amour est un joyau solide et pur. — Si même tu devais tout abandonner, — lui, le fidèle amour, seul, resterait.

Il est ta consolation, il est ta lumière. — Quand tout te délaisse, — quand tout faiblit, et tombe et se brise, — lui, demeure éternellement ².

1. Dans le sens de : *Quand nous perdons un être aimé.*

2. Bien qu'elle n'ait pas composé d'œuvres en vers, il ne faut pas oublier de noter, au dix-huitième siècle, le nom de Victoria Kulmus (1713-1762), qui épousa plus tard Gottsched, l'un des représentants de l'École saxonne. Comme son mari, Victoria Gottsched composa des pièces de théâtre, mais surtout elle traduisit des œuvres d'auteurs français, parmi lesquelles *le Misanthrope*, *Zaïre* et des comédies de Destouches.

CHAPITRE III

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PREMIÈRE PÉRIODE; INFLUENCE DE GOËTHE

Élisabeth d'Arnim (Bettina). — Marie-Anne Villemer. — Agnès Franz. — Méta Heuzer. — Louise Henzel. — Annette de Droste-Hulshoff.

Cela est déjà bien le dix-neuvième siècle. Les noms de Goëthe, de Schiller, protecteurs, inspireurs des œuvres nées dans le cours de cette ère, le rappellent hautement. Et les deux maîtres de la littérature allemande ont joué, à cette époque, un tel rôle; ils ont si bien mis en relief tout ce qui les approchait, que ce serait une faute impardonnable de ne pas mentionner, parmi les femmes écrivains d'alors, pour l'insuffisante raison qu'elle ne s'occupa guère de poésie, une curieuse phy-

sionomie, souvent liée à l'effigie de Goethe, celle d'ÉLISABETH D'ARNIM, née BRENTANO, plus connue sous le diminutif de BETTINA, popularisé par son roman avec le poète de *Faust*.

BETTINA a occupé un certain rang dans la littérature de son pays, et, en même temps, les noms et qualités de ses partenaires augmentent l'importance de sa personnalité. Elle est environnée par le reflet d'apothéose qui éclaire à ce moment l'intense mouvement intellectuel de l'Allemagne, le romantisme flamboyant, si l'on peut dire, allumé par l'activité victorieuse de la *Sturm-und-Drang-Periode* et dont Goethe et Schiller sont le foyer, mais dont les plus proches familiers de Bettina, son frère, son mari, s'étaient chargés d'entretenir, de propager le feu sacré.

D'une famille italienne transplantée en Allemagne, Bettina, née à Francfort en 1785, était, en effet, nièce de Sophie de la Roche, l'amie de Wieland. Elle était sœur de Clément Brentano, l'auteur connu, et femme d'Achim d'Arnim, autre disciple de Goethe, qui s'était joint à Brentano pour former le

« groupe de Heidelberg ». Bettina et Arnim se connurent, justement, grâce à cette collaboration, et s'épousèrent en 1811, ainsi que sept ans plus tôt, par ce même moyen, Clément Brentano s'était lié, puis marié avec Sophie Schubert, femme divorcée de Ch.-Ernest Méreau et qui avait dirigé, pendant quelque temps l'*Almanach des Muses*.

L'activité féconde, l'enthousiasme sincère de Brentano ont plus de mérite que ses œuvres trop fiévreuses, inégales. Achim d'Arnim, auteur de pièces théâtrales et de romans, présente, lui, parmi de sûres qualités, le défaut de la prolixité qui l'a rendu parfois vague, incohérent.

Une revue, le *Journal des Ermites*, était l'organe de ce groupe auquel d'autres poètes vinrent bientôt se joindre.

Le but commun de ces auteurs était, selon le dernier effort de Goëthe, de donner à la littérature allemande sa Renaissance, fondée non sur un art antique et étranger, mais ressuscitée de ses propres cendres, c'est-à-dire des œuvres tirées des sources germaniques du moyen âge et susceptibles d'être comprises

par tout le monde, puisqu'elles étaient exhumées des sujets populaires, nationaux.

L'œuvre de Bettina se ressentira de ces goûts et tendances qu'elle partageait du reste. Mais c'est surtout après son veuvage et la mort de son frère qu'elle prit une part active au combat.

La prose tient la plus grande place en son œuvre. On ne parle guère de ses possibles essais poétiques. Elle a essayé de tout, voire de la politique. Elle est, selon l'expression d'un critique moderne, « un point de feu dans lequel se concentrent les rayons de plusieurs lumières¹ ». Son frère la caractérisait ainsi : « Elle qui jette de tous côtés des cris d'allégresse pour les recueillir ensuite dans son cœur. »

Les tendances contraires de Bettina résument les couleurs des deux romantismes : celui du Nord et celui du Sud. « Elle joint la mollesse lyrique et la richesse d'esprit de l'un à la plus forte compréhension des choses actuelles de l'autre². » Pour mieux dire, on

1. R. MEYER, *Histoire de la littérature allemande au dix-neuvième siècle*.

2. MEYER, *op. cit.*

sent en elle des tendances classiques transformées par les influences modernes. En tout cas, elle savait vivre la vie et l'épandre autour d'elle. Entre son mari et son frère, elle apportait les qualités de sensibilité, d'émotion, inhérentes à son âme féminine. Toujours selon Meyer, qui se fit son apologiste enthousiaste, « elle allait et venait à travers le monde comme une fée, et chaque oiseau s'entretenait avec elle, et chaque insecte des champs comprenait ses paroles. Ni Arnim, ni Brentano n'eussent recueilli un mot à voix basse (*ein leises Wort*), un secret de la nature, mais Bettina peut-être ! »

Son âme ardente était, sans doute, un peu prompte à l'exagération... Mais cette adepte des mirages avait une excuse : le sang méridional coulait en ses veines d'Italienne.

Son ouvrage en prose qui eut le plus de retentissement est le recueil intitulé *Correspondance de Goethe avec une enfant*.

On sait, qu'avant son mariage, elle eut un amour de tête pour Goethe ; ce qu'on sait peut-être moins, c'est que Bettina, tout d'abord, dès l'adolescence, dans le seul dessein

de se singulariser, de ne pas paraître « mou-ton de Panurge », feignit, quelque temps, d'ignorer Goethe, de ne pas partager le culte de la majorité de l'Allemagne pour le Maître. Son indifférence volontaire se changea pourtant en sympathie, puis en une admiration passionnée qui s'adressait beaucoup moins à l'homme lui-même, déjà âgé, qu'au génie dont la gloire exaltait sa jeune imagination.

Pour mieux approcher du grand homme, elle sut plaire à la mère de Goethe, heureuse de cet enthousiasme si grandement partagé par son propre cœur.

Il y eut entre Goethe et Bettina, en effet, un échange de lettres, mais, d'après certains documents retrouvés plus tard, il est prouvé que cette correspondance ne dépassa pas le ton naturel d'un échange de pensées amicales entre « une enfant » et un homme d'une soixantaine d'années, flatté seulement, dans son amour-propre de demi-dieu, par un hommage de plus.

Plus tard, après la mort de Goethe, grossissant, selon son habitude, les faits passés, Bettina publia cette correspondance avec de

nombreuses retouches, sinon des transpositions complètes, visant à simuler entre Goethe et elle un lien amoureux, qui, au dire des contemporains, n'a jamais existé.

En tout cas, ainsi qu'elle le souhaitait, leurs deux noms sont inséparables. Bettina continue la théorie gracieuse des femmes dont la vision a traversé plus ou moins intensément la vie du maître, à la suite des Frédérique Brion, des Élisabeth Schœnemann, des Charlotte Buff, et des Christiane Vulpius. Au pied de la maison natale de Goethe, à Francfort, le portrait de Bettina a sa place dans le petit « musée des souvenirs ». Ce portrait ne la montre pas jolie, certes, mais dans les yeux, si pleins de vie et d'intelligence, brille « la flamme ardente, prompte à rayonner » à laquelle on l'a comparée.

Bettina affectionnait les ouvrages sous forme de lettres.

Celui qui a pour titre *Günderode* est, en une allure quasi pamphlétaire, un échange de correspondance entre deux personnes de son temps : Karoliné de Günderode, une de ses amies, assez excentrique « authoress »,

sous le pseudonyme de *Tian*, qui se tua plus tard à Rudesheim, en 1806, et J. Kreuzer, philologue de Heidelberg, avec lequel Karoline était en relations amoureuses.

Un troisième livre d'échange de lettres est intitulé du nom de ses deux héros : *Ilus Pamphilius et Ambrosia*.

On y trouve de piquants détails sur la fiancée d'alors de Pamphilius, Marie Nathusius, née Schele, auteur de plusieurs œuvres en prose. Son récit : *Eine Geschichte die nicht mit einer Heirat schliest* (Un récit qui ne se termine pas par un mariage), [1857], atteignit huit éditions et fut traduit en plusieurs langues. La plupart des jeunes filles françaises l'ont lu, grâce à la traduction de Mme Emmeline Raymond¹.

Bettina écrivit aussi des souvenirs sur son frère, et sa propre correspondance sert à préciser les plans littéraires du petit groupe romantique, notamment en faveur de la propagation des chants et récits populaires, que Bettina jugeait une source vivifiante pour la rénovation littéraire allemande.

1. Firmin Didot, éd. (1876).

Dans l'espoir que le roi Frédéric-Guillaume IV favoriserait l'éclosion d'une ère nouvelle pour l'État de Prusse, Bettina d'Arnim publia, en 1843, un écrit dialogué : *Dies Buch gehört dem König* (Ce livre appartient au roi), dont la suite, sorte d'étude politique sous le titre : *Entretiens avec les Démons*, parut en 1852. Le roi accueillit plutôt froidement cet ouvrage aux tendances socialistes, mais continua à entretenir correspondance avec Bettina, qu'il estimait à cause de sa vive intelligence et des bienfaits qu'elle accomplit jusque dans les dernières années de sa vie. Cette femme, en effet, était excellente, en dépit de ses ironies plutôt légères, et des erreurs que lui faisait commettre son imagination exaltée. La pondération lui manquait, comme à tous ceux qui pèchent par excès d'enthousiasme. Elle demandait beaucoup à ses amis, mais s'employait aussi volontiers pour eux. C'était un service à lui rendre que de se laisser aimer par elle. Une phrase caractéristique de son commentateur semble le laisser entendre : « Amies ou amis doivent l'aider à soulager les forts sentiments qui gonflent sa poitrine palpitante ».

En tout cas, et au contraire de ce que certains écrivains ont avancé à son sujet, elle ne s'est jamais targuée de ce besoin d'aimer et d'être aimée pour manquer à son devoir d'honnête femme. La liaison avec Goethe resta toute imaginative. Son mariage avec Arnim ne fut troublé d'aucun nuage en ce temps si fécond en mauvaises unions. Son veuvage fut très correct ; elle éleva bien ses sept enfants et ne refusa jamais à personne l'aide charitable de son dévouement. De combien de femmes, en apparence plus « équilibrées », en pourrait-on dire autant ?

*
* *

Quel joli « pendant » à mettre en face du portrait de Bettina, que celui de MARIE-ANNE VILLEMÉR, autre étoile du ciel romantique allemand et qui a, de plus, en ce moment, le mérite de l'actualité, grâce au tout récent article de M. A. Bossert, paru dans la *Revue Bleue*¹, sous le titre : *Une Collaboration poétique ; Goethe et Suléika*.

1. Numéro du 4 septembre 1909.



MARIANNE VON VILLEMER

aisé de découvrir que *Suléika* n'était autre que *Marie-Anne Villemer*, femme d'un riche banquier de Francfort, Jean-Jacques Villemer anobli plus tard par l'empereur d'Autriche et dont Goëthe fréquentait la maison.

MARIE-ANNE VILLEMER, née JUNG, avait eu une destinée quelque peu romanesque. Née à Linz, en 1784, elle était la fille d'un luthier, mais son père mourut lorsqu'elle était encore fort jeune, et sa mère l'engagea dans un théâtre pour y faire partie du corps de ballet.

Deux ans après, le banquier Villemer, qui pratiquait volontiers la philanthropie, ayant fait partie du comité de direction de ce théâtre, s'apitoya sur le sort de la fillette alors âgée de quatorze ans, et l'enleva à la scène pour lui donner l'hospitalité et la faire élever avec ses propres enfants. Une douzaine d'années plus tard, Marie-Anne devenait la femme de son bienfaiteur, qui venait d'atteindre sa cinquante-cinquième année et était deux fois veuf.

C'est cette même année, en 1814, que Goëthe, presque septuagénaire, fit la connaissance de Marie-Anne Villemer. Elle produisit

sur lui une impression aussi durable que vive. L'attraction fut réciproque, et, comme pour Bettina, il y eut certainement, dans le sentiment éprouvé par Marie-Anne, une part de fierté d'avoir su retenir l'attention d'un homme auréolé de tout le prestige du génie, l'idole d'un pays. On sent cette impression dans les vers écrits par la jeune femme sur l'album de Goethe ¹ :

Tu m'appelles : chère petite, — et je me compte, en effet, parmi les petits. — Appelle-moi toujours ainsi, — et je m'estimerai heureuse toute ma vie.

On te nomme parmi les plus grands, — et l'on t'honore comme l'un des meilleurs. — On ne peut te voir sans t'aimer. — Que n'es-tu resté parmi nous !

Mais je garde humblement le silence. — Aie pitié de mes vers. — Ne juge pas trop sévèrement — un pauvre petit poète.

Marie-Anne Villemer était poète, en effet ; elle s'intéressait fort aux belles-lettres, et ce fut là un trait d'union de plus entre les deux amis. Leurs relations devinrent rapidement

1. Les traductions des poèmes de M.-A. Villemer sont également empruntées à l'article de M. Bossert,

fréquentes et tendres; une passion où l'imagination, certes, jouait un grand rôle, les lia. Elle inspira à Marie-Anne de biens jolis vers, et il est curieux de voir avec quelle habileté d'artiste la jeune poétesse, tour à tour, évoquait les influences diverses des contrées opposées chantées dans les hymnes qui composent *le Divan*. Tantôt l'ardeur orientale la trouble :

Qu'est-ce que je sens venir à moi ? — Est-ce la brise d'Orient qui m'apporte de joyeuses nouvelles ? — Le frais balancement de ses ailes — apaise la profonde blessure de mon cœur.

Son souffle caressant joue avec la poussière — qu'elle soulève en légers nuages. — Elle pousse vers la treille protectrice — le joyeux petit peuple des insectes.

Elle attédie les ardeurs du soleil ; — elle rafraîchit mes joues brûlantes ; — elle baise encore dans sa fuite les pampres — qui décorent les champs et les collines.

Et son doux chuchotement — m'apporte les paroles de mon ami. — Avant que ces collines s'assombrissent, — je serai tranquillement assise à ses pieds.

Tantôt elle se laisse imprégner par la mélancolie occidentale :

Hélas ! pour tes ailes humides, — je t'envie, brise

de l'Occident, — car tu peux lui porter la nouvelle — de ce que la séparation me fait souffrir.

Le mouvement de tes ailes — éveille dans mon sein un secret désir. — Les fleurs, les prés, les bois et les collines — sont en pleurs sous ton haleine.

Mais ton souffle propice et doux — rafraîchit mes paupières endolories. — Ah ! je me consumerais dans la peine, — si je n'espérais le revoir.

Eh bien ! vole vers mon amant, — parle doucement à son cœur ; — mais évite de l'affliger, — et cache-lui ma souffrance.

Dis-lui, mais dis-lui discrètement, — que son amour est ma vie, — et, de l'un et de l'autre, sa présence — me donnera le joyeux sentiment.

Ces vers ont une harmonie intense, et leur délicatesse jointe à l'accent sincère du cœur, de l'être tout entier, leur communique un grand charme que ne revêt pas toujours la poésie féminine de l'Allemagne, trop souvent uniquement cérébrale ou sensuelle, donc plus artificielle et moins fine.

Cette période heureuse ne dura pas longtemps pour Goethe et Marie-Anne. Un an après environ, Goethe retourna à Weimar ; les deux amis durent recourir à la correspondance pour échanger leurs pensées. Ces lettres sont écrites tantôt en prose,

tantôt en vers. Voici l'un des billets adressés par *Suléika* à *Hatem* pour son *Geburstag* (anniversaire de naissance).

D'un délicat entrelacement de fleurs, — je t'ai tressé une couronne. — Quant à t'offrir une chose impérissable, — cela ne m'a pas été donné, hélas !

Mais sous les fines ramures fleuries — circulent des pensées d'amour, — qui élèvent discrètement la voix — et t'apportent mes pieux souhaits.

Les paroles qui jaillissent du cœur — sont comme le parfum qu'exhale la corolle. — Il faut que les fleurs parlent, — quand les lèvres gardent le silence.

Si jolis étaient les vers de son amie, que Goethe n'avait qu'à les intercaler, tels qu'ils lui arrivaient, dans les manuscrits qui parurent en 1819 sous le titre de *Divan oriental-occidental* signé du seul nom de Goethe.

Pourquoi le poète tut-il la part active de Marie-Anne dans cette collaboration ?

M. Bossert, en posant cette question, y répond par une réflexion que lui inspire le caractère de Marie-Anne Villemer. « Il est probable écrit-il, que si Goethe avait révélé ce qu'il devait à sa collaboratrice, celle-ci ne lui en aurait pas été reconnaissante ; elle

pensait que les choses du cœur ne devaient pas quitter l'ombre du sanctuaire où elles étaient nées ; voir ses vers imprimés à côté de ceux du grand poète, s'entendre dire qu'ils étaient parmi les plus beaux, cela lui suffisait. »

Son talent, pour dédaigner ainsi la publicité, n'en est-il pas deux fois plus exquis ?

De nos jours, en notre pays, M^{me} Edmond Rostand n'a-t-elle pas doublé la sympathie et l'estime méritées par les jolis *Pipeaux* de Rosemonde Gérard, en mêlant le chant anonyme de sa voix au duo d'amour du troisième acte de *Cyrano de Bergerac* ?

Bien plus tard seulement, Marie-Anne dévoila à Herman Grimm, un de ses amis littéraires, qu'elle avait composé une partie des vers de *Suléika*. Et ce ne fut encore que dix ans après la mort de Marie-Anne, survenue en 1860, que Grimm trahit le secret qui lui avait été confié.

On fit alors des recherches et on découvrit, d'après les textes retrouvés, que les retouches ou variantes faites par Goethe au manuscrit de son amie n'avaient pas toujours valu l'inspiration originale.

Il est heureux que « l'indiscrétion » des lettrés ait remis les choses au point, non seulement pour la gloire littéraire de Marie-Anne Villemer, mais pour celle de la poésie féminine allemande tout entière, puisque, selon M. Bossert, qui partage en cela l'avis d'un éminent critique allemand ¹, « Marie-Anne peut être considérée — si l'on envisage la qualité plutôt que l'étendue de son œuvre — comme la plus grande des femmes poètes de l'Allemagne ».



Nous revenons à une inspiration différente avec trois contemporaines de Bettina et de Marie-Anne Villemer, AGNÈS FRANZ, MÉTA HEUZER et LUISE HENSEL, liées, elles, par une fraternité encore plus étroite que celle qui unissait *Amalie von der Hellwig*, *Karoline Rudolphi* et *Élise de Recke*. L'inspiration de toutes trois est spirituelle, et leur but commun fut d'être des apôtres du bien.

Il faut remarquer que la poésie religieuse

1. Wilhem Scherer.

joue un tout autre rôle en Allemagne que chez nous, où les rimeurs de cantiques ne seraient même pas comptés dans les anthologies.

Protestant ou catholique, on est très croyant en Allemagne ; on y observe aussi les mœurs patriarcales. Les fêtes religieuses et patriotiques ne vont pas sans grand accompagnement de chants, d'hymnes, de refrains, que les générations se transmettent fidèlement.

Alors que la poésie religieuse n'a, en France, que de rares représentants après le moyen âge¹, elle se renouvelle en Germanie, sous l'aiguillon de la Réforme d'abord ; puis au dix-septième siècle, le cantique devient poésie populaire par la beauté simple qu'y introduit l'inspiration d'un Heerman ou d'un Paul Gerhart. Plus tard, Klopstock, avec sa *Messiede* et ses cantiques ne sera pas sans exercer aussi une influence sur ce genre littéraire.

Il n'est pas étonnant que cette forme de poésie ait été particulièrement goûtée des

1. Représentants de premier ordre, il est vrai, avec les *Cantiques* de Marot, les *Stances spirituelles* de Malherbe, l'*Imitation* de Corneille, les *chœurs* de Jean Racine et les poèmes de son frère Louis.

femmes, de celles, surtout, qu'un destin plutôt mélancolique inclinait à y chercher l'expression en même temps que la consolation de leur épreuves.

AGNÈS FRANZ est de celles-là.

Née en 1794, à Militsch (Silésie), elle perdit de bonne heure son père et vécut à Stenau et à Schweidnitz. Une chute qu'elle fit vers sa treizième année la rendit malade pour le reste de ses jours. Sa vie, d'ailleurs, fut féconde en sacrifices, car elle la consacra entièrement aux siens et aux pauvres. Elle éleva une nièce orpheline et se retira plus tard à Breslau, où elle fonda et dirigea une école pour jeunes filles, se réservant seulement pour ses travaux poétiques les heures extrêmes de la journée, l'aube ou la soirée tardive.

Ses premières œuvres, celles d'une solitaire à l'âme délicate et sensible, sont imprégnées d'un grand amour de la nature.

Voici un fragment d'une de ses méditations, qui donne une idée de ce genre d'ouvrages :

Comment puis-je dormir dans la sombre nuit —
ô Dieu et Père, si je ne songe pas à toi ? — Les occupations du jour ont distrait mon cœur. — Près

de Toi, près de Toi seulement, sont la paix et la félicité.

Oh ! couvre mes fautes avec ta clémence — Tu es toi, Dieu, l'amour et la patience ! — Donne-moi, je t'en supplie, un cœur pur — qui s'offre à toi avec allégresse dans la douleur comme dans la joie !

Aide-moi à pardonner, comme tu pardonnes, — à aimer mon frère comme tu m'aimes. — Ainsi je veux m'endormir sans anxiété dans la paix, — et rêver doucement, paisiblement à Toi.

Ce sont les effusions d'une âme tendre et résignée que les malheurs, au lieu de l'aigrir, ont élevée vers l'idéal et la charité.

Les *Recueils*, les *Paraboles* et *Prières*, parus plus tard, contiennent de belles pensées. Quelques-uns des morceaux en ont été insérés dans les livres de prières, de lecture, et jouissent d'une certaine popularité.

*
* *

MÉTA HEUZER, née SCHWEIZER, vit le jour à Hirzel, en Suisse, en 1797. C'est dans la Bible et dans Klopstock que se forma son talent poétique. Ses *Chants d'une Humble*, publiés par A. Knapp, en 1858, sont remplis des plus

profonds sentiments de lyrisme religieux.
Elle mourut en 1859.

*
* *

LOUISE HENSEL est la plus connue des trois poétesses. Sa vie fut, d'ailleurs, moins cachée. Née un an plus tard que Méta Heuzer, en 1798, à Linum, Louise était la fille d'un pasteur protestant. Sa mère, devenue veuve de bonne heure, se retira à Berlin avec les trois enfants, seuls survivants des huit qu'elle avait eus. Elle se voua à leur éducation, avec succès d'ailleurs, car chacun d'eux lui donnait de grandes satisfactions. Wilhelmine était poète comme Louise, et non sans mérite ; Wilhelm, leur frère, acquit une certaine célébrité dans la peinture.

Jeune encore, Louise dut pourvoir à son existence. Elle fut tour à tour gouvernante dans la maison de l'ambassadeur prussien en Espagne, le baron de Werther, ancien ministre, puis à Munster et à Dusseldorf auprès de la princesse de Salm, fille de la princesse Galitzin. Plus tard, elle sera encore gouvernante

des enfants du comte de Stolberg, avant de rester sept années institutrice dans une école de jeunes filles à Aix-la-Chapelle.

Cependant elle était mêlée à la vie intellectuelle de son temps, d'abord par les relations contractées en ces diverses places, puis grâce à son frère, qui, par son mariage, devint le beau-frère de Mendelssohn.

Les amis du peintre étaient Wilhelm Müller¹, le poète romantique auteur de *Lieder* (chants) mis en musique par Schubert, et Clément Brentano, frère de Bettina. Ils composaient un cercle d'artistes dont, plus tard, Sébastien Henzel, fils de Wilhelm, racontera l'histoire. Louise y connut Clément Brentano qui, le premier, ébranla ses convictions de protestante. La fréquentation de la famille de Werther, où elle avait été gouvernante, agit sur elle dans le même sens. Après avoir collaboré à un manifeste, en quelque sorte réformateur de la religion réformée, elle se convertit au

1. W. Muller (1793-1827) s'est surtout rendu célèbre par ses *Lieder* pleins d'élan et de vie. M. A. Bossert, dans son *Histoire de la littérature allemande*, dit très justement que W. Muller a passionné le *lied*.

catholicisme, en 1818. Clément Brentano l'appréciait beaucoup. Après son veuvage, il lui demanda d'être sa femme, mais elle refusa. Il n'en resta pas moins son ami fidèle, et c'est lui qui recueillait les poèmes qu'elle négligeait de conserver.

A partir de 1833, elle rejoignit sa mère à Berlin pour la soigner et tint la maison de sa belle-sœur. Sa retraite définitive fut Windenbrück.

Ses poèmes parurent dans les anthologies, notamment dans celle de l'évêque Diepenbrock. On les crut, paraît-il, longtemps, l'œuvre de Brentano et de Schenkendorf ¹, jusqu'à ce qu'un critique relevât ces erreurs en les publiant avec une biographie de l'auteur.

Un connaisseur de la jeune littérature d'alors, le docteur Merget, a dit des chants de Louise Hensel « qu'ils se recommandent entre ceux du même genre par leur vrai esprit religieux et leur haut mérite poétique ». Louise Hensel n'était pas seulement forte dans

1. Poète idéaliste et patriote (1783-1817).

ses accents, mais aussi devant les luttes et les épreuves de l'existence. Elle eût pu répéter sans mentir le mot de Plutarque, que tant d'écrivains moralisateurs ne sauraient sincèrement s'approprier : « Fermez mon livre, ouvrez ma vie, vous y trouverez même chose. »

Voici l'un des chants de Louise Hensel :

Je suis lasse, je vais au repos et ferme les yeux.
 — Père, laisse les tiens s'abaisser sur ma couche !
 — Si j'ai fait le mal aujourd'hui, ne m'en tiens pas rigueur ! — Ta grâce et le sang du Christ rachètent tout ce qui est mal. — Que ta main garde ceux qui me sont proches. — Tous les hommes, grands et petits, doivent t'être recommandés. — Donne le repos à mon cœur malade, — et laisse se fermer mes yeux qui ont pleuré. — Laisse l'astre de tes nuits régner paisiblement au ciel — et regarder le monde silencieux.

Il y a, on le voit, entre ces vers et ceux d'Agnès Franz une vraie fraternité. Louise Hensel a aussi chanté la nature, les tendresses du cœur, mais toujours un peu dans cette même note spirituelle.

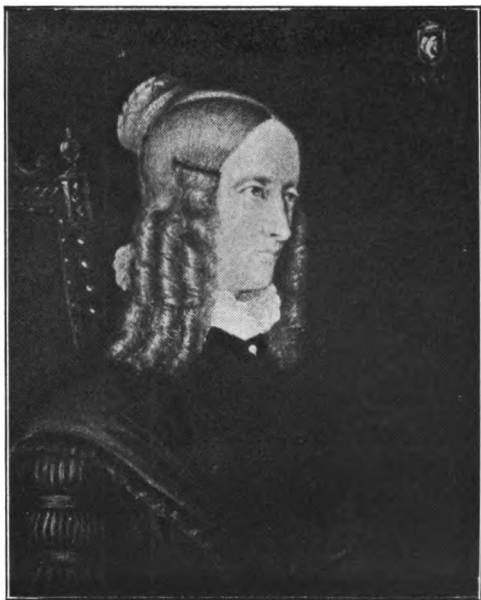


La dernière poétesse née dans le cours du dix-huitième siècle, mais dont l'œuvre appartient naturellement au dix-neuvième et en représente l'une des plus complètes floraisons, est ANNETTE VON DROSTE-HULSHOFF.

On peut même, tant les influences des deux époques se mêlent en elle, la considérer comme leur parfait trait d'union ; et c'est, en effet, sur toute l'étendue peut-être de la littérature féminine poétique, que son nom plane avec la double auréole d'un grand talent et d'une belle âme.

Annette de Droste-Hülshoff appartenait à une famille d'aristocratie catholique. Elle naquit en 1798, à Hülshoff, près Munster, (Westphalie).

Malgré son tempérament maladif, elle aima de bonne heure l'étude et reçut une excellente éducation. Fort intelligente, douée d'un grand bon sens, d'un esprit large, elle n'accueillit pas toujours les préjugés des traditions familiales avec docilité. Malgré les penchants de sa sensibilité très féminine, elle



ANNETTE VON DROSTE-HÜLSHOFF

étudiait les questions poétiques et religieuses avec une rare et virile clairvoyance. Son talent garde la même dualité : tantôt délicat, tantôt ferme et audacieux, il se déploie sous toutes ses faces.

Annette de Droste-Hülshoff vécut successivement sur les bords du Rhin, puis dans une terre de famille, en Westphalie, et enfin, à cause de sa santé précaire, sous un plus doux climat, à Mersbourg, près du lac de Constance. Elle retrouvait là son beau-frère, le comte de Lasberg, littérateur distingué. Un cercle agréable séjournait en ce lieu très fréquenté de la bonne société allemande.

Annette de Droste écrivit longtemps pour elle-même, sans chercher la publicité. Dix ans seulement avant sa mort, elle consentit à se faire éditer, et ce premier ouvrage, *Gedichte* (Poèmes), n'ayant pas obtenu tout de suite, du public, l'attention qu'elle en espérait, la déception l'engagea à ne pas continuer. Mais ses amis stimulèrent de nouveau son effort. Elle donna, en 1844, un second recueil de poèmes. Le succès en fut encore modéré.

On accueillait ses ouvrages avec étonnement plutôt qu'avec enthousiasme. Son inspiration ne se rattachait à aucune école. L'influence de l'école autrichienne était alors très grande. Celle de la réaction littéraire appelée l'*Individuel Moment*, préconisée par le groupe de la *Jeune-Allemagne* auquel appartenait Henri Heine, lui disputait la suprématie.

Annette de Droste-Hülshoff écoute son inspiration personnelle plutôt qu'elle ne suit des théories. Cependant, elle se rattache à Grillparzer, chef du groupe autrichien, par un point : l'amour de la simplicité. C'est là son idéal. Pour elle « la simple » dans le sens de l'*Évangile*, la simple « qui laisse chanter les plus précieux poèmes de son cœur sur l'homme hautain et mobile est *un héros* ». Comme Grillparzer, aussi, elle aime lutter contre ceux de son parti qui ne comprennent comme elle ni la façon de sentir Dieu, ni le vrai devoir.

Elle est plus fermée sur les impressions secrètes de son âme, joies et déceptions d'amour ou d'amitié. Elle ne parle qu'avec

pudeur de ses épreuves, de ses « souhaits vains » ; mais ils « oppressent » ses chants et se devinent à travers la mélancolie qui imprègne ces derniers. Aussi ne connaît-on que peu de chose de sa vie intime. Elle ne se maria point : étant donnée sa nature délicate, élevée, on peut croire que l'idéal rêvé par ces sortes d'âmes ne se rencontra jamais sur sa route.

Si elle vante la « simple » de l'Évangile, elle en représente aussi la « femme forte ». Nulle peine, nulle déception n'abat son courage, sa volonté. Les échecs littéraires ne l'ont pas plus aigrie que les succès n'ont altéré sa modestie. Sa façon de comprendre la religion lui est bienfaisante. De plus, elle a l'instinct stoïque ; elle ne songe qu'à acquérir « une force qui l'élève et l'aide à se vaincre ». Elle engage les femmes à rechercher le même idéal. On sent en elle le contact du souffle rude et sain de l'air natal. Elle est, d'ailleurs, fort attachée à son pays de Westphalie.

Elle possède aussi un refuge contre les réalités tristes de la vie : le Rêve. Pour échapper à la sécheresse du cœur, elle s'abîme « dans

la situation pathologique où le songe et la vérité, le passé et le présent se confondent avec une force inquiétante « *en son front bouillant* ». Car le rêve n'est point, chez elle, indolence, lymphatisme. Son âme ardente y puise des forces d'action. Elle y réfléchit pour se connaître davantage. Le mystérieux, le redoutable même l'attirent :

Und fester drückt, ich meine Stirn hinab,
Wollüstig saugend an des Grauens Süsse.

(Et je presse plus fortement mon front penché, — aspirant avec volupté la douceur de la terreur.)

Selon un de ses biographes, une cause physique influa sur son caractère et sur celui de ses œuvres. « Bien que ses yeux, dit Lewin Schücking, fussent d'une pénétration sans exemple pour les objets proches, ils avaient une extrême faiblesse de vue pour ce qui était éloigné. Ainsi, le monde environnant lui est apparu à travers un voile et le contour flottant des choses. »

Dans la nature, elle observe donc avec netteté, minutie, l'herbe, le caillou, l'insecte,

« comme si la microscopique peinture des infiniment petits pouvait l'intéresser, l'atteindre », mais pour le reste, tout demeure confus. Son style, chargé de rendre ses impressions, offre les mêmes particularités. « Cette défectuosité de la vue est compensée par un extraordinaire développement des autres sens : petits murmures, légers parfums, prodromes d'orage, frissons de plantes, elle sent et traduit chaque expression avec une rare justesse. Elle est le poète des plus imperceptibles mouvements de l'air, des plus intimes frémissements de l'âme. » Elle se rapproche en cela, remarque M. Meyer, à qui est empruntée la fine analyse précédente, du tempérament d'une George Sand.

Il y avait donc, en Annette de Droste, une prescience du naturalisme, mais d'un naturalisme toujours enveloppé d'une douceur d'expression fort romantique. De plus, lorsqu'elle peint la nature, c'est pour y fondre ses impressions personnelles, et non avec le seul dessein d'être peintre. Elle est plutôt subjective.

Ses œuvres sont, outre les *Poèmes* parus

en 1838 et 1844, *l'Année spirituelle*, avec supplément de poèmes religieux (1851) et *Feuilles posthumes*, éditées deux ans après sa mort, laquelle eut lieu en 1848. Elle est aussi l'auteur d'une nouvelle, *die Judenbuche*, et d'un long fragment, *Chez nous, à la campagne*, où l'on remarque encore une grande vérité de détail ; ces deux ouvrages sont supérieurs à sa peinture historique, *Die Schlacht im Lœnerbruch*, et à son mystérieux *Doctor's Geheimniss* (le Secret du docteur), où elle vise d'ailleurs à l'obscurité.

La postérité a rendu à Annette de Droste-Hülshoff un juste hommage. La première, elle a su donner à l'Allemagne une poésie féminine vraiment forte. Peut-être la grâce, le charme lui manquent-ils un peu ? Peut-être aussi son vers est-il plus riche de précision que d'harmonie ? Mais il est empreint quand même de beauté et attire la sympathie, car on y sent vibrer une âme très noble et sincère. Aussi plusieurs critiques s'accordent-ils à décerner à Annette de Droste-Hülshoff la palme, que certains de leurs confrères confèrent à Marie-Anne Villemer,

Deux poèmes, choisis parmi ses œuvres, caractériseront, à l'appui des avis cités, le genre de son talent.

AU MATIN

L'aurore glisse silencieuse le long — d'un océan de nuages dont les flots aux replis délicats — se pressent amoureusement les uns contre les autres. — Le soleil, vaisseau flamboyant, la suit dans l'harmonie des sphères ; — Une douce ivresse salue le jour. — Est-ce là son coup de rame ?

L'aurore s'éveille au chant des oiselets bigarrés — qui, lestement, sortent des buissons leurs petites têtes rondes — plongent leurs membres dans la fraîche rosée et tous ensemble font sortir — de leurs gosiers des chants innombrables.

Et les fleurs exhalent aussitôt — leurs doux parfums dans la campagne. — Leurs fronts se parent d'un étincelant diadème. — L'araignée elle-même, avec grand courage, exerce ses pattes habiles à tisser — sa riche toile brodée de rangées de perles.

Je me demande pour qui peut être préparée une si belle fête. — Pour l'amour de qui l'oiseau fidèle délaisse-t-il son nid bien-aimé ? — Le zéphir à la voix légère me répond : « — Peux-tu donc, toi, un être humain — rester sourd et aveugle ?

— Pourquoi restes-tu silencieuse quand tout chante l'allégresse ? — Pourquoi demeures-tu les mains vides quand tout apporte un don ? — Quand des yeux de la terre même sortent tant de larmes —

qui brillent avec un tel éclat pour la louange et l'honneur de Dieu ?

Car Dieu est celui qui soutient — le chant si amoureux des oiseaux, — qui fait vibrer la voix intérieure des branches. — Il est celui pour qui le soleil lance — à travers les espaces ses flamboyants rayons. — Tous les cœurs, en son honneur, se font joyeux. — Éveille-toi ! Éveille-toi ! Éveille-toi !

DANS LA MOUSSE

Lorsque la nuit naissante, à la campagne fatiguée de soleil — avait envoyé les légers messagers du crépuscule — je m'étendais sur la mousse de la forêt. — Les sombres rameaux s'inclinaient vers moi, familièrement. — L'herbe chuchotait contre ma joue. — Invisible, la bruyère rose exhalait son parfum.

Et je voyais scintiller à travers les tilleuls, l'espace — ainsi que de minces rais de lumière qui, au faite des branches, — faisaient ressembler chaque arbre à un puissant ver luisant. — Je voyais tout cela, nébuleusement, comme une vision de rêve. — Cependant il m'était doux de penser que c'était la lumière du pays natal — qui pénétrait en moi même.

A l'entour tout était si silencieux que je percevais dans le feuillage — le bruit de la chenille rongeuse, et, ainsi qu'un vert pollen — tombaient sur moi, doucement, les tournoyants flocons de feuilles. — Je m'étendais et je pensais... hélas ! Si près de toutes ces choses, — j'entendais battre les coups de mon propre cœur. — Et il me semblait être déjà morte

De pensée en pensée je voyais surgir devant moi mon enfance, le cours des fraîches années — vision qui depuis longtemps m'était étrangère. — Les accents oubliés bourdonnaient à mon oreille. — Et, au loin, le Présent s'avavançait comme la vague au bord de la rive.

Puis, pareille au torrent qui se perd dans le gouffre, — et de nouveau jaillit plus loin, hors du sol, — je me transportais soudain dans le pays de l'Avenir. — Je me voyais, vieille, courbée, — la vue affaiblie, enfouir dans la couche héréditaire¹ — soigneusement, avec ordre, tous les poussiéreux souvenirs d'amour.

Je voyais clairement les incarnations de ma tendresse — m'apparaître sous leur déguisement maintenant suranné — et me délivrer du masque décoloré — qui se brisait en tombant dans la poussière. — Et je sentais sur ma joue tremblante, — lentement, couler des larmes amères.

Devant ce mausolée — où étaient inscrits les noms que mon amour connaît, je me prosternais en prière sur mes genoux débiles — et — (écoute ! la caille chante ! Frais, court le vent !) — je me voyais pareille à une fumée absorbée peu à peu par les pores de la terre.

Je me relevais ensuite et frissonnais — comme quelqu'un qui se sent déjà entraîné vers la léthargie de la mort — et, au retour, je chancelais le long des sombres haies, — doutant à chaque instant si l'étoile du gazon n'était pas la clarté d'une veilleuse, — ou encore la lumière éternelle du tombeau.

1. La bière, la fosse.

CHAPITRE IV

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

DEUXIÈME PÉRIODE

INFLUENCE DE HEINE ET DES ÉCOLES SOUABE ET AUTRICHIENNE.

Adélaïde de Stolterfoth. — Ida Hahn-Hahn. — Ida de Düringsfeld. — Luise de Plönniès. — Élisabeth Kulmann. — Élise Ludwig — Karolina Dankelmann — Élisabeth et Catharina Dietz.

Betty Paoli. — Marie d'Ebner-Eschenbach. — Ada Christen. — Dilia Helena. — Mathilde Raven. — Luise Aston. — Emma de Halberg. — Amara George. — Émilie Ringseis. — Cécilie Zeller. — Hélène von Engelhardt. — Angelica von Hœrman. — Comtesse de Wickenburg-Almasy.

La célébrité de Henri Heine, qui, né à Düsseldorf, a chanté parfois les bords du Rhin, rénova l'admiration pour le vieux fleuve aux légendes mystérieuses dont la beauté, d'ail-

leurs, tantôt sauvage et grandiose, tantôt faite de charme mélancolique tout intime, est bien digne de servir de source inspiratrice à la poésie.

ADÉLAÏDE DE STOLTERFOTH est l'une des muses des rives rhénanes.

Née en 1800 à Eisenach, elle vécut beaucoup sur les bords du Rhin, près d'un oncle, le baron de Zwierlein, qu'elle épousa plus tard.

Elle voyagea aussi en Suisse, en Angleterre, en Italie, puis séjourna assez longtemps à Munich où elle était allée voir la veuve de J.-P. Richter, ce romantique *Jean-Paul*, célèbre par les peintures de vie populaire et rurale de ses romans. Là elle connut quelques hommes éminents de l'époque qui stimulèrent son activité littéraire.

Veuve peu de temps après son mariage, elle se voua à la poésie, ne quittant plus guère, dans la dernière partie de sa vie, la contrée du Rhin qu'elle aimait tant chanter dans ses vers.

Adélaïde de Stolterfoth est l'auteur de deux poèmes épiques et romantiques : *Alfred* (1834),

en huit chants, et *Burg Stolzenfels* (1842). Le château ou *burg* de Stolzenfels est un des manoirs reconstruits des bords du Rhin, à peu de distance de Coblentz. Son nom signifie *fier rocher* ; il fut fondé au treizième siècle par l'archevêque de Trèves, Arnold, et détruit par les Français pendant la campagne du Rhin en 1688. La maison de Prusse l'a fait restaurer, et il appartient aujourd'hui à l'empereur Guillaume II.

Un cycle de *Romances, Ballades et Légendes du Rhin*, ainsi que des *Chants et Récits du Rhin* (1859) racontent encore, grâce à la plume d'Ad. de Stolterfoth, quelques-unes des traditions fabuleuses qui abondent dans ce pays.

Les vers, quoique estimables, ne donnent à l'auteur qu'une place secondaire parmi ses contemporaines. Le genre même de ces œuvres, imitations plus ou moins étroites des vieux âges épiques, ne laissait pas beaucoup d'essor à l'originalité et aucun de ces poèmes composés en l'honneur du Rhin n'est devenu célèbre, comme par exemple la *Loreley*, de Heine, inspirée par le même sujet.

Cependant, un charme de délicate rêverie, qui s'adapte fort bien à l'idée traitée, enveloppe de son voile flottant ces nouveaux *Niebelungen* et peut plaire à l'imagination de certains lecteurs ainsi qu'on s'en convaincra par le fragment suivant :

LA VIE AU BORD DU RHIN

Sur le Rhin flotte la douce vie du vieux temps passé. — J'y vois planer des fantômes dans leur ancienne magnificence ; — J'entends résonner, ainsi que de longues salutations, des chants — que je dois répéter à voix basse et vivre de nouveau en les rêvant.

Je vois passer les oiseaux bien haut dans l'air bleu, — et les bateaux glisser dans un lointain nébuleux ; — Et cela est pour moi comme si, au vol, l'oiseau lançait un mot — auquel, en son cours rapide, — le bateau répond en écho.

Hors du léger flot mouvant — ici la voix des esprits chuchote — et là entoure le couvent dont le pèlerin, jadis, pour se reposer, franchit la porte. — Et lorsque les cimes s'éclairent sous les calmes rayons lunaires — la danse des Elfes commence dans les guirlandes de pampres.

Puis je vois surgir les murs des burgs en ruines. — Un frisson contenu s'élève en ma poitrine — car dans les décombres déserts — bientôt, un bruit de tourmentes et de combats gémit. — Je

l'entends se plaindre dans les airs — et glisser en souffles sourds — dans les cachots des tours.

Tantôt l'airain et la pierre parlent du Passé ; — tantôt le nuage, au fleuve, redit les échos du temps effacé. — Nous héritons de ces récits et les croyons fidèles. — Et personne n'ose hasarder la question : « Disent-ils bien la vérité ?

Fidèlement aussi je transmets aux autres — ce que j'ai vu et entendu. — Celui qui ne me croirait pas n'a qu'à porter ici ses pas — et prêter l'oreille à la voix — des abîmes et des hauteurs. — Le cœur peut toujours trouver — ce qu'il veut bien se donner la peine de chercher.



A part Annette de Droste-Hülshoff, il est évident, cependant, que la première moitié du siècle n'offre guère en poésie que des talents d'ordre moyen.

La littérature, même féminine, est plutôt occupée de la propagande rapide, frappante des idées par la prose, par le roman. Les femmes envient la gloire de George Sand, et quelques-unes ne sont pas sans talent. Malgré leur façon un peu lourde d'appuyer sur une thèse ou de faire étalage d'érudition, Fanny Lewald, la comtesse Hahn-Hahn, Ida de

Düringsfeld ont donné des œuvres intéressantes.

On peut joindre aussi à ce groupe l'ardente et généreuse Charlotte Stieglitz, dont la popularité est surtout due à l'héroïsme de son amour. Pour sauver son mari, atteint de neurasthénie aiguë et à qui une violente émotion pouvait rendre l'équilibre physique et moral, elle se poignarda ¹.

Parmi ces romancières, la comtesse IDA HAHN-HAHN et IDA DE DÜRINGSFEL cultivèrent, en même temps que la prose, la poésie.

La comtesse HAHN-HAHN ² fit paraître plusieurs recueils de vers, dont le plus connu a pour titre : *Unserer lieben Frau* (À la sainte Vierge), publié en 1851. L'œuvre, est-il besoin de l'ajouter, est d'inspiration spirituelle.

La vie comme les pensées de la comtesse Ida subirent des influences assez diverses, opposées même. Née à Mecklembourg, en 1805, de famille aristocratique protestante, elle eut

1. Sur le roman de Charlotte Stieglitz, lire l'article de M. E. Faguet dans *le Correspondant* du 10 novembre 1909.

2. Née en 1805, dans la province de Mecklembourg-Schwerin.

un père assez déséquilibré, qui s'était fait directeur de comédiens ambulants. Sa mère devint son éducatrice; elle était fort distinguée, mais trop mondaine. Ida fut mariée de bonne heure à un cousin très riche qui l'abandonna après trois ans d'union.

Elle voyagea alors en Europe et en Orient. Les questions sociales du temps l'intéressaient. Bien qu'appartenant à l'aristocratie, elle n'en adoptait pas toutes les manières de voir, sans doute à cause de l'éducation un peu bohème qu'elle avait reçue. Elle ne partageait pas, non plus, les idées révolutionnaires de 1848.

Un prélat catholique de Berlin, le *Pfarrer Kettler*, qui avait précédemment excité son intérêt, comme évêque de Mayence, par des sermons sur *la Grande Question sociale du présent*, exerça sur elle une influence assez forte pour la diriger vers une conversion au catholicisme. Comme la plupart des néophytes, Ida devint ensuite une fanatique.

Ses idées nouvelles se traduisent surtout dans l'ouvrage *De Babylone à Jérusalem*, écrit plein d'esprit et de profondeur à la fois.

En 1851, elle entra dans un couvent, à Angers : ses poésies spirituelles datent de cette époque. Plus tard, elle quitta ce monastère pour fonder à Mayence un cloître où elle ne s'enferma pas, toutefois. La claustration ne convenait point à son tempérament. Sa religion était toute d'activité, de propagande.

Jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva en 1880, elle s'occupa de ses publications, chargées de répandre ses idées. Malgré les qualités de vigueur et de fraîcheur de ses poésies, c'est par ses romans surtout qu'elle est connue. Les plus célèbres sont : *la Comtesse Faustine*; *Sigismond* ; *Clélia Conti*.

Les idées un peu étroites, la langue maniérée de ces œuvres donnèrent lieu à un satirique contre-roman de sa contemporaine et rivale Fanny Lewald, *Diogena*. C'est une parodie qui amusa en mettant en relief les défauts de la comtesse Hahn-Hahn, sans lui enlever, en tout cas, les mérites d'une vive imagination et d'une profonde psychologie.

Les stances suivantes, indiquant la première manière de la poétesse, sont célèbres en Alle-

magne. Elles ont été mises en musique et obtiennent les suffrages de la postérité.

SI TU ÉTAIS MIEN...

Ah ! si tu étais mien -- comme tu serais aimé !...
— Comme je voudrais, au profond de mon cœur, —
t'enfermer ainsi que mon unique bien. — Toutes
délices et tout bonheur — tiendraient pour moi dans
ton regard !

Ah ! si tu étais mien — comme le monde me sem-
blerait beau ! — Je n'aurais plus rien à souhaiter —
que de demeurer près de toi — et, toute perdue en
ma joie, — je n'accorderais au reste nul regard !

Ah ! si tu étais mien — comme je serais bonne ! —
et comme sous l'abri de ta force — se blottirait ma
faiblesse ! — Ma plus haute récompense, ma plus
douce ivresse — brilleraient pour moi dans ton re-
gard !

Ah ! si tu étais mien — et si nous devions mourir
ensemble, combien facile me serait la mort ! — Pa-
reille au couchant, elle serait la fin d'un jour heu-
reux — agonisant doucement dans un regard
d'amour !

Ah ! si tu étais mien — jusqu'à ce que mes yeux s'é-
teignent, — je répéterais sans cesse : « Je ne le laisse
pas éternellement — car, au ciel même, sans lui,
n'est pas de bonheur. — Il est ma consolation, mon
regard d'espérance. »



Romancière et poète est aussi IDA DE DÜRINGSFELD.

Née en 1815 à Militsch, dans la Basse Silésie et mariée plus tard avec un écrivain, le baron Otto de Reinsberg, Ida de Düringsfeld posséda un vrai tempérament poétique.

Elle composa des vers dès son enfance et publia son premier recueil à l'âge de vingt ans, sous le pseudonyme de *Thékla*. Dans cette œuvre et dans les suivantes : un cycle de romances intitulé *Der Stern von Andalousien* (l'Étoile de l'Andalousie); *Märchen von den Alpen* (Conte des Alpes); et *Für dich* (Pour toi) parus de 1851 à 1865, on retrouve le même charme de délicatesse et de tendresse.

Ida de Düringsfeld possède, dit un critique allemand, une nature pensive qui sait traduire ses rêves avec une excessive clarté.

Tout en habitant tour à tour Prague et Vienne, elle fit, étant mariée, de fréquents voyages dont elle publia d'intéressantes relations, entre autres : *Auf dem grossen Kanal*

Sur le grand canal); *In Dalmatien*; (En Dalmatie) etc..

La poésie des peuples la captivait toujours. Elle recueillait les chants populaires des contrées qu'elle traversait pour en faire des imitations gardant assez bien leur caractère d'origine, notamment dans ses traductions du tchèque : *Böhmische Rosen* (Roses de Bohême) (1851) et de l'italien : *Lieder aus Toskana* (Chants de la Toscane) (1854).

Elle s'essaya aussi dans le roman, mais là elle est moins naturelle et on peut lui appliquer le reproche adressé plus haut aux écrivains féminins de son époque : l'étalage de l'érudition. Elle affectionnait le genre historique qui inspira ses écrits : *Godwie-Castle* (1836), *das Schloß Goczyn* (le château de Goczyn) (1841) et *Marguerite de Valois* (1847). En outre elle composa en collaboration avec son mari des ouvrages d'un intérêt secondaire sur des sujets de documentation.

Le talent d'Ida de Düringsfeld, tout de spontanéité, manque de travail, et, pour cette raison, l'auteur n'arriva jamais à une perfection qu'elle eût peut-être pu atteindre grâce à une

vie plus sédentaire et à un labeur plus régulier.

Elle mourut en 1876, la même année que notre grand écrivain féminin George Sand à qui elle avait consacré le poème enthousiaste qu'on va lire :

A GEORGE SAND

Tu es à la fois magnifiée et traînée dans la poussière, — couronnée de gloire et marquée du signe de mépris ! — Pour des milliers d'êtres, tu es indigne de pardon, — et ils rougiraient de t'approcher !

Je vais vers toi et je te tends la main. — Je t'aime et l'avoue hautement ! — Prends ma main en gage d'union. — L'ombre même qui s'étend sur ton nom — ne doit pas nous séparer.

Si tu n'es pas semblable à nous, en es-tu responsable ? — et peux-tu agir autrement ? — Tu combats là où nous supportons ; — tu franchis les barrières que nous subissons en silence.

Tu as souvent commis des fautes dans tes élans égarés ! — Tu as forcé mainte porte close que nous disons sacrée ! — Mais aussi tu as beaucoup souffert — et à cause de tes douleurs je puis beaucoup te pardonner.

Ceux qui te jugent et te condamnent — savent-ils quelque chose de toi et de ton esprit ? — Dans leur cœur glacé, solitaire, sentent-ils sourdre — une étincelle de ton cœur de flamme ?



Le désir de pénétrer les littératures et les âmes étrangères est assez répandu à cette époque. Presque tous les poètes cherchent une source d'inspiration dans les voyages.

LOUISE DE PLÖNNIÈS née à Hanau, en 1803, a suivi ce mouvement.

Fille d'un médecin, mariée elle-même à un médecin, elle vécut d'abord longtemps dans le pays de son mari, à Darmstadt. Quelques-uns la considèrent comme l'une des plus riches natures lyriques de son temps. Son talent, toutefois, sans grandes envolées, est plutôt empreint d'une extrême douceur, d'une vive sensibilité, ainsi que le prouve ce court poème écrit, sans doute, sur un petit enfant, survivant à d'autres déjà perdus :

BERCEUSE.

Dors, amour de mon cœur, mon rose enfant ; —
Dors, le vent murmure dans les fleurs ! — Autour de
toi plane le printemps avec ses saluts gazouillants,
— avec ses parfums et ses baisers.

Les oiselets chantent en chœur tournoyant — et
s'élèvent joyeux vers le ciel. — Si, dans le jardin,

nulle petite feuille ne bruit pour te bercer, — doucement ton bon génie agitera ses ailes.

Les petits frères, à pas légers, s'approchent — t'apportant des lys et des roses — et posent les lys sur ton cœur battant — pour le protéger contre le péché et le tourment.

Les petits frères, ensuite, aimants, te contemplent — comme cela doit être pour que la vie te soit bonne. — Puis, de nouveau, gracieux et beaux, — ils retournent chez eux, avec les anges, dans les hauteurs des cieux.

Dors, amour de mon cœur, dors paisible, mon enfant ! — Dors, dans les fleurs murmure le vent. — Les petits frères sourient du haut du ciel. — Sur le berceau et sur la tombe, le printemps sème des roses.

Cet autre poème de Louise de Plönniès, une *rêverie*, montrera sous une autre face le talent de la poëtesse :

LA BARQUE

Hors de la hutte aux murs étroits, — je me dirige vers une barque car je veux fuir sur la mer — et non demeurer dans l'oppression d'une habitation terrestre.

Ma fièvre angoissée — a soif des frais effluves marins, — et la blanche lame jaillissante — évoque à mes yeux la neige.

Souvent, avec le flot tumultueux, — j'ai, dans la

barque aux voiles légères, — j'ai, à mi-voix, chanté — parmi l'ouragan mugissant.

Souvent, je suis restée étendue — dans la pâle clarté lunaire; — je me suis laissé bercer par les vagues — sur lesquelles se reflétait la magnificence des étoiles.

Une telle nuit est inoubliable, — plus belle que le jour le plus éclatant — lorsque le flot brillant, immesurable — se changeait en un vert miroir infini...

Souvent aussi, là, j'ai souhaité le repos dernier — dans le libre abîme des vagues — plutôt qu'en un étroit cimetière — enfoncée dans la pourriture.

Pas de funèbre cortège — ni de cloche au glas étouffé, — mais le ciel large éployé — sur l'ondulation bleue des houles.

Pas de cloisons scellées — et recouvertes de lourde terre, — mais les légères collines mouvantes — que dessine en se jouant la mer.

Mon heure a sonné. — Barque, tends ta voile. — Tu es le cercueil ouvert qui doit m'emporter — vers ma royale tombe.

L'âme se détache du corps — comme de la rive s'éloigne la nacelle — qui la porte dans la mort — vers l'océan d'éternité.

Les recueils de Louise de Plönniès ont pour titre : *Gedichte* (Poèmes) (1834) ; *Neue Gedichte* (Nouveaux Poèmes) (1851) ; deux *Guirlandes de Sonnets*, l'une sur Héloïse et Abai-

lard (1849), l'autre intitulée *Oskar et Gianetta*, toutes deux chantant la puissance de l'amour ; un poème-récit, *Marieken de Nymwegen*, puis le conte des *Sieben Raben* (les Sept Corbeaux) (1863).

Aucun de ces livres n'a jamais atteint la célébrité, et on les lit peu aujourd'hui. Louise de Plönniès a également traduit divers poèmes étrangers, souvenirs de ses voyages, et écrit une relation de séjour en Belgique, qui, sans être d'une extrême originalité, représente un travail estimable et lui a valu d'être nommée membre des Académies de Bruxelles, d'Anvers et de Gand.

*
* *

ÉLISABETH KULMANN est une autre disciple de l'émigration intellectuelle, d'une émigration assez particulière, car c'est « en chambre », si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'elle étudia le monde.

Née à Pétersbourg et fille d'un officier qui laissa de bonne heure, en mourant, sa famille dans une situation précaire, Élisabeth ne

pouvait songer à voyager, d'autant plus qu'une autre entrave la privait de cette satisfaction. De santé délicate, elle vécut dans un état de langueur physique, qui alla s'aggravant, jusqu'à sa mort prématurée, en 1827.

Sa faible complexion n'altéra cependant pas sa vitalité intellectuelle. Elle était admirablement douée et éprouvait un incessant besoin de s'instruire. Elle fut la première Russe qui parla le grec ; elle s'assimilait avec une rare justesse les œuvres antiques ; elle savait huit langues et versifiait également bien en russe, en allemand, en français, en italien. Ses aptitudes pour les sciences et la musique ne le cédaient en rien à sa précocité littéraire.

Son existence était essentiellement cérébrale, et il n'est pas étonnant qu'à ce régime la lame ait vite usé le fourreau, déjà si fragile.

Connaissant peu le monde, les réalités de la vie, elle garde en ses compositions un charme étonnant de grâce enfantine. Avec cela, elle possède le don inexplicable de décrire avec vérité, netteté, des contrées qu'elle n'a jamais vues.

Gœthe, après avoir lu un jour de ses poésies, alors qu'elle était âgée de treize ans, écrivit au maître de l'enfant : « Dites au jeune poète en mon nom, au nom de Gœthe, que je lui prédis un rang plein d'honneur dans la littérature de l'avenir. »

Sa production, étant donné son âge, fut excessive.

Les seules œuvres allemandes comptent, dit-on, cent mille vers. Il est vrai que la majeure partie en est composée d'iambes non rimés, mais elle observait cependant la rime dans ses poèmes importants.

Le pronostic de Gœthe se fût-il réalisé ? Les prodiges sont souvent trahis par l'avenir. Mais le passé si court de la jeune fille peut suffire à sa gloire et lui vaut une place bien à part dans la littérature allemande qu'elle traverse ainsi qu'une fugitive, mais gracieuse et étonnante vision.

I. — LA JEUNE FILLE ET LA DESTINÉE.

La Jeune fille.

Dis-moi pourquoi, ô Destinée — tu voulus que je naquisse — dans une humble et pauvre hutte, —

tandis que tu mettais en mon âme — le désir des grandeurs?

La Destinée.

Ainsi l'ordonna la puissance — qui créa d'un seul regard — le présent et l'avenir. — Si je t'avais dispensé les richesses, — lorsque tu étais enfant, que fût-il advenu !... — Elles eussent, sur ton chemin, — exaucé tous tes souhaits — et tu aurais été trop comblée. — Tu aurais été semblable — au linot qui, de son nid — tissé dans les pavots et dans les violettes, — bien caché, se traîne jusqu'à la source — où il trouve en abondance sa nourriture — sans nul souci ni peine — et qui croît et s'ébat — en volant d'un buisson à l'autre.

Ton enfance et ta jeunesse — et ton âge mûr, et toute ta vie — pareillement, eussent végété.

Mais ce désir des grandeurs que, sans relâche, tu sens frémir dans ton cœur, — tu dois, ô enfant, le transformer. — Laisse ces vains souhaits — sommeiller en toi — et relève tes regards vers les hauteurs, — car ce n'est point sur terre que se trouvent — les vraies grandeurs.

Le jeune aigle destiné — aux sommets de la nature — ne sait rien de la mousse molle, — des plumes ni des duvets. — Il vit sur les rochers glacés, — enveloppé des brumes et des nuages — et cela pendant de longs jours. — Mais aussi, dès que ses ailes — ont atteint leur plein essor, — il monte vers le soleil.

II. — A LA NATURE.

Nature, mère du monde, — la vie se déroule autour de toi, — puis elle s'absorbe dans la mort — et de nouveau s'enfouit dans ton sein !

J'entends les ailes de la mort — bruire à mes côtés. — Dis-moi, serai-je, quand je mourrai, — à jamais anéantie ?

Que reste-t-il du vif esprit — qui crée infatigablement ? — Et du cœur qui vibre sans cesse ? — Et de la pauvre voix qui traduit chaque souffrance, — exalte chaque joie ? Dis, quand 'je serai morte, ne restera-t-il rien de tout cela ?

La fleur agonisante, — l'arbre dépouillé par l'automne, revivent au retour du printemps, — et leur front se fleurit à nouveau. — Vois ! la chenille engourdie — sort de la prison de la chrysalide — et, portée par ses ailes d'or, — plane au sein des airs. De la grande énigme — nous est ici donné le sens : — l'enveloppe tombe, — l'âme s'élève, joyeuse, — vers l'éternité.

*
* *

On ne peut guère comparer à Élisabeth Kulmann que ÉLISE LUDWIG, jeune poëtesse qui, née quelques années plus tard, mourut aussi fort jeune, à dix-neuf ans, non sans laisser deux recueils : *Poèmes* et *Poèmes épiques*.

Ces ouvrages, publiés après la mort de l'auteur, font preuve d'un don poétique peu ordinaire et dans le second, d'une maturité curieuse pour la compréhension des choses historiques.

*
**

Poétesses du foyer ou du ciel natal sont, au contraire des derniers auteurs cités, KAROLINA DANCKELMANN et les sœurs ELISABETH et CATHARINA DIEZ.

KAROLINA DANKELMANN, née en 1806, en Égypte, porte le nom de sa mère adoptive, la comtesse de Dankelmann ; elle se maria deux fois avec deux proches parents de sa bienfaitrice et passa la plus grande partie de sa vie à Postdam.

Féministe avant l'heure, elle puisa son inspiration dans les sentiments divers que peut éprouver le cœur de la femme.

Ses recueils de poèmes ont pour titres : *Livre de recueils d'une femme pour les femmes* (1846) et *Aux Femmes* (1848). Ces œuvres sont imprégnées d'une émotion

sincère, écrites dans une langue simple et chantent tour à tour les joies, les rêves, les souffrances de la mère, de l'épouse et la vie familière de la maison.

*
* *

ÉLISABETH et KATHARINA DIETZ sont deux jumelles nées en 1809, près de Siegen, ville située dans une charmante contrée voisine du Rhin, dans la vallée de la Sieg, véritable petite Suisse, bien faite pour incliner les pensées vers la poésie.

La première des deux sœurs, mariée et veuve de bonne heure, vint se fixer à Düsseldorf où Katharina, de santé malade, allait la rejoindre souvent tout en passant l'autre partie de son temps à Berlin. Elle aimait la société littéraire de la capitale où l'école de Schiller, d'ailleurs, la protégeait, et où elle fut nommée dame d'honneur de la reine-veuve Élisabeth.

Les deux sœurs donnèrent en collaboration : *Liederkrantz* (Couronne de chants), 1842 ; puis parurent, signés d'Élisabeth seule : *Gedichte*

und Erzählungen (poèmes et récits) et *Wiesenblumen von der Sieg und Feldblumen vom Rhein*. (Fleurs des prairies de la Sieg et fleurs des champs du Rhin), rêveries féminines pleines de délicatesse (1847).

Katarina, un peu plus tard, donnait l'épopée de *Agnes Bernauer* (1857), œuvre dont les qualités, fortes pensées et style clair, se retrouvent dans ses autres ouvrages : *Märchen* (Contes, 1851 à 1854); *Sainte Élisabeth de Hongrie* (1852), et *Poèmes d'après l'Ancien Testament* (1852).

Les deux sœurs ont de la délicatesse, de la sensibilité; elles cultivent comme tant de leurs pareilles le doux *Vergissmeinnicht* german, la fleur symbolique, bleue comme les yeux des blondes Allemandes, le myosotis au charme simple et attendrissant. Les grandes envolées sont exclues de ce petit jardin poétique dont les gerbes, bien qu'exhalant un parfum sain et agréable, ont une teinte en général un peu fade.

Cependant il faut accorder à Katharina Dietz une force d'expression, une largeur d'inspiration que sa sœur n'a pas su atteindre.



Les préoccupations nouvelles de sentiments humanitaires et sociaux qui hantaient le roman devaient bientôt s'introduire dans la poésie elle-même.

Tandis que l'*École souabe* reste fidèle au lyrisme romantique des vieilles légendes et des fraîches idylles, le *Groupe autrichien* enfourche un Pégase combatif et entonne des chants de plus haute portée. Ce groupe, illustré par les noms de Lenau¹, de Grün², pour la poésie, de Grillparzer³ pour le théâtre, a contenu dans ses rangs une femme certainement supérieure à la plupart de ses contemporaines, une digne émule, sinon rivale, de Annette Droste-Hulshoff.

BETTY PAOLI, c'est le nom de cette femme,

1. Nicolas Lenau, écrivain de grand talent et d'inspiration très pessimiste (naquit en Hongrie en 1802 ; mourut fou en 1850).

2. De son vrai nom, comte d'Auersperg, poète original et profond (1806-1876).

3. Le maître du théâtre autrichien, et l'un des plus grands auteurs dramatiques de l'Allemagne (1791-1872).

procède d'ailleurs, sur certains points, de sa devancière.

Betty Paoli n'est que le pseudonyme littéraire de *Élisabeth Glück*, née à Vienne en 1815.

Elle eut une enfance plutôt heureuse, en des conditions de fortune favorables. Sa mère voyagea même un peu trop, emmenant partout avec elle ses enfants dont l'éducation, fort irrégulière, eut ainsi des lacunes que Betty regretta plus tard.

Après avoir séjourné quelque temps en Russie, la jeune fille retourna à Vienne où elle devint dame de compagnie de la princesse de Schwarzenberg, veuve du feld-maréchal de ce nom.

Le milieu dans lequel elle vivait favorisa le goût d'écrire qui se manifesta en elle à ce moment.

Elle voyagea aussi en France, mais ces excursions ne la réjouissaient que médiocrement. A l'étranger, elle ressentait toujours l'étreinte de ce mal mystérieux et invincible du *Heimweh* (mal du foyer) qui est notre nostalgie française.

Revenue définitivement en Autriche et en Allemagne, elle débuta dans la vie littéraire par des discussions dans le journal autrichien *le Lloyd*, puis elle écrivit un *Historique des galeries de tableaux de Vienne* (1865).

Entre temps elle rimait. Son inspiration est double ; tantôt elle suit seulement l'élan de son cœur, tantôt elle subit l'obsession des doctrines nouvelles, se mêle de politique, prend part au combat entre aristocrates et démocrates. Elle tâche d'être impartiale, se refuse à juger les partis au point de vue du présent, mais seulement au nom des grandes idées d'humanité, de progrès et selon les résultats qu'ils auront chance d'obtenir. « Vieux et nouveau temps, dit-elle, se fondent devant la pensée d'Éternité. »

Ses opinions sont nettement démocratiques. Elle blâme l'*utilitarisme* et ne craint pas de s'expliquer là-dessus en ses vers, ainsi que le démontrent ces deux strophes détachées d'une poésie dédiée : *Aux Utilitaires*.

Que nous importe à nous que le monde ne nous estime pas, — et ne nous mentionne pas dans ses faits et gestes ? — Notre monde à nous est contenu

dans notre cœur. — Que nous importent l'insulte, le geste ennemi ? — Nous vous abandonnons sans envie la terre ! — Oh ! laissez-nous seulement contempler les hauteurs !

Vous vous fatiguez dans le tumulte des affaires ! — Vous usez vos forces dans le combat et le travail ! — A nous, une autre renommée est réservée ! — Comme récompense, l'or, seul, vous appelle en de sombres abîmes, — tandis que Dieu, pour les rêves de notre âme, crée les étoiles et les fleurs...

Cependant, malgré tout, elle aime son temps :

*Ich bin ihr Kind und nicht ihr Richter,
In meinen Adern wallt ihr Blut.*

(Je suis son enfant et non son juge, — Dans mes veines coule son sang.)

Comme toutes les âmes délicates, elle a des scrupules. Le doute, parfois, la fait souffrir. Elle cherche alors à le vaincre par sa foi chrétienne. Son livre conseiller est le recueil de chants du moine Angelus Silésius.

Sa tendance aux idées philosophiques et didactiques, à la manière de Geibel ¹ et de

1. Poète et auteur dramatique d'inspiration très variée, né en 1815.

Freytag¹ ne se manifesta pas dès le début de sa carrière et n'occupa en celle-ci qu'une place secondaire. Betty Paoli est avant tout lyrique, et son lyrisme est simple, clair, spontané. La plupart de ses poèmes chantent le cœur féminin, sa façon de comprendre l'amour, d'en souffrir. Cette note plaintive de la déception y est même un peu monotone ; elle domine dans ses *Poèmes* (1841), *Poèmes lyriques et épiques* (1855), *Romancero* (1845 et 1856) et même dans un recueil de nouvelles : *Die Welt und mein Auge* (Le monde et mon œil), (1844.)

Néanmoins, dès son premier ouvrage, elle obtint un vif succès et l'une de ses admiratrices confia — toutes réserves faites de l'exagération romantique — que certains de ses poèmes devaient se lire à genoux.

Malgré ses faiblesses, son œuvre reste attachante en effet, car la pensée en est forte, élevée ou attendrissante ; l'idée de devoir, de fière résignation domine les plaintes de son cœur déçu. Betty Paoli touche l'âme parce

1. Gustave Freytag s'est essayé également dans tout les genres et parfois avec succès (1816-1895).

qu'elle est spontanée, sincère, parce qu'elle traduit sans recherche d'art ou d'effet ce qui lui vient à l'âme.

Sa versification est harmonieuse, coulante, sonore. Elle emploie volontiers la forme rapide et concise du distique ou du quatrain, et ne se perd ni en banalités, ni en minuties de détails. Là, elle procède de Rückert¹ pour lequel elle professait une admiration courageuse, malgré les railleries de Grillparzer et de Hebbel contre « le faux aigle ».

Mais plus étroitement encore, et par une sorte de filiation naturelle, elle tient de Annette de Droste Hülshoff. Leur force, à toutes deux, réside dans l'intensité du sentiment exprimé avec simplicité.

Betty Paoli s'est bien dépeinte dans ce distique d'un de ses douloureux poèmes d'amour :

*Ich bin nichts weiter als ein Herz,
Das viel geliebt und viel gelitten.*

(Je ne suis rien de plus qu'un cœur — qui a beaucoup aimé et beaucoup souffert.)

1. Poète guerrier au verbe sonore et ferme, auteur des *Sonnets cuirassés* (1788-1866).

Et son épitaphe la résume avec autant de justesse :

La Vérité était le souffle de son âme
Et elle y fut fidèle jusqu'à la mort.

Quelques délicats poèmes de Betty Paoli donneront une idée du genre de son talent. Le premier rappelle... de loin, les beaux vers de Sully-Prudhomme portant le même titre. Le second a été publié en différentes éditions avec des variantes¹.

I. — LES AMIS INCONNUS.

Le poète chemine seul à travers la vie. — Cela est et fut de tout temps. — Il ne voit que le renoncement marcher à ses côtés — alors que se tissent pour d'autres des liens propices.

Cependant, une compensation lui est donnée. — Par cela que des cœurs en des lointains inconnus — battent à l'unisson du sien comme des cordes de

1. Nous croyons utile de noter que ces éditions ne sont pas toutes semblables. Ainsi avons-nous trouvé dans l'ouvrage de M. Bossert : *Histoire de la Littérature allemande*, cette poésie comprenant quatre strophes tandis qu'elle en contient cinq dans l'anthologie allemande où nous l'avons recueillie (*Deutsche Lyrik seit Goethe's Tode*, par M. BERN, Leipzig). De plus, certains vers sont modifiés avec complet changement de sens.

harpe — dont le souffle frémit doucement sous ses chants.

Et de tels amis sont ton 'partage ! — Ils représentent le plus précieux don du sort — que n'égale aucun bien fugitif de la terre. — Deux fois béni qui les possède ! — Car le salut silencieux qu'ils lui envoient, — commence déjà pour lui l'immortalité !

II. — SILENCE.

Quand un malade repose engourdi, — bercé doucement par la main d'un rêve¹, — tous se taisent dans la chambre — afin que le malheureux ne soit pas réveillé.

Ils retiennent leur souffle et leur bouche reste muette. — A peine leurs pieds effleurent-ils le sol. — Et le malade continue à sommeiller — dans la félicité du repos, dans la sérénité du rêve.

Intérieurement, ainsi, je t'implore. — Agis de même avec moi, — avec mon pauvre cœur blessé — plein de douleur ensommeillée.

Il repose à demi expirant. — Ne le réveille pas avec un mot... — Soutiens avec de délicates pitiés — le malade, le fatigué, le pauvre !

Si tu veux l'éveiller, que ce soit au bonheur ! — Si tu ne le peux pas, retire-toi ! — Ne verse pas le

1. *Mild von Traumersarm gewiegt.*

L'édition transcrite dans l'ouvrage de M. Bossert porte : *von des Schmerzes Arm besiegt* (dompté par la main de la Douleur).

poison dans le déclin de ma vie. — Silence ! silence !

III. — CONSEIL.

Quand tu dois quitter un lieu — pour te transporter dans un autre, — il te semble que des attrait jusque-là méconnus le parent.

Ce qui t'est ou non haïssable — en réalité tu ne le sais jamais. — Ton œil voit et saisit — seulement l'apparence des choses.

Et maint petit détail — méprisé jusqu'alors de toi — est, à l'heure présente, — considéré avec bienveillance.

Ainsi, pauvre cœur humain plein de désirs fous, — c'est seulement par la douleur de la séparation — que tu peux apprendre l'existence de l'amour.

Et sa perte doit d'abord — t'oppresser de son tourment — avant que tu en aies découvert la douceur — et possédé les joies.

Sache que cela est ainsi — pour ton plus grand bien ! — Tu t'agites à chaque tournant — du carrefour...

Dis-toi plutôt ces choses — et ta rancune s'éteindra — Et l'amour, sans colère, — te pénétrera de sérénité.

Quoi qu'il t'apporte — dans un voile de mélancolie — pense seulement que chaque jour où il te visite — peut être le dernier.

Alors, de ses biens, — tu te réjouiras doublement — et ses courtes douleurs, dorénavant, — te paraîtront puériles.

Et ainsi, tu trouveras déjà, — sur cette terre, la paix — avant qu'elle te soit offerte — par la mort.

Betty Paoli ne fut pas la seule héritière du talent d'Annette de Droste-Hulshoff. Elle partageait la sympathie de cette dernière avec une autre femme poète, celle qui eut l'honneur de faire l'oraison funèbre d'Annette de Droste, MARIE VON EBNER ESCHENBACH.

MARIE D'EBNER-ESCHENBACH, *née comtesse Dubsky* est plus jeune que Betty Paoli d'une quinzaine d'années. Elle naquit en 1830 à Zdislawitz (Moravie).

Peu connue lors de ses premières publications, elle éprouvait un impatient désir d'arriver à la renommée littéraire. Un peu fougueusement, elle s'essaya dans tous les genres, produisit beaucoup et multiplia les tentatives propres à répandre son nom dans le public. « Il n'y a pas de petite porte, avoue-t-elle ingénument, à laquelle je n'aie été frapper pour me faire conduire à la gloire de l'écrivain. »

Aussi judicieuse que sincère, elle s'aperçut au bout de quelque temps que « surproduction n'est pas synonyme de perfection » et que la prolixité nuit plutôt à un auteur.



MARIE D EBNER-ESCHENBACH

En apprenant à se maîtriser elle améliora son talent.

Mariée, mais sans enfant, elle se consacra à sa carrière d'écrivain. En 1860 elle envoya son drame *Marie Stuart en Écosse*, à Carlsruhe, où un acteur connu, Édouard Devrient, le représenta en même temps que la pièce : *les Macchabées*, de Otto Ludwig¹, l'auteur naturaliste de *Der Erbförster* (le Forestier héréditaire.) Mais Ludwig était en même temps critique et il ne fut pas tendre pour sa « confrère » et rivale².

Ce vilain procédé découragea et peina Marie d'Ebner-Eschenbach. Déçue par le théâtre, elle écrivit une étude de critique, qui est vraiment son œuvre originale : *Der Spätgeborene* (l'Enfant de la vieillesse).

De nombreux romans d'éducation suivirent. Son but était d'ailleurs de cultiver, d'intéresser les jeunes esprits. On reconnaît en ses œuvres une grande science de la psychologie infantine, ce qui ne l'empêche pas de traiter

1. Né en Thuringe, en 1813.

2. La pièce de Mme d'Eschenbach était faible, il est vrai. Un essai suivant, *Marie Roland*, fut meilleur.

aussi des sujets aux tendances nouvelles. Sa fantaisie l'entraîne sur tous les terrains. Comme Betty Paoli, comme plus tard *Ada Christen* qui donnera l'ultime note en ce genre, elle se fait revendicatrice du droit des faibles, des pauvres; elle partage sur ce point les idées philanthropiques de Tolstoï, et défend cette cause non seulement dans ses romans, mais dans son dernier recueil de: *Parabeln, Märchen und Gedichte* (Paraboles, contes et poèmes¹, 1892).

Il y a un peu du tempérament passionné de Desbordes-Valmore en cette âme très douée, que la fougue de l'imagination, la générosité du cœur ont rendue plus intéressante que d'autres qui ont eu peut-être une plus grande maîtrise de leurs sentiments et sensations, mais sont par là-même, plus calculatrices et froides.

Les courts vers suivants ne révèlent-ils pas la spontanéité charmante et tendre de l'auteur ?

1. M. P. Desfeuilles a cité et commenté l'un des plus jolis et des plus populaires de ces contes dans ses *Contes allemands classiques et modernes* (Hachette, 1910.)

FEUILLETS DE JOURNAL

Ne dis pas : « souffrance étrangère » ! — Une souffrance ne t'est jamais étrangère ! — Les larmes des yeux-frères, tu dois les pleurer toi-même. — Il ne bat qu'un seul cœur dans ce grand univers. — En ta seule poitrine résonne son écho. — Le prochain est toi-même. — Et s'il lui arrive de la douleur — et qu'il en reste accablé, courbé, — tu n'as pas le droit de rester debout sans en sentir le poids.

Cette fantaisie, encore plus concise, semble résumer l'écrivain en traduisant sa conception de la poésie :

UN PETIT CHANT

— Comment se fait-il qu'on puisse tant aimer un petit chant ? — Qu'enferme-t-il donc en lui ? — Raconte-moi cela ?

— Dans un petit chant, il y a un peu d'accents — un peu d'harmonie et de rythme, — et une âme tout entière.

Les strophes symboliques qui suivent contribuent à affirmer la délicatesse, la sensibilité de son talent.

LA ROSE DE CHINE

O toi, enfant du céleste royaume — toi, petite étrangère dans la mousse du Nord — enveloppée de tièdes et délicieux parfums — ô gracieuse rose d'Orient,

La resplendissante clarté du soleil te donne — l'éclat et la magnificence de ton teint — comme si tu avais bu des rayons — à la source même de la lumière.

Ton calice épanouit d'abord — ses pétales ainsi que des ailes d'or ; — dans le sommeil rêveur de ton cœur, — nul regard ne peut pénétrer.

Seules les brises odorantes d'alentour murmurent — qu'un secret y est enclos — mais tu voiles d'ombre le sanctuaire — de ce charme sauvage qu'est une âme de fleur !

Marie d'Ebner-Eschenbach a fait aussi de la critique. On sent dans ses comptes rendus que les études psychologiques l'intéressent plus que toutes les autres. Or dans ce genre elle cède à un défaut commun à son époque : la partialité.

Les luttes sociales et politiques avaient cédé le pas, alors, en Allemagne, au combat des *optimistes* et des *pessimistes*.

Ce souffle nouveau du pessimisme était

fomenté par la pensée de Schopenhauer, qui, pourtant, avait eu d'abord quelque difficulté à exciter l'attention de ses compatriotes, envoûtés, bien qu'un peu lassés déjà, par les théories hégéliennes.

On était forcément ou optimiste ou pessimiste, et, au lieu d'être uniquement préoccupé des qualités d'une œuvre à juger, le critique encensait ou blâmait, selon que l'auteur était ou n'était pas de son propre clan.

Marie d'Ebner-Eschenbach met d'autant plus d'ardeur en ses attaques ou en ses ripostes, qu'elle a pour principe que « l'art doit servir à l'éducation publique ».

On s'accorde à lui trouver, en général, de la finesse d'observation, une pensée délicate, et une vivacité de sentiments qui provoquait chez elle l'enthousiasme indispensable aux vrais apôtres. Ses efforts incessants, loyaux, pour arriver à la perfection, sont dignes d'estime et prouvent sa haute compréhension de l'art.

Marie d'Ebner-Eschenbach et Betty Paoli, tout en cédant à des tendances humanitaires, n'ont pas spécialisé leur talent dans cette ins-

piration. Toutes deux, d'ailleurs, possédant une situation aisée, imaginaient la tristesse des malheureux, plutôt qu'elles ne la connaissaient, et, parlant en dispensatrices plus qu'en revendicatrices, ne mettaient dans leurs conseils aux riches ni âpreté, ni révolte.

Une autre femme devait, sur ce terrain, les rejoindre et les dépasser : ADA CHRISTEN.

*
* *

ADA CHRISTEN est née en 1844, à Vienne, comme Betty Paoli. Son vrai nom, était CHRISTIANE BREDEN ; elle appartenait à une famille bourgeoise, mais pauvre ; elle connut la plus douloureuse des situations, celle qui consiste à faire bonne figure en ayant le cœur rongé par le souci matériel de la vie et à fréquenter une société dont le contact impose de constantes et douloureuses comparaisons.

Avec cela, et peut-être à cause de cette pauvreté maudite, Ada Christen éprouva les souffrances du cœur. Possédant une nature ardente et de l'orgueil, elle suivit l'impulsion de son âme, où l'amertume, la révolte peu à

peu s'étaient amassées, et jeta à la Vie, en exhalant toute sa rancune contre elle, des cris superbes de haine et de défi.

La cause de tous les maux est, selon elle, l'argent qui engendre l'inégalité des destinées, l'esclavage immérité des uns, l'égoïsme des autres. Elle se fait l'apôtre de sa cause, défend, exalte les pauvres, exprime leurs silencieuses misères, accuse les riches avec une virulence qu'un profond accent de vérité rend émouvante. Elle est socialiste. « Le réalisme de la misère prolétarienne enfermée en ses vers criants, hurlants et pleins aussi de larmes contenues fait honte à l'art superficiel de la poésie de salon, si fort en vogue en ce moment. » Son poème *Not* (Misère), choisi entre beaucoup d'autres du même genre, traduit sa pensée en ce sens :

Tous vos roucoulements de romances n'émeuvent pas — comme les froids de l'hiver — dans des vêtements trop minces, — ni des pieds nus dans la neige. — Toutes vos plaintes romantiques ne créent pas de peine aussi amère — que celle d'être obligé de dormir — sans toit et sans pain sur une pierre.

Son recueil de poèmes : *Lieder einer*

Verlorenen (Chants d'une Abandonnée), fit sensation. Et on éprouve une sympathie pour l'auteur qui, dans sa violence, garde des sentiments d'une délicatesse attendrie pour tout ce qui a pu être doux dans la vie à son cœur ulcéré.

Ainsi lorsqu'elle évoque, devant le *Christbaum* (Arbre de Noël), les souvenirs d'enfance :

N'entends-tu pas la voix douce qui s'exhale des bougies bigarrées? — N'entends-tu pas les prières oubliées qui chantent dans les ramilles de sapins! — N'entends-tu pas aussi tinter les rires timides, clairs et joyeux des enfants? — Ne sens-tu pas près de toi l'ange silencieux aux pures et blanches ailes? — Ne te sens-tu pas toi-même, lointain et étrange, comme en un rêve? — Avec des yeux fabuleux ton enfance tout entière ne te salue-t-elle pas dans cet arbre? »

Ada Christen traduit avec autant de sincérité ses sentiments intimes. Elle est la première qui *crie* les douleurs de son cœur meurtri; ses poèmes traduisent bien ce cri. Courts, poignants, ils vibrent dans la foule en y laissant une traînée d'émotion, qui leur assure

le succès. Plus que Betty Paoli encore, Ada Christen a l'art de traduire à vif ses sensations avec une brièveté tragique, comme dans ce morceau : *Im Concert* (Au Concert).

La triste enfance — La mort du père — L'aveuglement de la jeunesse — L'âpre misère — Les jours d'hiver, — Les minces vêtements. — Et les soucis et les tourments, — L'intime souffrance... — L'indifférence! — Le temps sans douleur, lourd comme le fer — plus lourd encore que le temps de douleur... — Tout cela devant moi s'agitait de nouveau — avec des sanglots contenus et des cris étouffés — tandis que ta main, parmi les cordes de l'instrument, vibrait.

O combien je souffris!

Dans la prose d'Ada Christen, les mêmes sentiments se font jour et s'expriment de même. Pour peindre les contrastes de la misère et de l'opulence, elle se sert d'images frappantes, quelquefois même un peu exagérées comme dans *Der Landstreicher* (le Vagabond). Dans la même manière encore est écrite une peinture de la vie viennoise : *Unser Nachbar* (Notre Voisin). Les accents élégiaques y revêtent une certaine teinte de romantisme.

Si Marie d'Ebner-Eschenbach peut être, sur certains points, comparée à Desbordes-Valmore, c'est Mme Ackermann, l'amère et violente Mme Ackerman des *Poèmes philosophiques*, qu'Ada Christen évoque.

Elle n'est pas goûtée dans tous les milieux en Allemagne. Née un peu plus tard et surtout dans un autre pays, la renommée d'Ada Christen eût atteint une popularité, que les esprits disciplinés et timorés de certaines sociétés germaniques ne pouvaient lui accorder, du moins hautement.

*
* *

A côté, ou plutôt au-dessous de ces talents intéressants et originaux, apparaissent quelques noms de poètes féminins, qui, ayant trouvé place dans les anthologies, doivent au moins être mentionnés.

DILIA HÉLÉNA (pseudonyme d'Hélène Rodlich), née en 1816, à Dusseldorf, la patrie de Heine, a donné des *Lieder* (Chants) en 1848, et *Neue Lieder* (Nouveaux Chants) en 1849, qui font preuve d'un talent estimable. Ses poèmes ont été souvent mis en musique.

SOLITUDE

(Dans les Ruines.)

Du frisson du passé — naît le grave avertissement de l'édit de la nature — que, siècle à siècle coule le temps, — et qu'avec la vie se déroule la mort.

Et quand le sillage d'un rayon de soleil se fait jour dans l'épaisseur de cette nuit — c'est comme si, dans la nature, une vie nouvelle s'éveillait.

Le ruisseau y coule sans vagues — pareil à un cœur engourdi par la douleur — et perle de lourdes larmes la mousse sombre — comme s'il appelait impatiemment la résurrection !

Tout est pourtant si intime à l'entour. — Des racines jaillit la vie ; — les cimes respirent et bruissent — et les rameaux verdissent et reflouissent.

Au-dessus, l'ombre flotte silencieusement — semblable à la pensée d'un temps lointain. — Ça et là, seulement, le chant d'un oiseau — vibre, comme le cri de vie de la solitude.

*
* *

MATHILDE RAVEN (née Beckmann), en 1817, à Meppen, bien que connue surtout pour ses romans très lus, s'est acquis une place dans la poésie, grâce à des vers lyriques, où

des sentiments profonds sont mis en valeur par une certaine habileté de forme, chose assez rare dans la prosodie féminine, surtout à cette époque.

*
* *

Deux figures originales sont représentées par **LUISE ASTON** et **EMMA DE HALBERG**.

La première appartient à cette catégorie des fantaisistes allemandes en rupture de systèmes conventionnels, dont Bettina d'Arnim et surtout Luise Karsch nous ont déjà donné des exemples.

Née à Halberstadt, en 1820, et fille d'un ecclésiastique, Luise Aston alla, en 1846, demeurer à Berlin, où l'excentricité de ses manières, ses vêtements masculins et sa manie de fumer, très nouvelle et peu tolérée alors, firent beaucoup jaser. Ces habitudes et sa fréquentation d'un cercle d'hommes peu sérieux n'empêchaient pas la poétesse d'arborer le drapeau du féminisme(?) et de développer ses idées sur l'avenir des femmes et leur future émancipation, — dont elle donnait un exemple peu encourageant.

Pendant la guerre du Danemark, elle s'occupa beaucoup de l'hôpital de Halstein, puis, s'étant mariée avec un docteur professeur de Brême, suivit celui-ci en Russie.

Ses poèmes : *Wilde Rosen* (Roses sauvages) et *Freischärler Reminiscenzen* (Souvenirs d'un franc-tireur), parurent en 1850. Son roman *Aus dem Leben einer Frau* (De la Vie d'une femme) est une habile autobiographie.

Non dépourvue de dons, mais incapable de s'en servir sainement, Luise Aston est comparée, par un critique, à une apparition météorique, qui, brillant un instant, s'éclipse sans laisser de trace.

*
* *

EMMA DE HALBERG, qui naquit à Cologne en 1826, eut une renommée moins fugitive, et son originalité, celle d'un vrai tempérament artistique, est de meilleur aloi.

Elle n'aborda la vie littéraire qu'à vingt-huit ans, mais sa pensée déjà mûrie, son goût sûr lui permirent de faire sensation dans le public dès son premier recueil, composé de

poésie et de prose : *Contes forestiers et Bal-lades* (1854-1855). Ce mélange fut jugé assez piquant, mais surtout on apprécia, dans la première partie, une vivacité de description, un coloris de la nature un peu fabuleux, mais brillant, très caractéristique, et, dans les vers, quelques chants à la manière de Heine — pleins d'harmonie et de charme. Comme Ada Christen, qui subit, elle aussi, l'attrait de l'auteur de l'*Intermezzo*, Emma de Halberg garde, dans sa lointaine imitation, une réelle originalité.

Ses œuvres suivantes ne firent qu'affirmer son talent de peintre en y ajoutant un goût vif pour le trait frappant, volontiers aiguisé en satire. Dans sa *Critique humoristique de la littérature allemande* (1847), elle donne des portraits de poètes, intéressants par leur grande vérité spirituellement accentuée au moyen d'une charmeuse et quelque peu mordante ironie.

Emma de Halberg était évidemment « quel-qu'un » et devait savoir se faire respecter, sinon craindre.



Tout autre est AMARA GEORGE, de son vrai nom MATHILDE BINDER, fille d'un bourgmestre connu de Nüremberg, et née dans cette ville en 1835.

Maladive de naissance, sensible et rêveuse, elle reçut ses premières impulsions poétiques du théologien et philologue Daumer¹ qui, lui aussi, était un rêveur mystique. Comme le prêtre Kettler pour la comtesse Hahn-Hahn, ce néophyte du christianisme entraîna Amara à la même conversion, et, après son premier recueil de poésie, *Blüten der Nacht* (Fleurs nocturnes) (1856), la jeune fille donna des œuvres imprégnées de sentimentalité religieuse.

Elle se maria plus tard avec le poète Alexandre Kaufmann², qui s'occupa avec les frères Grimm, d'archéologie allemande. Kaufmann apporta une part de collaboration dans le *Mythoterpe*, sorte de cycle épique et

1. Daumer est né en 1800 à Nüremberg.

2. A. Kaufmann, né à Bonn, en 1821.

mythologique qui fut l'une des principales œuvres d'Amara George.

Voici, d'ailleurs, à la suite d'une bluette extraite du premier livre, un poème qui caractérise la manière du second, et où se découvre peut-être, en effet, l'inspiration virile :

I. — INVITATION.

La terre, pleine d'éclat, semble la fiancée du printemps ! — Je puis maintenant inviter des milliers d'hôtes, — avec le joyeux tintement des clochettes du muguet — et les convier à la grande fête !

Je veux, autour de moi comme au loin, — convier ensemble tous les amours — pour que dans les bois parfumés — ils se réjouissent tous avec nous !

Plus haut encore que les clochettes du muguet, chante le merle — et plus haut que tous encore chante l'alouette en son essor !

Et à tous la femelle du rossignol — annonce d'une voix sonore : — « Par ici, par ici, accourez joyeux hôtes — à la fête fleurie du printemps ! »

II. — L'EMBARQUEMENT DES VANDALES.

Comme elles rayonnaient dans le clair éclat du matin, les portes de Carthage !

Dans le port, fièrement équipée, était rangée la flotte des Vandales — pleine d'espoir et d'imp-

tience bien que nul souffle de vent ne gonflât les plis dormants des voiles.

Et plus que jamais on voyait, ce jour-là, le maître se tenir hésitant. — A la proue de son navire, il méditait profondément.

Et les guerriers se demandaient entre eux : « Que veut donc notre maître ? — Et de quel côté nos bâtiments vont-ils se diriger ? »

Soudain, l'œil du chef flamboya et sa main brandit le glaive :

« Partons, dit-il, car voici la tempête dont l'impétuosité est sœur de la nôtre ! — Ne l'entendez-vous pas de toutes parts ? Cela est le signe de la volonté des dieux ? — Le vent siffle dans les mâts et les cordages ! — Les vagues ne mugissent-elles pas sauvagement ? — N'êtes-vous pas effrayés par l'étrange couleur de cette nuée qui monte ?... »

« Partons avec la tempête dont nous sentons tous l'approche ! — Qu'il est haï des dieux le peuple vers lequel son souffle nous conduit ! »

En quelques coups de rames la flotte s'élance — les trompes retentissent, des chants sauvages célèbrent le désir du carnage... — La mer est déchaînée...

Quel peuple donc est haï des dieux ?... Rome, tes ruines peuvent le dire !

*
* *

Nous ne devons pas oublier, dans ce relevé succinct, le nom d'ÉMILIE RINGSEIS, fille d'un

ministre protestant. Elle vécut à Munich et publia, en 1868, des poèmes dignes de sympathie plutôt que d'admiration.



Enfin, CÉCILIE ZELLER, fille du lieutenant-général von Ebner, née à Halberstadt en 1850 et qui, mariée d'abord avec le chargé d'affaires du grand-duché de Bade, von Meyern, épousa, une fois veuve, le pasteur Zeller, de Zurich, fit paraître sous l'anonymat une œuvre intitulée *Dans les papiers d'une humble*.

Cet ouvrage, composé de lettres, fragments de journal et poèmes, est animé d'un esprit profondément religieux et contient les traits principaux de l'existence intime de l'auteur, celle d'une âme habituée à vivre en communion mystique avec Dieu.

Le style et les vers ont de la fermeté, de la sobriété, et la pensée toujours élevée s'enveloppe d'une grande poésie d'expression.

Il faut ajouter, à cette liste, les noms d'HÉLÈNE VON ENGELHARDT qui consacre volontiers

son art à peindre la nature, d'ANGÉLICA VON HÖRMANN, auteur d'aimables vers, empreints de sentimentalité bien allemande, et de la comtesse WICKENBURG-ALMASY, à qui pourrait s'appliquer le même jugement.

A titre de documents, voici quelques vers de ces trois dernières poétesses.

HYMNE A LA TEMPÊTE

(*Hélène von Engelhardt.*)

Quelque chose traîne à travers l'étendue de la terre. — Quelque chose râle comme un cri échappé de mille gorges. — Quelque chose vibre comme le plaintif murmure — d'appel d'une pauvre âme perdue. — Et c'est tantôt frissonnant et gémissant — tantôt arrogant et sauvage — ainsi que le cri de guerre du clairon des batailles.

O toi, souffrance de la tourmente, — ô apprends-moi à comprendre ton chant séculaire !

« Je chante, de la mort, l'éternel chant — long de mille ans.

« Quand l'automne, le rude et audacieux compagnon, — arrache les fleurs du sein de la terre ; — quand les petites feuilles détachées des rameaux — s'envolent et tournent confusément en un vertige, — alors j'entraîne la triste ronde — et je chante le chant de la fugacité des choses.

« Je vole par delà les mers, je soulève le flot

mugissant — et j'y creuse des abîmes béants. — Je lance les barques contre les vagues furieuses, — où leurs coques éclatent et se brisent ; — la sirène gronde, les mâts plient ; — navires et matelots s'engloutissent aussitôt, — dans le gouffre entr'ouvert, — et, de nouveau, ma voix plane dans l'air.

« Alors je m'éloigne vers l'infini du désert — de tout l'élan de ma force ! — Je fais tourbillonner les sables jusqu'aux nuages ; — j'y creuse une tombe à perte de vue. — Et la caravane frémissante — où les pèlerins tremblent, s'enfonce, s'enfonce... — Et bientôt dans l'ouragan au farouche essor — tous, tous entonnent leur chant de mort...

« Alors mon hymne retentit dans l'éther — et pousse l'une contre l'autre les noires nuées ! — Les profondeurs de la terre tremblent, le tonnerre retentit. — Des flammes jaillissent du ciel ! — Le glaive nu de l'ange justicier luit. — Et les hommes empoignés par le désespoir — s'enfuient épouvantés — chassés par le fracas de la tourmente.

« Alors chacun, aussi fier qu'il soit, — se dérobe et se disperse. — Ici s'enfonce l'île sainte, — et là disparaît la terre peuplée. — Pareille aux plis du linceul, — la nuit engloutit peuple après peuple. — Déjà je m'aperçois que la terre est proche de sa fin, — Et je lui chante mon dernier chant...

« Quand l'heure sonnera, l'heure brutale — où les peuples sortiront du tombeau, — où le soleil pâlera au bord du ciel, — et où se dispersera la ronde des étoiles, — alors, sauvage, mon mugissement retentira de nouveau autour du globe terrestre — et je l'entraînerai en tourbillonnant

dans l'Éternité — au bruit éclatant des trompettes justicières. »

NOSTALGIE

(*Angelica Von Hœrman*).

Connais-tu le mal de nostalgie ? — ce mal brûlant — qui fait que l'enfant des Alpes ne peut vivre en pays étranger ? — Ainsi mon cœur languit loin de toi — depuis que j'incarne en toi ma patrie !

Tout l'attrait de mes montagnes réside en toi ; — ton front est aussi fier et sincère que la prunelle de tes yeux. — Souvent une roseur glisse sur ton visage — comme le rayon vermeil sur le glacier des Alpes.

Et quand tu parles — on dirait un doux chant d'oiseaux — qui, dans l'obscurité des bois, retentit si harmonieux — que le voyageur, oublieux du but de sa course, l'écoute et le suit — jusqu'à ce qu'enfin il s'aperçoive qu'il s'est égaré.

Ainsi je te suis entre toutes, douce ivresse — et comme séduite par d'amoureux accords, — dans la vallée intime et profonde de ton cœur je me réfugie — jusqu'à ce que le monde d'alentour me soit devenu étranger.

TROP TARD

Ils viendront les jours bleus... — Si peu favorisé de la joie que soit un cœur — jamais visité d'un rayon de lumière ; — si sombre que soit un regard, ou si sévères que soient les lèvres — auxquelles le

sourire est inconnu, ils doivent vivre ces jours.

Ils viendront les jours bleus... — avec une reposante et sereine clarté — lorsqu'au milieu des champs seront dressées les gerbes — et qu'avec les couleurs bigarrées de l'arrière-saison — les bouleaux et les hêtres se seront parés !...

Ils viendront les jours bleus... mais hélas ! dans la nuit d'été — le rossignol ne sera plus caché — et la verdure lasse, dans le matin frais, — sera couchée par le récent combat de l'orage.

Le Bonheur, la Jeunesse sont frère et sœur. — Aucun pouvoir ne peut dissocier ce couple fidèle. Qu'importe ce qui arrive au temps d'automne ? — Le cœur ne pourra plus s'enivrer ; la froide paix — seule, souffle autour des têtes chenues !...

SUR INDICE

(Comtesse de Wickenburg-Almasy.)

Je regardais dehors par la petite fenêtre — un rayon de soleil matinal — et je vis à travers la vitre l'amour entrer — pour la première fois.

Non, je n'avais pas encore vu — son regard souriant, si chaud et si tendre — et cependant, comment cela se fait-il ? Je devinai tout de suite — que c'était là l'Amour !

Mais je laissai encore un court instant la petite fenêtre fermée — car je savais que s'il était vraiment l'Amour — il saurait bien entrer malgré la vitre close.

MUSIQUE DE TZIGANES

Ah ! qu'avec joie je te vois arriver, char des tziganes — aux folles boucles noires — aux ardents yeux sombres — quand, par la voix des violons et des cymbales — tu laisses frémir en un chant sauvage — l'âme du caprice, libre de jous !

O tziganes, vos chants restent étrangers — à toute école ; — vos doigts, fantaisistes et sans contrainte, recourbés d'instinct comme la corde de la lyre, — savent si bien traduire vos accents à la fois confus et éclatants ! — Je sens que vous buvez à la même source — que les artistes les plus grands.

C'est comme lorsque je sème ici des fleurs — qui, grâce à l'art, sont l'ornement du jardin — et qui nécessitent tant de soins et de peines — tandis qu'à côté, soudain, éclosent des corolles sauvages, agrestes, — nées du sein même de la simple Nature et qui peuvent rivaliser de beauté avec les autres.

Et je me sens moi-même, inclinée vers le sol, — sur les jours de mon enfance ! — Au profond de moi quelque chose frémit et s'émeut. — Chacun de vos chants m'enveloppe d'un charme, — vision ou image qui, lentement, s'évanouit ; — un sombre ou un doux souvenir.

CHAPITRE V

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

TROISIÈME PÉRIODE

“ Vieille ” et “ Toute Jeune Allemagne ”.

Carmen Sylva (Élisabeth de Roumanie). — Hermine von Preuschen. — Maria Janitschek. — Isolde Kurz.

Telle fut donc l'inspiration à peu près uniforme de la littérature féminine durant la plus grande partie du dix-neuvième siècle, jusqu'au moment où une scission s'imposa sous un courant nouveau de pensées et d'événements.

Le romantisme a, en effet, étendu son influence sur toute cette période. Ses divers groupes ne sont que des reflets différents de

l'esprit qu'il représente. Les mouvements des écoles contemporaines, *souabe*, *autrichienne*, autant que ceux des progrès naissants de la science, de l'histoire, de la philosophie, n'ont jamais entravé sa marche : ils le modifiaient sans le contrecarrer.

La guerre de 1870, bien que si importante pour l'État allemand et malgré les impressions nouvelles qu'elle pouvait semer dans les esprits, a peu agi sur la littérature, ou plutôt son effet peut être comparé à celui d'un choc en retour ; la constatation de son inefficacité sur les lettres a causé un tel désarroi en Allemagne que ce désarroi lui-même a provoqué une crise intellectuelle, d'où est sortie la plus imprévue des conséquences : la perte d'une originalité nationale, laissant le champ libre, dans le pays vainqueur, aux intrusions du pays vaincu. Depuis 1870, en effet, comme on le sait, la littérature française a profondément imprégné la littérature allemande.

Ainsi que le fait justement remarquer M. Bossert, dans la guerre de 1870 « l'indépendance nationale n'était pas en jeu ¹ ». Et,

1, *Histoire de la littérature allemande*, p. 1011. Consulter

en réalité, de tout temps, ce fut moins la proclamation d'un triomphe établi que l'appel héroïque à toutes les ardeurs humaines et patriotiques en faveur de la liberté qui a suscité le lyrisme d'un chant national.

Au réveil qui suivit l'enchantement de la victoire, on est étonné, puis déçu, en Allemagne, de voir que la littérature ne trouve pas son Bismarck de stupéfiante puissance.

On cherche les moyens de relever le pays de son atonie intellectuelle. Ces tâtonnements durent une vingtaine d'années et produisent une confusion, qui devient bientôt de la décadence. Les uns veulent revenir à ce qui fut l'âge d'or de la littérature germanique, aux préceptes de Goethe et de Schiller ; d'autres n'acceptent que ce conseil donné par l'auteur de *Gœtz de Berlinchingen* : imiter de près la nature ; tandis qu'un troisième parti subit la fascination du style de Zola, renié par une sélection qui préfère se tourner vers le lyrisme de Victor Hugo.

aussi pour les questions traitant des rapports intellectuels entre les deux pays, *l'Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, par M. VIRGILE ROSSEL, de l'Université de Berne (Fisbacher, éd.).

Théâtre, roman, poésie, subissent ensemble ces tendances contraires. De là, deux groupes distincts qui prennent les noms de *Vieille* et de *Jeune Génération* selon qu'ils acceptent ou non les idées nouvelles.

Les femmes, de plus en plus, se mêlent à la lutte. Celles qui soutiennent les principes de la *Vieille Allemagne* continueront à se servir des procédés du romantisme : décors imaginatifs, thèmes souvent compliqués d'incidents et d'effets.

Dans le roman, *Ossip Schubin*, de son vrai nom *Lola Kirschner* (de Prague), représente hautement cette école.

Mais le nom le plus caractéristique de cette période est assurément celui de CARMEN SYLVA, pseudonyme universellement connu d'ÉLISABETH DE WIED, reine de Roumanie.

Parce que son mariage l'exila d'Allemagne, on a trop oublié, parfois, que la descendante des princes de Wied, née sur les bords du Rhin, appartient avant tout à la littérature germanique. Et cette figure de la reine-poète, au tempérament ardent, au talent si délicat et multiple, dont le cœur est aussi généreux

quel'intelligence est haute, cette Muse chantée par tant de lyres admiratrices, présente assez d'intérêt et d'originalité pour qu'on puisse s'arrêter longuement devant elle et la saluer avec déférence et sympathie.

CARMEN SYLVA ¹ naquit le 29 décembre 1843 à Neuwied, dans le territoire que gouvernait son père, le prince Hermann de Wied, dont la femme était Marie de Nassau, renommée pour l'élévation de son esprit et de son âme.

L'atavisme artistique germait en Élisabeth de Wied. Une aïeule et une tante, les princesses Wilhelmine et Louise, avaient acquis une certaine célébrité en tant que musiciennes, peintres et écrivains.

Le coin de terre où elle était née devait aussi influencer sur le tempérament de l'enfant : on ne saurait rêver de plus poétique Éden que ce grand parc de Wied, épandant ses futaies ombreuses près de la petite ville tranquille, plutôt mélancolique, de Neuwied, le long

1. La plupart de ces notes concernant la reine Carmen Sylva ont été empruntées à l'intéressant ouvrage *Aus Carmen Sylvas Leben* (Vie de Carmen Sylva), par la baronne N. DE STACKELBERG (Heidelberg, 1886).

du Rhin, calme et majestueux à cet endroit comme un lac de légendes sous un ciel d'une clémentie douce et devant des horizons vastes, reposants. Lorsque la famille princière quittait Neuwied, c'était pour aller au château voisin de *Monrepos*, que la poétesse célèbre en ses vers, ou à Bonn, dans l'entourage d'une société d'artistes, de savants et de princes, où les facultés morales et intellectuelles de la fillette s'affinaient, se perfectionnaient chaque jour.

Dès l'enfance, Elisabeth de Wied témoigna d'une sensibilité et d'une intelligence très vives. Elle manifestait un certain goût pour les langues et les littératures étrangères, se passionnant surtout pour la musique et la poésie. Elle s'adonna même au premier de ces arts avec une telle fougue qu'il fallut, pendant deux ans, pour raison de santé, lui interdire le piano. Elle écrivit à neuf ans ses premiers vers et à douze, sa première nouvelle en prose. Ses préférences allaient vers le théâtre : elle composait et apprenait de petites pièces qu'elle faisait jouer aux marionnettes de son théâtre enfantin.

Son jeune âge ne l'empêchait pas de s'intéresser à la politique : Moritz Arndt, l'auteur des *Chants populaires*, fréquentait chez la princesse de Wied et eut quelque influence sur l'adolescente, qui, « à quinze ans, lisait trois journaux par jour ».

La liberté sous toutes formes était son idéal : elle y puisa un amour de l'indépendance, puis de la solitude qui lui faisait rechercher l'ombre des bois de son pays natal, plutôt que la société de la cour de Prusse, où, cependant, on la fêtait beaucoup.

La forêt, la musique et la poésie se partageaient son temps ; ces passions dominantes de sa vie lui inspirèrent son pseudonyme de *Carmen Sylva*, ainsi qu'elle l'avoue dans l'un de ses chants.

Carmen, le chant, *Sylva*, la forêt !... — Ces deux mots renferment en eux-mêmes tous les échos des bois ! — Si je n'étais pas née dans la forêt, — depuis longtemps je ne chanterais plus. — Des oiseaux mêmes, j'ai appris ces mots. — Le rythme de mon chant est réglé sur celui de mon cœur. — L'harmonie et la forêt chantent pour mon repos.

Le poète aime à employer ces mots de

Meine Ruh' (mon repos) pour faire allusion au nom de ce château de Monrepos qu'elle chérissait tant.

Carmen Sylva, en fantaisiste bien douée, prend l'inspiration au vol, sans s'acharner à un travail suivi; elle se refusa longtemps à connaître les règles de la prosodie. Tous les jours importants de sa vie étaient autrefois célébrés par un poème intime dans son *Tagebuch* (journal).

Jusqu'en 1869, époque de son mariage avec le prince Karl I^{er} de Roumanie, elle fit quelques voyages à travers l'Allemagne, ainsi qu'en Suisse, en Russie, en Italie, en Autriche.

Sa vie de princesse, puis de reine de Roumanie, est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler ici, où, d'ailleurs, l'écrivain a le pas sur la souveraine.

Cependant, le caractère d'un être et celui de son œuvre se tiennent de trop près pour que l'un ne soit pas le reflet de l'autre et on peut pressentir, dans le cas présent, l'idéal poursuivi par l'écrivain en apprenant que la femme, dans le rôle qui lui était échu, s'attira

l'admiration et la sympathie de tous par sa bonté et sa générosité. Carmen Sylva ne se contenta point de défendre en ses écrits la cause humaine et féminine. (C'est à dessein que nous n'employons pas ici le terme : *féministe*, auquel les temps modernes ont donné un sens très spécial.)

Surtout depuis la douleur que lui causa la mort de son enfant, la petite princesse Marie, elle s'occupa du sort du peuple, de celui des femmes, en créant en Roumanie de nombreux asiles pour les pauvres et les orphelins, des écoles de travaux féminins, des hospices et elle favorisa l'essor des industries locales, notamment par l'œuvre de la *Concordia*.

Les premiers écrits de Carmen Sylva ne sortirent pas du cercle de ses relations intimes. Elle ne commença à publier qu'étant déjà princesse héritière de Roumanie, par des traductions en allemand des poèmes de sa nouvelle patrie, sous le pseudonyme de *E. Wedi* (anagramme de son nom de Wied) ; un magazine étranger reproduisit ensuite ces œuvres. Une ballade, *Sehnsuchtgipfel* (Élan vers les sommets), mise en musique et chantée au théâtre national de

Bukarest, répandit son nom dans la foule. Elle composa en même temps en langue française des *Aphorismes* d'une spirituelle philosophie, non destinés d'abord à la publication; mais un hasard mit ces feuillets sous les yeux de Louis Ulbach, qui les trouva fort intéressants et en demanda la copie. Ce furent ces lignes qui parurent plus tard sous le titre, *Pensées d'une Reine* ¹, avec préface de Louis Ulbach.

En ses années douloureuses, Carmen Sylva chercha et trouva une consolation dans le travail. C'est alors qu'elle composa le commencement de son recueil de contes *Leidens Erdengang* (La marche terrestre de la souffrance) où elle s'occupe de chercher les causes et les fins de la douleur humaine. Ce livre ne parut qu'en 1882.

En même temps elle écrivait *Sapho* et *Hammerstein*.

Sapho avait pour but de traiter de façon plus ample que Grillparzer, la figure de l'immortelle Lesbienne, que la poétesse admirait, tout en blâmant le suicide final, trop dramatique à

1. Ouvrage couronné par l'Académie Française, en 1888.

son avis, pour une aventure d'amour. Elle souhaitait que Sapho se fût plutôt sacrifiée à sa jeune compagne, amoureuse du même Phaon. Un détail piquant de cette œuvre est que l'auteur a peint, sous les noms des amies de Sapho, les traits de ses demoiselles d'honneur.

Hammerstein est le nom d'un des châteaux en ruines des bords du Rhin. Ce *burg* fut illustré par le séjour qu'y fit, en 1105, l'empereur d'Allemagne Henri IV, poursuivi par son fils. L'auteur avait eu la première idée de ce poème en rêvant sur les ruines même du manoir, voisin de Neuwied.

Ces deux pièces inaugurèrent le pseudonyme de *Carmen Sylva*. Elles parurent avec deux autres écrits, *Über dem Wasser* (Sur l'eau) et *Schiffbruch* (Naufrage), sous le titre collectif de *Stürme* (Tempêtes) et furent dédiées : *A l'héroïsme caché des femmes*, par ces strophes liminaires :

A vous qui souffrez dans votre courage et votre force — et dans les ardeurs brûlantes de votre âme ;
— A vous pour qui les flammes de la passion — sont seulement bénies, hautes et réconfortantes ;

A vous qui, dans la tourmente, gardez votre vaillance — et tenez la tête haute, — A vous qui, par l'essor grave des grandes pensées — dominez la vie oppressante ;

A vous, à qui le rayon de soleil aspiré envoie Joie et Tendresse — tandis qu'il dispense seulement à la terre la clarté et la sécheresse, la chaleur et le froid ;

A vous qui, avec une lèvre souriante, — avez déjà porté votre poids de soucis — et qui, sans le proclamer, sans attendre d'encens ni de récompense — avez déjà combattu le victorieux combat ;

A vous qui vivez où ne fleurit point le laurier, où la gloire n'est point connue — mais seulement où coulent les larmes silencieuses. — A l'héroïsme ignoré.

A vous, femmes, je dédie ce petit livre.

A la même époque que la *Leidens-Erdengand* fut publiée *Die Hexe* (la démonsse, la sorcière) inspirée par une statue de Karl Cauer et sur cette thèse : « la pureté peut vaincre la passion (incarnée ici par le démon), mais aux dépens de la vie. Si nous combattons les forces naturelles, elles s'en vengent en nous envoyant la mort. »

Les œuvres de Carmen Sylva sont toutes morales et composées en l'honneur de la foi. Elles passionnent par la vibration constante

d'une âme qui ne suit pas, malgré tout, une opinion faite et cherche, au contraire, le pourquoi des choses, le sens de la vérité, en effleurant le doute et en peignant les luttes éprouvées. Témoin *Ashavérus* qui, en face des mystères de la foi, écoute les revendications de son intelligence, de ses sens, et veut connaître par quel acte surhumain Dieu mérite le nom de Providence.

Montre-moi le Dieu qui crée tout — alors je le prierai ! — Montre-moi le Dieu qui conduit le soleil — alors je le prierai ! — Montre-moi le Dieu dont la voix tonne comme la tempête — et qui courbe les arbres comme des herbes. — Alors je le prierai.

Il cherche Dieu, origine des choses, dans l'activité incessante, dans l'amour, dans les richesses, et partout s'écrie : « Il n'y a pas de Dieu ! » Il le trouve enfin dans ce qu'il appelait la faiblesse de sa toute-puissance, dans l'éternelle loi du recommencement qui est bien une œuvre providentielle. Et, dès lors, la mort qu'il avait maudite, « la mort approche du croyant en libératrice » !

Aux ouvrages déjà cités, il faut joindre un recueil de *Märchen* (Contes) paru en 1883 et

traduit en roumain pour les enfants; un livret d'opéra, *Neaga*, épisode de la guerre populaire roumaine, dont le compositeur suédois Hals-tröm écrivit la musique; puis *Handzeichnugen*, livre de nouvelles, sortes d'esquisses et tableaux de vie avec les expressions techniques de l'art de la peinture. « Les nouvelles, disait l'auteur, sont pour les poètes ce qu'est pour les peintres l'étude de la tête, et les *Aphorismes* représentent nos cahiers de croquis. »

Enfin paraît le grand recueil de poèmes, *Meine Ruhe* (Mon Repos), cycle poétique sur les mois de l'année, de forme tour à tour lyrique, épique, didactique, épigrammatique. Les dons variés de Carmen Sylva y jaillissent en gerbe éclatante.

C'est bien, en effet, dans toutes ses œuvres, comme en sa personne, le même charme de spontanéité qui domine, ce charme caractéristique des natures richement douées. L'affluence des sensations la pousse à les traduire sans trop songer à les coordonner, ou à parfaire la forme de l'expression. « Quand une pensée me tient, avoue-t-elle, je *dois* la traduire sur l'heure par un mot, un chant ;

ensuite, seulement, je suis paisible. » Elle ressent vraiment la fièvre de l'inspiration, martyre et orgueil des poètes-nés.

Carmen Sylva peut être fière de ce baptême douloureux et sublime, même lorsqu'elle s'écrie : « Combien j'ai maudit de fois, amèrement, mon talent de poète que le Ciel pouvait ne pas m'octroyer. » Ce soupir-là, le poète l'exhale à certaines heures, mais, pris au mot, son tourment ne serait-il pas plus grand ? L'aveugle qui a connu la lumière peut-il se consoler de l'avoir perdue ?

Carmen Sylva sait, en tout cas, que cette façon profonde de ressentir les impressions est la condition du vrai talent, qui n'a sa source que dans la vérité et l'émotion. Paraphrasant à sa manière le *Si vis me flere...* d'Horace, elle juge que ce qu'on écrit doit, pour être bien rendu et pour toucher, avoir été vécu. De plus, elle le sent, c'est une garantie de vie pour l'œuvre : « Cela me répond, dit-elle, de la durée du talent, qui ne peut être épuisé tant que je vis et que j'apprends. »

C'est là une belle théorie de l'art, la seule vraie. Elle donne une mesure de l'élévation

des idées de celle qui l'a conçue. Si le beau dédain des règles qu'a toujours professé Carmen Sylva lui attire la désapprobation de certains critiques, les sûrs artistes, ainsi que le remarque la biographe de l'auteur¹, peuvent, au contraire, s'en réjouir, en songeant que l'absence d'entraves a favorisé ce bel essor de la pensée.

La valeur de ce mérite s'accroît encore si l'on songe qu'une œuvre aussi féconde et intéressante a été accomplie de pair avec des occupations d'un ordre tout différent, et sans leur causer de préjudice.

Nous devons, nous, Français, saluer tout particulièrement cette lyre, dont les cordes ont parfois su vibrer sous les mots de notre langue. En 1883, notamment, lorsqu'une société de félibres célébra Carmen Sylva dans un sonnet en vieux provençal et forma le souhait que la reine-poète vînt au pays des troubadours, ce fut en vers français, frais et gracieux comme un rondel de la Renaissance, qu'elle leur répondit².

1. BARONNE DE STACKELBERG (ouvrage cité).

2. Pour la nomenclature complète des œuvres de Car-

Deux petits poèmes de Carmen Sylva, d'inspiration tout à fait dissemblable, peuvent donner une idée de son original talent fait d'émotion, de simplicité et rehaussé d'un vif esprit, qui produit, en son chant, l'effet du trille alerte dans les lieds d'oiseaux forestiers qu'elle aime tant.

Le cœur ? Il est un petit âne ! — Il a de longues oreilles ; — il est un objet entêté, obstiné et élu comme bête de somme.

Il porte son éternelle croix — et se secoue et se hérisse — et court ensuite au plus vite — presque étourdi de coups.

Il a aussi une peau épaisse ; — sans cela il ne pourrait supporter tant de blessures. — Et lorsqu'il éprouve un grand amour — c'est là qu'il est le plus stupide !

MON CIEL

Les étoiles sont miennes dans leur magnificence. — Je suis celle à qui elles appartiennent — Elles m'éclairent le jour comme la nuit ; — je peux en faire le serment.

Et, sur ma tête, leur rayonnante lumière — en tous

men Sylva, consulter la bibliographie écrite sur elle par M. G. Bengesco (1904). Voir aussi l'article de M. Léo Claretie dans *le Correspondant* du 25 septembre 1909.

temps resplendit. — Tous s'étonnent que mon visage en soit baigné et métamorphosé. — Ils demandent d'où vient que je possède ce lumineux éclat.

Et cependant, elles ne sont pas si nombreuses — mais seulement deux, les étoiles qui sont tout mon ciel.



En face donc de l'école dite *Vieille Allemagne*, qui s'efforçait de perpétuer les traditions du romantisme, un groupe de réaction se forma, préconisant les idées modernes et arborant le drapeau du naturalisme. En souvenir du mouvement dit de la *Jeune Allemagne* (*das Junge Deutschland*), qui, vers 1830, avait combattu les traditions de Gœthe, ces nouveaux révolutionnaires prirent le même nom en le rajeunissant.

Ainsi fut fondée la *Toute Jeune Allemagne* (*das Jüngste Deutschland*).

Tandis qu'en ces rangs le clan masculin suivit les efforts de Conrad, de Schlenther, etc., pour le roman, ceux de Sudermann et de Gerhart Hauptmann pour le théâtre, les femmes furent représentées par *Hermine*

von Preuschen, Maria Janitschek, Margarete de Bulow, Gabrielle Reuter ¹.

C'est dans le roman, surtout, que les adeptes féminins du naturalisme ont le mieux mis en vigueur leurs théories ; certaines même les poussèrent jusqu'au franc réalisme, en une audace qui leur a plutôt été fatale.

Hermine von Preuschen et *Maria Janitschek* sont poètes en même temps que romancières, et leurs vers témoignent du souci nouveau qui hante les esprits.

HERMINE VON PREUSCHEN fut d'abord connue du public comme peintre, par un émouvant tableau, *Kaiserstod* (la Mort de l'empereur). Par contraste, elle intitula son premier recueil de vers : *Regina vitæ* (Lebenskönigin : la Reine de la vie).

Ce titre symbolique semble incarner la Douleur, car les meilleures pièces sont celles qui traduisent la fugacité des joies humaines, les tourments de l'âme, l'amertume des regrets. La majeure partie des poèmes est écrite dans

1. Voir, sur Gabrielle Reuter et sur le *Féminisme en Allemagne*, l'ouvrage de M. THÉODORE JORAN, *Choses d'Allemagne* (Savaète, éd.).

un style large, original, c'est incontestable, mais vague, sinon obscur, ce qui, d'ailleurs, est un des caractères de la poésie allemande. Les auteurs semblent parfois rêver plutôt que construire un poème ; réalités et fantômes se mêlent dans leur imagination et parcourent le chemin d'un songe, dont il est difficile de retrouver le fil ; on aurait presque besoin d'obtenir, avant lecture, une explication de l'idée émise, qui a l'air de dépendre d'une autre précédemment exprimée ou qui viendra dans la suite.

Beaucoup des poésies modernes qui vont suivre sont dans ce cas. Il est presque impossible de les traduire littéralement, car les propositions comme les pensées s'enchevêtrent les unes dans les autres, et, en maints endroits, les vers, reposant sur le rythme uniquement, n'ont ni rime ni césure. C'est de la prose poétique plus encore que de la poésie libérée, et la prose pure et simple en rend mieux le vrai sens.

LA VOIX DE LA PASSION

Après de gris, de sombres jours, je dormais pai-

sible et calme, de sombres, de tristes nuits durant lesquelles une seule fois — pendant une nuit plus troublée, plus pesante, plus sombre encore que les autres — une faible lueur d'étoile pénétra.

Si lasse, j'avais écouté le battement des vagues de la mer ! et le temps ancien, m'était devenu peu à peu à peine sensible, monotone, assoupi, mourant, comme si, dans sa profondeur, j'avais tout oublié.

Mais aujourd'hui, sombre, lourde comme le ve-lours noir, la nuit enveloppe à nouveau le lointain désert d'eau et, subitement, elle se rappelle à elle-même.

Sur la plage, je reste dans les ténèbres, pleine d'anxiété, et j'écoute les hurlements furieux des lames qui jaillissent sur moi, hors de la sombre horreur, mystérieusement, ainsi que des voiles blanches, tandis que de la grande profondeur s'élève, pareil à la voix du dernier jour, un chant sauvage. Et subitement à mon tour, je me rappelle à moi-même, et, de mon âme s'exhale un cri qui frémit dans la nuit lourde et noire.

Mais quand, à l'orient, le jour se lève doucement, nous redevenons de nouveau silencieuses, la mer et moi.

Quelques poésies plus simples émaille-
nt cependant ses œuvres, mais la note d'amer-
tume, de tristesse les empreint toujours,
comme dans cette *Attente*.

ATTENTE

Ma vie tout entière fut une douloureuse attente.
— D'abord, consumée d'impatience, j'attendis l'Amour — jusqu'à ce que, dans l'amertume et le tourment de l'âme, je l'aie trouvé.

Là, réfugiée tremblante dans votre ombre — je sentis que naissait en moi l'ardent désir de la Gloire — jusqu'à ce qu'elle vint et baisât mon sommeil.

Et pourtant, toujours anxieuse, je me tenais à la porte du Sort — guettant quelque chose dont je devinais l'approche.

En grand tapage cette chose vint ; — le mal jeta dans mon cœur ses mille racines torturantes. — Et encore, et toujours, je me tenais devant la porte. Et mes pieds voulaient aller plus loin, toujours plus loin...

...Vers le chemin, qui, par-dessus le cœur brisé et la jeunesse morte, — par-dessus les fleurs fauchées, conduit — à travers la poussière et la fange et la désolation — vers le dernier but... — une longue et nouvelle attente.

Une union heureuse, mais qui dura peu, ne fit qu'accentuer l'humeur mélancolique et le pessimisme de Hermine von Preuschen. Son dernier recueil exagère également dans le style une certaine recherche de l'effet. Le titre en est : *Vom Mondberg* (De la montagne

lunaire) et, sur la couverture, à côté du portrait de l'auteur, s'inscrit cette épigraphe : *Und so zerrinnt mit Irrtum Gram und Zeit ein kurzes Leben in die Ewigkeit; durch Thränen spiegelt's wie in Prisma wieder all seinen Farbenglanz in Bild und Lieder!* (Et ainsi s'évanouit avec l'erreur, le tourment et le temps, une courte vie dans l'éternité; par les larmes, elle reflète, comme à travers un prisme, toutes ses brillantes couleurs dans l'image et les chants.)

C'est là déjà autre chose que du naturalisme. Zola et Tolstoï ont des rivaux. Le symbolisme de Verlaine commence à avoir une certaine vogue en Allemagne.

*
* *

MARIA JANITSCHKÉ, née en 1859 à Modling, dépasse de beaucoup, dans les deux sens, les hardiesses d'Hermine von Preuschen. Elle est d'abord franchement réaliste. Son livre, *De la Femme*, froisse même à certains endroits par la liberté extrême des idées et du langage. Troublée par les tâtonnements fiévreux de



MARIA JANITSCHKEK

l'époque elle a, dit le critique Meyer, « laissé gâter son talent réel par une excessive nervosité ».

Maria Janitschek a besoin de cette excitation spirituelle; elle se grise elle-même malgré les conseils éclairés qui lui laissent entendre qu'elle compromet ainsi la force brillante de ses dons. Elle croit en ses théories comme en une religion, et a foi dans leur triomphe futur. Chaque nouvelle impression aiguë développe, en son esprit, cette intensité de sensation.

Elle saisit l'âme de la nature d'une autre façon que la simple et sereine Droste-Hülshoff. Tout effet de vie, même silencieux, obscur, comme l'éclosion d'une fleur, le cours d'un astre a pour elle un son et prolonge en elle des ondes d'une émotion qu'elle veut rendre sensible par une comparaison frappante : *Der Blüten Wachstum es vollzieht sich schallend.* (*La croissance de la fleur se célèbre avec retentissement*); *Ein Sonnenaufgang macht die Erdbeben — mit seinem Donnern.* (*Un lever de soleil fait les tremblements de terre avec son tonnerre.*)

Elle se complait volontairement dans cette originalité au point que cela semble devenir de la pose... ou un cas de pathologie qui la fait sortir du bon goût en même temps que de la vérité.

Grâce à la teinte d'aspirations supraterrrestres, d'élans religieux que reflètent certains des poèmes de Maria Janitschek, on a trouvé qu'il y avait dans son cas du mysticisme ! mysticisme bien particulier, et peu sain dans ce mélange avec le naturalisme !

Ses recueils de vers : *Irdische und unirdische Träume* (Rêves terrestres et célestes) (1886); *Im Sommerwind* (Dans le vent d'été) (1895); ses œuvres en prose : *Atlas* (1893); *Gott hat es gewollt* (Dieu l'a voulu !) (1895), révèlent la même agitation née du choc de deux tendances contraires, ou plutôt du penchant de l'auteur à flotter entre le monde et l'idéal, la réalité et le rêve, penchant qu'elle avoue dans ces vers :

ATTRAPE-LA !

Sur la cime d'un vert arbre des forêts — ma jeunesse d'or était posée — et criait : « Attrape-moi ! Attrape-moi ! »

Et je grimpais et tâchais de l'atteindre, — cependant que, moqueuse, elle se balançait — plus haut, toujours plus haut !

Du faite vermeil — d'un petit nuage planant, — bientôt, me fit signe ma jeunesse d'or : « Attrape-moi ! Attrape-moi ! »

Et je montai sur une cime — dans la solitude où demeurent les nuées — afin de l'atteindre !

Cependant, plus haut et toujours plus haut, — elle se balançait. — Des profondeurs lumineuses — de l'Étoile du Matin, — je vis son visage — m'inciter encore ironiquement : « Attrape-moi ! »

Et c'est depuis lors — que je suis dans les étoiles !

Tout en laissant quelquefois le lecteur hésitant, un peu interloqué sur les multiples idées qu'elle lui présente, Maria Janitschek l'étonne par la force, la fermeté de l'expression qui traduit ces idées et qui reste le point le plus solide de son étrange, mais indéniable talent.

Ne trouve-t-on pas, en effet, l'éclair troublant et rare d'un météore en des poèmes comme celui-ci :

ENCHANTEMENT D'AMOUR

Quelle chaude magnificence ! — L'air est plein d'étincelles — comme si les étoiles tombaient du

ciel! — Dans l'herbe humide — ce n'est qu'une lumière paisible; — mais dans le sous-bois, c'est un éclair! — Sur la pente de la colline — cela crépite et pétille — et chuchote et papillonne, — et murmure dans l'air — comme un parfum répandu... — Aujourd'hui nuls bras ne restent vides. — *Ave, Ave*, nuit de la Saint-Jean!...

L'élégiaque ballade suivante rappelle, au contraire, le mysticisme mélancolique du *Roi des Aulnes* :

LA DERNIÈRE HEURE

Ta main est étrangement froide... — Dors-tu, mon pauvre enfant?... — Mère, je suis dans une grande forêt — où les arbres ressemblent à des hommes. — Chacun d'eux a un visage, une bouche qui dit de brûlantes paroles; — leurs bras s'enlacent étroitement — et ils fixent l'humide et vert abîme...

— Enfant, comme tu frissonnes! — Je vais chercher le médecin. — O mère, tout m'est léger et joyeux, — je n'ai besoin d'aucun médecin. — Et l'enfant se tait, et la mère reste silencieuse. — La lune épand dans la chambre ses fleurs d'argent. — L'insecte de la mort, faiblement, frappe — dans la séculaire armoire des ancêtres.

Puis l'enfant reprend : Je suis maintenant dans le plus beau des jardins — fleuri de violettes qui embaument. — La mère saisit en sanglotant la petite main : — Tu iras là, doux enfant; — tu

sais ce que notre foi enseigne : — lorsqu'un homme est en danger de mort, — et qu'il est digne de la grâce de son Dieu, il trouve là le Sauveur. — On l'y voit tel qu'en son blanc vêtement — Il marcha jadis, lentement, vers la couche où se trouvait le malade — auquel il prit la main pour le mener au Ciel.

Mais il ne vient pas encore, l'Hôte divin — pour te séparer de moi. — Oh ! pourquoi es-tu si pâle ? — Pourquoi regardes-tu ainsi vers la porte ?...

.

L'apparition claire d'un blanc vêtement... — un murmure faible comme la brise du matin — entrèrent tout à coup dans la chambre. — Qu'est-ce que cela peut bien être !... O mon unique enfant !...

*
**

Deux ou trois contemporaines de Maria Janitschek lui disputent le premier rang, en ces dernières années du dix-neuvième siècle. L'une d'elles, même, *Isolde Kurz*, la domine du prestige qui a toujours auréolé la vraie pureté d'âme et d'esprit, pureté reflétée dans les œuvres des écrivains possesseurs de ce don.

ISOLDE KURZ, née à Stuttgart, en 1853, est la fille de Hermann Kurz, auteur du *Sonnen-*

wirth et qui a tenu une place très estimable dans la littérature du milieu du siècle. Fille d'un écrivain, sœur d'un sculpteur, Isolde Kurz bénéficia de l'influence d'une éducation et d'une société artistiques.

Bien que partageant les tendances naturalistes de son époque, elle suit volontiers les traditions de son père, celles de l'école souabe, imprégnée de romantisme. Son œuvre présente cette dualité de caractère, sensible surtout dans son livre : *Phantasiën und Märchen* (Fantaisies et Contes).

C'est bien une idée romantique que celle de son conte : *Vesta*, où un astre fait la cour à une jeune fée, Cérès, incarnant la terre fleurie. Mais si le thème de la légende est d'un charme primitif, en revanche les termes qui peignent les sentiments symbolisés et les descriptions de la nature indiquent une conception profonde, vraie des choses et nettement rendue.

Oui, c'est bien vers le symbole que glisse son romantisme ; pourtant, ses idées abstraites, prenant leur source dans une sensation éprouvée, dans un sentiment vécu, sont tra-



ISOLDE KURZ

duites avec une justesse, un naturel qui les empêche de tomber dans le double travers du symbolisme : l'incohérence et l'erreur.

L'originalité d'Isolde Kurz consiste dans sa théorie que les événements ne sont pas des choses inertes, mais qu'ils sont conduits par une âme — sans doute le hasard ou la fatalité. Cette âme, dans les événements passés, devient un fantôme... C'est là le thème d'une nouvelle, *Mittaggespenst*, de son recueil : *Récits italiens*. *Mittaggespenst*, c'est-à-dire « le fantôme de midi », un fantôme visible à la clarté du jour ! Sûrement le romantisme pur n'eût pas trouvé cela. « Cela est moderne, hyper-moderne », selon l'expression d'un critique allemand, prononcée en une autre circonstance. Et voici qu'à travers ce modernisme transpire une nouvelle influence française, celle de Maupassant.

Comme chez Marie Janitschek, dans les poèmes et la prose d'Isolde Kurz, le don d'observation, de vérité prévaut, malgré les écarts imaginatifs, sur tous les autres. Cet écrivain possède une riche nature lyrique, mais, par suite des licences que la prosodie

allemande accorde aux ellipses de mots ou même de pensée, son symbolisme n'échappe pas, dans les vers, aussi facilement que dans la prose, aux dangers de l'obscurité. Cette faiblesse provient aussi d'une excellente intention artistique : Isolde Kurz a toujours voulu éviter, même dans les récits violents, un trop grand réalisme. Elle s'efforce de « tout fondre en harmonie » ; la netteté y perd parfois.

Ses volumes : *Gedichte* (Poèmes) (1889) et *Neue Gedichte* (Nouveaux Poèmes) ne sont pas compacts, mais contiennent de la vraie poésie, au sens large du mot. Peu d'œuvres de ce genre leur sont comparées. Isolde Kurz excelle dans les peintures psychologiques : la forme de ses poèmes est donc plutôt ample et grave, même dans les plus courts ; elle a dédaigné la *ballade*, si fort en vogue au delà du Rhin, surtout en ce moment, où quelques auteurs tâchent à une renaissance de ce style moyenageux.

La preuve qu'Isolde Kurz se rattache au romantisme, c'est qu'on trouve parfois en elle de lointaines imitations de Goethe, comme

dans son *Nazaräer*, qui rappelle l'*Ewige Juden* du maître.

Pour la forme, elle ne vise, d'ailleurs, à aucune innovation : son *stil* reste fidèle à celui de l'école romantique souabe d'Uhland¹, de Morike². Son aphorisme : *Im Zeichen des Steinbocks* (Dans le signe du Capricorne, 1895), témoigne d'un style romantique pur, mais ce genre d'adaptation emprunte à sa nature pondérée quelque chose de froid que le tempérament vibrant de Marie d'Ebner-Eschenbach avait su éviter. L'une est subjective, et l'autre objective.

D'autres fois, des poèmes de réflexion imprégnés de rude scepticisme font songer à Scheffel³ et à ses successeurs, tandis que celui de *Weltgericht*, avec ses pensées puissantes, la pure esthétique de sa forme, rappelle les productions nietzschéennes.

Elle est, au contraire, tout à fait moderne

1. Chef de l'école souabe (1787-1862).

2. Disciple d'Uhland (1804-1875).

3. Victor Scheffel, né à Carlsruhe, en 1826, partisan de l'école souabe, auteur d'un célèbre roman de reconstitution médiévale, *Ekkehard*.

et personnelle dans ses poésies purement lyriques. Là, elle excelle « à exprimer le parfum des apparences fugitives pour le retenir avec un art magique, en toute sa fraîcheur, dans la forme cristalline de ses poèmes ». Ainsi sont composés son *Frühlingslied* (Chant du printemps) et sa suite de poèmes *Asphodill*, dont voici un fragment :

... Tu es maintenant en contact avec la nature ; — cela te repose de la lutte, et tes blessures sont guéries, — car lorsque la mère a retrouvé son fils, elle le tient sous sa ferme surveillance.

Je sens aussi combien la paix a de douceur — et délivre du cauchemar sombre et troublé ; — un souffle de ton calme et de ta vigueur — glisse la pureté et la fraîcheur dans le brasier de mes douleurs.

Je ne puis combattre, résister, me révolter — si tu dois obéir et te soumettre passivement à ta seconde mère (La Nature).

Fatiguée de désespérance, trahie par le sort, — je m'enfonce dans la large force de son sein, — et j'attends qu'elle couche mon cœur auprès du tien.

Ses poèmes sur la mort sont poignants de douleur sincère et noblement rendue ; « on les a rapprochés de ceux que des auteurs célè-

bres, tels que Heyse¹ et Geibel, ont pu écrire sur la mort de leur femme ou de leur enfant² ».

Elle-même, d'ailleurs, comparait les vers, dont la source est souvent dans les larmes, avec les pleurs de Phaéton qui se condensent en parcelles d'or.

Les rêveries purement sentimentales, auxquelles elle se complait parfois, ont toujours un grand charme de pureté et d'harmonie. On peut en juger par cette

SÉRÉNADE SUR LA MER

O paisible, paisible nuit ! — Les vagues n'ont qu'un lent murmure ! — Elles lavent paresseusement les écueils — aux côtes rigides ; — mais contre notre demeure, irritées, — elles s'épanchent en larges nappes.

Écoute ! Des lointains, — un bruit harmonieux s'épand sur la mer. — Les sons, qui, au large de l'eau — glissent, éclairés par la lune — ainsi que des ondes incorporelles, — ressemblent à une nacelle-fantôme pleine de chants.

1. Littérateur aux tendances philosophiques, né à Berlin, connu pour son culte de la forme dans l'art.

2. MEYER, *op. cit.*

On dirait qu'une foule d'anges se promènent de long en large sur une échelle vermeille ! — Je sens l'éternelle allégresse des vagues — me soulever. — Leur couche nuageuse me couvre de flocons. — et chaque accent de l'air est un chérubin aux boucles d'or.

Tout là-haut, au-dessus de la mer — je regarde fuir le clair chemin lunaire — ondoyant parmi les nuages ; — il s'évanouit, paisible — et me porte, endormie, — parmi le chœur ailé des bienheureux !

Citons encore d'Isolde Kurz ce petit poème pittoresque :

LA FLEUR DE CHICORÉE

Les pieds nus dans le sillon du chemin, les yeux paisiblement tournés vers le lointain, — vous la voyez parmi les genêts et les bruyères — la jeune fille au bleu vêtement.

— Le Bonheur ne vient pas vers ma pauvre main ; — c'est pourquoi je me tiens au bord de la route ; — qu'il vienne à pied ou à cheval je m'inclinerai à son passage avec une révérence.

Ils passent, bien divers, les voyageurs : — à pied, à cheval ou en voiture. — « N'avez-vous pas vu le Bonheur ? — Eux, se mettent à rire. »

Le chemin redevient silencieux, le chemin redevient vide. — Le Bonheur ne viendra donc pas

aujourd'hui. — Le soleil décline, rougeoyant, — les fleurs se raidissent dans le vent.

La pluie frappe la jeune fille au visage — mais elle ne s'aperçoit de rien. — Elle pense seulement : « Peut-être est-il déjà passé, — ou bien a-t-il suivi une autre route ? »

Ses pieds prennent racine au sol, — ses yeux bleus deviennent des corolles, — Elle se sent peu à peu engourdie dans un rêve... — Elle attend toujours au bord du chemin...

Une sérénité forte et digne se dégage de l'ensemble de l'œuvre d'Isolde Kurz. L'auteur est une artiste ayant eu assez de maîtrise d'elle-même pour subordonner ses émotions, ses sentiments, aux lois d'un travail de perfectionnement ayant pour but d'atteindre à la vraie Beauté. Et ceci, en elle, ne produit rien d'artificiel, puisqu'elle possède, instinctive, la conception de cette Beauté.

CHAPITRE VI

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

QUATRIÈME PÉRIODE

LES MODERNES

Ricarda Huch. — Frida et Pauline Schanz. — Alice von Gaudy. — Alberta von Puttkamer. — Marie delle Grazie.

Anna Ritter. — Thekla Lingen. — Johanna Ambrosius. — Irène Forbes-Mosse. — Anna Croissant-Rust. — Hedwige Lachmann. — Marie-Madeleine. — Dolorosa. — Else Lasker Schuler. — Clara Muller. — Frida Jung. — T. Résa. — Marie Stona. — Anna Klie. — Maiddy Kloch. — Elsa Zimmermann. — Hans Gabriel. — Margarete Beutler. — Hélène Diesener. — Margarete Bruns. — Margarete Susman. — Hélène Voigt-Diederichs. — Julia Virginia. — Lulu von Strauss. — Agnès Miegel. — Ilse Franke.

Tandis que la romancière *Clara Fiebig* consacre son remarquable talent au réalisme émouvant de ce qu'on appelle, en Allemagne,

le *Lokalroman* (études des mœurs d'une contrée) ; tandis que, d'autre part, *Hélène Bohlau* (Mme Al Raschid Bey) vise au symbolisme de haut style et de tournure humoristique dans ses œuvres d'ailleurs captivantes, RICARDA HUCH (née en Brunswick en 1864) témoigne de multiples dons, et se fait à son tour une renommée en poésie.

L'œuvre de Ricarda Huch est, en effet, variée et tous les effets en sont intéressants. « Dans la concentration inquiétante des petits talents, son génie multiple se détache comme un esprit d'un autre temps, de ce temps qu'elle décrit dans ses ouvrages : *Blüthezeit der Romantik* (Floraison du Romantisme, 1889), et *Ausbreitung und Verfall der Romantik* (Expansion et chute du Romantisme, 1902.)

Le jugement d'un éminent critique français corrobore celui de son confrère allemand : « Le réalisme de Ricarda Huch s'est teinté à la fois de beauté classique et d'ironie romantique¹. »

Ayant vécu longtemps en Suisse, elle y a

1. A. BOSSERT, *op. cit.*

subi l'influence des deux grands écrivains suisses de cette époque, Conrad-F. Meyer et Gottfried Keller, mais on retrouve plutôt le reflet du premier dans ses vers que le souvenir du second dans sa prose.

Comme Stéphan George¹ elle a clairement expliqué ses intentions, ses théories, d'abord dans les deux ouvrages cités, puis en les mettant en pratique dans son important roman *Erinnerungen (Souvenirs) de Ludolf Ursleu* (1893) puis, dans le livre : *Aus der Trumphgasse* (1901). On y voit le combat de l'esprit aristocratique et esthétique du romantisme avec le démocratisme social de notre temps.

Sa prose est imprégnée d'un certain lyrisme qui décèle en elle le poète. Les mêmes idées dominantes se retrouvent dans toutes ses œuvres. D'abord elle étudie la question de la Fatalité qui, selon elle, domine la vie et dont elle tire cette conclusion que « le sort est le plus fort, mais le combat moral de l'homme contre lui doit exister quand même, car par

¹ Poète allemand né en 1868 et professant les théories idéalistes.



RICARDA HUCH

lui, seulement, l'âme se perfectionne et trouve sa raison d'être ».

Ce combat, d'ailleurs, n'est-il pas aussi passionnant que les efforts du naufragé sous les vagues qui finiront inéluctablement par le submerger ?

Ricarda Huch disserte volontiers aussi sur la dissipation de la vie, l'insatiabilité des sens et le rôle de la Beauté en ce monde. Elle s'attarde parfois sur la pensée de la mort, tantôt considérée par elle avec pessimisme, tantôt contemplée avec une sérénité qui se cache sous la légèreté des mots, comme dans ses ouvrages *Teufeleien* (1897) et *Hadenwig im Kreuzgang* (1897) où le réalisme se confond avec le rêve et la vision.

Dans sa poésie, l'idée de la mort revient souvent et subit ces mêmes variations.

Son *Mitternacht* (Minuit) trahit par exemple l'angoisse de la tombe, le regret de la vie.

Ne viens pas au matin — Amour, vers ma tombe,
— mais viens sur les chemins sombres — de l'heure
crépusculaire.

Quand le chœur des cloches — annonce — minuit,
— je m'élève de la terre — vers les espaces plus
propices.

Dans mon blanc linceul — je sors du tombeau
et m'élève bien haut — pour considérer les étoiles
— Et la marche paisible du temps.

Viens, et ne sois pas anxieux. — Tu peux encore
m'embrasser. — En dormant je n'ai pas oublié —
certain long et sombre hiver.

Oembrasse-moi fortement, longuement! — Hélas!...,
déjà vers l'orient, j'entends, — de la lumière mati-
nale, — le chant hâtif plein d'extase.

Que ne peux-tu être mien encore! — Va, retourne
dans cette douce vie. — Moi, au fond des noirs
abîmes, — je dois de nouveau me rendormir,

Au contraire, la fantaisie adoucit un peu la
hantise habituelle de la poétesse, dans les vers
intitulés *Der Tod* (la Mort).

Déjà, dans le bois, les frondaisons se dorent. Là-
bas, avec les ombelles de baies purpurines, un vieil-
lard, un passant solitaire tresse une couronne. —
« Vieux, plaisantai-je, veux-tu faire présent, pour
la danse, — de cet ornement à ta très aimée ser-
vante. » — Le vieillard me considère de ses yeux
profonds : « — Cette couronne doit orner un front
très pâle ! » — Qui la portera, n'ira plus jamais à
la danse ! »

Ricarda Huch a publié deux volumes de
poèmes en 1891 et 1894. Les pensées en sont
belles, intéressantes, mais la forme accuse,

en général, une aversion pour les lois prosodiques. La prose cadencée lui sourit davantage. Elle trouve que les rigueurs de la métrique « emprisonnent comme un joug le parfum des mots et l'individuelle originalité de l'auteur ». Et l'auteur, ici, aime rester maître de traduire des pensées fantaisistes, personnelles, comme celles des poèmes ci-dessous, qui seront suivis, par contraste, d'un épisode sur le ton de la mélopée, inspiré par un événement historique.

RÊVES DE JEUNE FILLE

La lumière lunaire — s'est épandue sur le monde paisible. — Comme je voudrais avoir aujourd'hui pour compagnon — un ami très aimé! — Je pourrais gravir les montagnes — où se dressent les sapins après les sapins — et voir si, dans leurs branches, — c'est le rayon de lune ou une nappe d'argent qui se tient en suspens.

.*

Une nuit récente j'ai fait — un rêve que Dieu avait béni. — Tu étais près de moi et tu disais : « Je suis ici, ma bien-aimée ! » — Et je répondais : « Sois le bienvenu, doux époux ! » Puis nous échangeons un long et profond baiser. — Un grand trouble

faisait défaillir nos sens — et la nuit pénétrait notre étreinte amoureuse — comme un souffle, comme un léger parfum de fleurs.

L'ESPÉRANCE

L'espérance se berce sur les branches — de mon cœur. — Repose-toi ! demeure encore un peu, Espérance, dans le bosquet de ma poitrine — ô sauvage ramier !

Ton aile, comme la roue d'un paon — se déploie — toute bleue, brillant de cent yeux. — Elle semble soudain se refermer, puis à nouveau elle s'élargit — et elle s'enroule en lianes légères autour de mon cœur !

SUR LA GUERRE DE TRENTE ANS

Écoute, enfant, écoute, comme le vent de tempête souffle et secoue le donjon ! — Quand les hommes de Brunswick sont dehors — ils font plus de bruit encore. — Apprends à prier, enfant, et serre tes mains jointes — afin que Dieu détourne de nous l'audacieux Christian.

Dors, enfant, dors, c'est l'heure du sommeil, — c'est aussi le temps de la mort. — Si tu étais grand, tu serais au loin, déjà enrôlé à l'appel du tambour. — Accours vers moi, mon enfant, écoute le conseil de ta mère. — Tu tomberais dans la bataille sans avoir exterminé aucun soldat.

Chef guerrier, dirais-tu, ne me cause pas de souffrance et laisse-moi la vie ! — Et lui te répon-

draît : « Le duc Christian nous conduit au combat, — je ne peux te faire grâce. Le paysan est son bien ; — il ne compte pas avec l'argent, — mais seulement avec la froide tombe. »

Dors, enfant, dors, deviens grand et fort. — Les ans courent. — Tu poursuivras bientôt toi-même sur un fier coursier — le duc Christian le cruel. — Comme il sera alors effrayé, le mauvais, et se jettera à tes genoux ! — Et tu diras : « Pas de pardon pour le paysan, pas non plus pour le méchant. »

Sois paisible, enfant, sois paisible, — si vient le seigneur Christian qui t'apprend à te taire. — Reste bien calme jusqu'à ce que tu puisses toi-même monter un cheval. — Reste bien calme, — tout à l'heure ton père t'apportera le pain du soir — quand la tourmente ne soufflera plus et que le ciel ne sera plus rouge.

Aux œuvres déjà citées, il faut ajouter deux drames composés par Ricarda Huch au commencement de sa carrière : *Der Bundeschwur* (1891), comédie historique parue sous le pseudonyme de Richard Hugo, et un drame, historique aussi, *Evoë*. La première de ces pièces est surtout un essai plein de promesses qu'a réalisées la seconde, inspirée par « la Beauté prise comme idéal de la Vie ». Puis, des récits où se mêlent toujours les influences des deux écoles, l'ancienne et la moderne. Cette dernière

finira par prédominer dans les ouvrages de l'écrivain et pas toujours de façon favorable.

Une nouvelle allégorique, *Liebe* (Amour), conduit en effet Ricarda Huch vers les récits *Fra Celeste* (1900) et *Seifenblasen* (1905), où le romantisme, devenu fabuleux par suite de l'immixtion du symbole, nuit plutôt à la force de la composition et laisse flotter images et pensées dans une brume irréelle.

L'écrit *Vitæ somnium breve* accuse cette note bizarre; il y a presque trop d'esprit; c'est une constante joute de mots qui produit un effet d'autant plus déconcertant qu'elle s'adapte à des sujets inadéquats à cette tournure de style, comme dans les pages intitulées : *Von den Königen und der Krone* (Des Rois et Couronnes) (1904).

On peut donc déduire de cette étude faite sur Ricarda Huch et ses deux contemporaines les plus connues, Maria Janitschek et Isolde Kurtz, que, si les idées préconisées par les diverses écoles d'une littérature nationale répondent à la majorité des aspirations intellectuelles de l'époque, certains esprits, non formés sur le moule strict de ce particularisme

et voulant s'y adapter par force, sont trahis par ce travestissement de leur nature et perdent leur vraie originalité, là où ils croient s'en créer une.

*
* *

Dans ce groupe des poétesses de la fin du XIX^e siècle, un gracieux talent, garde, lui, sa modeste place, en arrière du modernisme ; c'est celui de FRIDA SCHANZ, née en 1859, et mariée au journaliste Soyau.

Frida Schanz a surtout composé des ouvrages destinés à la jeunesse, et ses vers, par leur charme simple, leur élévation de pensée, rappellent ceux d'une Louise Hensel, d'une Caroline Rudolphi.

Pauline Schanz, sa sœur, s'est fait aussi connaître comme poète, et dans la même note.

SEULE

(*Frida Schanz.*)

Ternes et mornes jours d'automne! — Je suis seule, seule. — Dehors, résonnent les coups de la tourmente, — la pluie ruisselle contre la vitre.

Voilée, à pas très las — descend la nuit veuve d'étoiles. — Le jour s'éteint furtivement; — rien n'est plus joyeux ici-bas.

Le bois, dans le feu, se consume. — Seul, sur les boiseries de la chambre, un faible et vacillant reflet de flamme erre, égaré.

L'heure, dans la pièce reculée — détache ses coups rauques. — Comme volontiers je m'évanouirais pour toujours — avec toi, ô jour blafard.

BAIES DE NEIGE ¹

Tout est dénudé. — Apre est le souffle du vent. — Seuls les buissons de symphorine offrent encore leurs perles d'une blancheur de cire. — Le faucheur cruel passe et repasse — sous la haute porte de l'hôpital des enfants. — C'est le dur temps d'automne, — son temps de moisson; — nombreuse est la petite troupe qui lui est vouée.

Une petite fille, naguère, rangeait d'une main frêle — ces baies douces, pâles, qu'on appelle des « baies de neige ».

Elle les rangeait avec peine, toujours fatiguée. — Aujourd'hui, blanche comme ces perles, elle dort du dernier sommeil, — avec un collier de baies de neige sur son linceul, — elle qui, souriant douloureusement, les arrangeait avec tant de grâce...

1. L'arbuste de la *symphorine*, dont les baies ressemblent à de petites boules de cire, très lisses, d'un blanc mat.

LA NÉCESSITÉ

(Pauline Schanz.)

Je suis la Nécessité. Je parcours le ciel — dans la tempête des nuages. — L'air tremble, il éclaire et étincelle. — Entendez-vous comme les glèbes crépitent ? — Je bats les épis des chaumes. — En les écrasant je produis le pain et le vin. — Mon pied est lourd ; il peut pulvériser ce qu'il effleure. — Je suis la Nécessité.

Ailleurs, j'approche en vêtements ardents — et la flamme suit mon sillage. — Ma chevelure, lourd embrasement, — épand les ruines sur la campagne. — Les sources entendent en frissonnant — passer le frôlement de ma robe. — Les champs dessèchent et les arbres — laissent échapper leurs fruits non encore mûrs.

Je m'assieds à votre table. — Je suis invisible parmi vous. — Je romps le pain et remplis la coupe. — Je donne la couleur à vos cheveux et à vos joues. — Et ce pendant, dans l'étable, s'abattent le mouton et le veau ; — le feu s'éteint sous la chaudière. — Mon souffle apporte le poison dans la maison.

Où les hommes bâtissent des demeures — dans l'étroite vallée, dans la lointaine plaine, — je suis la trace de leurs pas, — à travers la neige et les vagues ou les déserts de sable. — Quand vous croyez, plein d'allégresse, tenir le bonheur, — alors vous apparaît mon visage inconnu, — et je vous enveloppe des plis de mon voile. — Ah ! mon frère... tu ne m'échapperas pas.

Je suis le cadeau de l'humanité — depuis qu'elle a, par sa faute, perdu le salut. — Je naquis avec le péché — et je suis immortelle comme le temps. — L'homme fut si coupable — que je me dressai devant la porte de l'Éden. — Et comme là le poursuivit la Tentation, — il perdit le Paradis.

Vous voyez les pauvres aux joues caves — se suspendre aux sonnettes de vos demeures — et, avec des regards affamés, demander les restes de vos repas ! — Et vous voyez les prisonniers derrière les grilles des prisons. — Vous voyez la pauvreté qui réclame et se révolte — et celle qui, plus douloureuse encore, se cache et ne se plaint pas !...

Tous ces êtres portent un signe d'esclavage ! Vous que le bonheur tient enlacés, — sachez que mon bras peut aussi vous atteindre. — Je suis la reine du monde. — Je me glisse entre les murs de marbre — comme à travers les cloisons branlantes des chaumines. — Je me tiens toujours prête et toujours la même, — ne faisant que changer de nom et de forme.

Je pénètre dans les plis de la pourpre. — Aucune serrure, aucune clôture ne m'arrête. — Je suis le sombre veilleur du Sort. — Je suis le commencement et la fin, — le présent et le passé, — la vie et la mort. — Je suis, homme, la plus fidèle de tes sœurs — et me tiens constamment à tes côtés. — Je suis la Nécessité !

*
**

Une de ces auteurs contemporaines, ALICE

VON GAUDY (née en 1863) a écrit de charmantes ballades, des petits poèmes qui décèlent un sentiment vif et juste de la nature et une profonde sensibilité. On peut en juger par les deux morceaux suivants :

LES NUAGES

Tout est paisible encore, — tout sommeille sur la terre. — Seuls, les oiseaux matiniers gazouillent, à demi rêvants. — Là-haut, la voile d'un léger nuage navigue — à travers l'infini du ciel, dans les brumes de l'aube.

A le voir flottant sur ses ailes éployées, — on dirait un ange qui rejoint son royaume — ou encore, ayant délaissé sa couche, — un silencieux veilleur agenouillé dans la nuit.

Peut-être, est-ce aussi une fraîche main posée — sur un front enfiévré qu'elle apaise divinement ? — Peut-être, un cœur affligé sans repos — qui espère trouver la lumière !...

Voici que je rêve encore, méditant sur les lointains. — Calme, le nuage glisse maintenant dans l'éclat du soleil ; — le ciel ouvre sa porte bleue — et laisse entrer le séraphin errant.

LA FILEUSE

Elle est assise près du feu vacillant et file. — Son oeil est fixe ; son esprit médite — et se réfugie dans

le lointain passé — et goûte, une fois de plus, la joie et la souffrance du Rêve.

Un péttillement secoue le foyer... Le bois s'embrase; la flamme court et ruisselle comme un sang vermeil. — La vieille femme, — dont la main tremble, — revoit son époux précipité du haut du rocher; — le plus vaillant guide de la paroisse...

La petite roue murmure son chant monotone.

Un autre péttillement dans le foyer. O triste sort! — Il ramène la vision navrante des trois petits... — Franz, l'aîné, un gentil gamin, — les yeux brillants comme ceux du faucon, — le cœur joyeux, la voix sonore, — plein de jeunesse et du bonheur de vivre... — Il dut aller à la guerre — à Solférino...

Le rouet s'arrête...

Encore un péttillement dans le foyer frissonnant...

Comme il était bon, le second, Nicolas! — Comme il allait zélé, aux côtés du pasteur, tenant en main — l'encensoir et les clochettes durant les offices! Et comme il travaillait, plus tard, fils laborieux, — dans les bois, pour doubler l'insuffisant salaire maternel. — Cependant, quand l'épidémie arriva, — la traîtresse épidémie...

Il tourne de nouveau, le rouet...

Un léger péttillement dans le foyer!... — La flamme siffle. — Sauvagement, le dévidoir se déroule en sa course enfiévrée — et le fil fin et brillant se casse... Wenceslas, le dernier, un esprit fougueux — toujours prêt aux mots ironiques — et qui, si souvent, lui apporta honte et désolation... — il est parti un soir, dans la brume et la nuit. — Où peut-il errer à

cette heure dans la campagne ? Peut-être, connaît-il la misère et le dénuement ? — Comme cette pensée lui déchire le cœur !

O puisse-t-il être mort ! — Combien mieux vaut la tombe — que la vie tourmentée d'un Caïn ! — Où donc peut-il être ? — Ah ! Où Dieu veut !...

Le feu se consume ! Le rouet s'arrête...

*
* *

ALBERTA VON PUTTKAMER, née en Silésie en 1849, bien que plus âgée, reste plus accessible à l'esprit nouveau quant au style de ses œuvres et ressemble à Frida Schanz pour la délicatesse des sentiments et de l'expression. Cela ne l'empêche pas de posséder la force et la clarté. Son talent fait de sensibilité, de sentimentalité, évoque, surtout dans les ballades, les meilleures compositions de Liliencron ¹.

Une grande pudeur d'âme donne à ses poésies un charme de pureté sympathique. Tandis que Ricarda Huch disserte sur la beauté, Alberta de Puttkamer, en effet, considère le rôle de la pureté native s'opposant aux passions libres des sens et pouvant donner un si beau caractère à une vie.

1. Detlev de Liliencron, poète lyrique (1844-1908).

Les *Liebsterzinen* (tercets d'amour) qui suivent, traduisent cette théorie :

TERCETS D'AMOUR

La ville dort... Les gouttes de pluie coulent — sur le sommet du toit en rêveuse cadence. — Leur fine mélodie me plaît.

Les branches dénudées qui se dressent devant la fenêtre — se dessinent comme de grands hiéroglyphes — sur la pâleur du ciel nocturne, énigmatiquement déchiqueté.

Et je suis seule... Dans les profondeurs de mon cœur — vibre le Désir, et la farouche Impatience s'agite — réveillée par la passion qui jusqu'ici sommeillait encore.

Mais *la Sainte* (la Pureté) les appelle en haut vers la lumière, — leur prête la force de ses deux ailes — et leur indique la marche et le but de la victoire !

Alors mon cœur s'échappe de sa prison, — brise les chaînes qui l'attachent à la violence — et commence son voyage de félicité.

Et, comme le somnambule trouve les chemins — lointains et sombres des profonds abîmes, — lorsque les souhaits ardents allument son étoile,

Ainsi je te trouve, quand le ciel m'appelle !

C'est aussi ce sujet qui est traité dans le plus important de ses poèmes, *der Jüngling von Hünigen*.



ALBERTA VON PUTTKAMER

Ses œuvres ont pour titre : *Dichtungen* (poèmes ; 1885) ; *Akkorden und Gesänge* (Accords et chants ; 1889) ; *Offenbarungen* (Révélations ; 1894) ; *Aus Vergangenheiten* (Des choses passées ; 1899), et *Ienseit des Lärms* (Au delà du tumulte).

Elle réussit fort bien dans le genre descriptif, notamment dans ses peintures de l'Alsace.

Alberta von Puttkamer possède, dit l'un de ses biographes, le tact de talent, comparable à celui qui se manifeste dans les relations.

Cette délicatesse d'âme inspire au lecteur la sympathie spontanée, mystérieuse, qu'on ressent parfois, à travers une œuvre, pour l'auteur même inconnu.

PAIX DU VILLAGE

Un arôme de sureau plane sur les ruelles du village. — Les fenêtres des maisonnettes reluisent en reflets bigarrés. — Les buissons épandent leur ombre. — Partout flotte un pâle reflet de fleurs.

L'église se dresse dans le crépuscule vert doré — des tilleuls qui l'ombragent. — Des lointains, arrive seul, le bruit d'un marteau — qui semble le battement de cœur de cette solitude.

A part cela, tout semble mort ! et la paix de midi — pèse comme une aile de bronze sur la campagne. — On croit entendre l'enveloppe des bourgeons se dégager de ses bandelettes brunes.

On croit entendre, en son nid, — l'hirondelle s'agiter dans sa sieste, — et l'abeille, à travers les rameaux des tilleuls, — sucer les gouttes de miel perlant sur les fleurs.

PRINTEMPS DU NORD

Une lande stérile ; un horizon — où, paresseusement, s'allongent des ailes de moulins. — La pauvre terre est à peine attiédie — et les oiseaux, las, soupirent après le ciel du midi.

Nulle allégresse printanière ! Seul, un vanneau — qu'on croyait mort dans les bruns sillons jette un cri. — De la bruyère profonde arrive un parfum sauvage. — Les pigeons se réchauffent à la porte du manoir.

Comme des cierges silencieux, scintillent dans le bois — de sapins sombres, les jets clairs des rejetons. — Le Renouveau, ici, est grave, sans ardeur. — Une mélancolie s'exale de son souffle d'amour.

Et cependant une joie passe en son regard, — un pur attrait colore son visage, — une lumière jaillit des buissons — simplement parce que des violettes fleurissent toutes ces mottes de terres !...

DÉSIR

Les cloches sonnent minuit. — Le Désir a les yeux éveillés — et parle doucement.

Il va dans la nuit et appelle le jour ; — son cœur bat à grands coups si fiévreux — que je m'effraie !

Il est comme un maladroit et fol enfant. — Autour de son front s'enroule une couronne d'épines — et il sanglote et il rêve !...

Mon foyer est maintenant sans repos — Quand mon Désir entend sonner l'heure de minuit — et me fait pleurer.

Car il détache alors de son front une épine — et subtilement me l'enfonce dans le cœur. — Le sang coule et ce sont mes larmes, ces gouttes de sang !

*
**

Une œuvre originale et puissante parue en 1794, l'épopée de *Robespierre*, a attiré l'attention du public allemand sur son auteur MARIE-EUGÉNIE DELLE GRAZIE, née à Unterweiskirchen en 1864.

Cet ouvrage n'était pourtant pas le premier de l'écrivain qui, entrant fort jeune dans la carrière, avait donné à dix-neuf ans, une première épopée, *Hermann*, et, l'année suivante, un drame intitulé *Saül*. Mais, entre ses œuvres initiales assez imparfaites et le *Robespierre* que l'auteur mûrit ensuite jusqu'à sa trentième année, il y a une différence sensible de talent.

Le sujet était intéressant sous une plume étrangère. En réalité, Robespierre est moins l'âme de l'ouvrage que la Révolution elle-même qui s'y déroule avec ses phases principales, la diversité captivante des caractères qui l'ont incarnée et, bientôt, dans le réalisme inévitable, la peinture sanguinaire de ses abus et de ses crimes. Le tout est rendu avec justesse et la note violente y est adoucie par le rythme monotone et plutôt berceur du vers iambique de cinq pieds, qui semble moins en rapport, cependant, trouvons-nous, avec le sujet que l'alexandrin majestueux et dramatique.

Quelques nouvelles et des poèmes sont venus s'ajouter aux trois ouvrages principaux de Marie delle Grazie.

Adeptes des pensées profondes et fortes, l'auteur se soucie peu de plaire à la majorité du public ; aussi son œuvre est-elle, malgré sa valeur, moins répandue que celle de ses contemporaines. Il faut savoir la comprendre pour la goûter, et une élite seule y parvient.

Ons'étonnera moins, sachant cela, de l'étran-

geté du morceau suivant, intitulé *Capella Sistina*.

Nous nous sommes efforcée d'en donner la traduction la plus compréhensible, plutôt que la plus étroite ; une translation littérale était ici impossible.

Il y a dans le cœur un ardent désir du frisson de la vie — que fait naître le pur, l'éternel Esprit, — et qui semble devoir s'anéantir — dans l'extrême affliction ou l'extrême ravissement. — Car le cœur rêve la perfection, et, dans une lutte ardente, — il s'élève plus haut, toujours plus haut, vers son rêve. — L'enthousiasme lui prête un prodigieux essor. — L'homme veut se soustraire à l'animalité des passions — auxquelles la nature l'enchaîne, — se raidir dans sa marche incertaine — ainsi que s'arrête l'aveugle hésitant ! — Quand il ouvre grandement les yeux sur lui-même, il est sauvé !

Car il voit alors qu'il se trompait. Et la lutte commence, — lutte farouche, terrible car il avait l'illusion de créer de nouveaux soleils — et la folie de vouloir ressembler à Dieu. — Tandis que toi, ô Maître, ô Dieu, tu l'as fermement soutenue, — cette lutte effrayante, de la tentation démoniaque — qui se dressait contre ta puissante nature !

Ce que je lis en ta sublime image, — nul ne peut le lire à moins de se bien connaître soi-même — et de savoir que la Vie est plus que le temps présent — que tu tiens, Dieu-père, en ta main !...

Quelques poésies sentimentales de Marie delle Grazie ont un charme plus naturel, encore que la pensée y reste parfois confuse, ennuagée de symbole.

ENFANCE

La ronde des enfants tourne-t-elle encore autour du tilleul — dans ma lointaine patrie ? — L'accent profond des violons et des cymbales sanglote... Pourquoi ?... Je l'entendais avec tant de joie... La ronde tourne-t-elle encore autour du tilleul ?...

L'arbre apparaissait sous ses fleurs blanches — comme habillé de neige ; — sous son ombrage tournait la danse — et avec elle semblait tourner la lune, — si claire que je la vois encore. — L'arbre se dressait sous ses fleurs blanches !...

Maintenant la vie s'est emparée de moi ! — L'ardent désir humain — dans le combat que je soutiens, silencieuse — est cette main inflexible — qui, meurtrière nous courbe sur le sol ! — Maintenant, la vie s'est emparée de moi...

Pourtant, dans l'ombre, s'approche, — tel qu'un rêve, une forme, un fantôme ; — qui laisse s'exhaler une voix douce et voilée ; — son vêtement de blanches fleurs, voltige, si pur... — La forme s'approche dans l'ombre...

La danse autour du tilleul,., tourne-t-elle... encore ?... Je me couvre les yeux de la main, — et je regarde mon cœur blessé ; — ma vie est pour une

heure — dans un pays magique. — La danse tourne-t-elle... encore... autour du tilleul ?...

Tels sont les noms sur lesquels s'attardent plus volontiers la plume des critiques et l'attention des lettrés. Il convient d'en mentionner à leur suite quelques autres, moins répandus, soit parce que l'œuvre qu'ils représentent n'a qu'une valeur secondaire, soit parce que les auteurs en cause, trop jeunes pour avoir fourni une vraie carrière littéraire, n'ont pas dit encore leur dernier mot et qu'il appartient à la postérité, plutôt qu'aux contemporains de les juger.

*
* *

ANNA RITTER, née en 1865 à Koburg, témoigne dans son volume de *Poèmes*, paru en 1898, d'un gracieux talent et d'une intéressante nature de contemplative malgré un peu de fadeur et de monotonie.

Un second recueil, publié en 1900, *Befreiung* (Délivrance) est en progrès sur le premier.

DORS, AH ! DORS !

(*Anna Ritter*).

Si même j'avais le pouvoir de t'éveiller à la

lumière — hors de l'ombre de la terre, je ne le ferais pas. — Je me pencherais vers ta tombe — et à voix basse je te dirais ces mots : « Dors, ah ! dors... »

Reste dans le sommeil profond du cercueil — où ne pénètre aucun rayon de clarté, — car ce que le soleil promet — si clair, si étincelant, il ne le tient jamais... — Dors, ah ! dors...

CONTE PRINTANIER

(*Id.*)

Une petite fontaine dans les champs, six tilleuls en cercle — et les bois si paisibles, et le soleil si brûlant, — et nous près de la fontaine, âme vivante et maternelle. — Tu me tends en souriant la coupe enchantée — et je la bois jusqu'au fond — et tes yeux me disent : « Silence ! »

Il se fait en moi un miracle d'amour. — Quand l'heure viendra je te dirai mon secret. — Mais tu me laisses, à travers les branches, entendre ce mot : « Silence ! »

TOI ET MOI

(*Id.*)

Toi et moi, et au-dessus de nous, la nuit ! — Baisse ton front, je veux y mettre un baiser. — Penche l'oreille, je veux y glisser de doux mots — pour te conter comment la joie et l'amour fleurissent dans mon cœur.

Toi et moi... Rien d'autre ne nous est donné que

ce bonheur — que nous cachons au soleil. — Vois, déjà le soir descend sur le sentier solitaire. — L'ivresse bénie se tient souriante dans la vallée de la mort.

*
..

JOHANNA AMBROSIUS, née en 1854, fut très en vogue, à la suite de la publication de deux volumes de poèmes (1894-1898); mais plusieurs critiques sérieux trouvent son succès exagéré et causé, peut-être, par l'originalité qui la rapproche de Louise Karsch.

Fille d'ouvriers et femme d'un pauvre paysan, Johanna, sans instruction, dut son talent aux souffrances provoquées par la misère et aussi à l'amour maternel qui lui inspira des pages naïves, pleines d'émotion.

Le double caractère de ses œuvres se découvre dans les deux poèmes suivants :

I. — BAL PUBLIC.

Au milieu du brutal désir humain — passait un rêveur amoureux des angéliques visions — et qui se détournait le cœur serré — de ces spectacles grossiers.

Son regard de voyant contemplait avec peine — ce néant sans âme — où, du souffle divin, — aucune trace ne se révèle.

Tout est fumée ! Alors, vite — hors de la foule sauvage — l'homme se hâta vers la sortie où une femme — assise, semblait à l'aise dans ce flot pressé.

Brutalité, luxure, ici de même — te regardent par ses yeux (se dit l'homme) — à qui la femme offrait, avec une lourde plaisanterie — des oranges en guise de rafraîchissement.

Mais qu'est-ce donc qui est suspendu à sa poitrine ? Sous les oripeaux sales qui la couvrent — luit soudain, un rayon de soleil d'or... — Les abondantes boucles de son petit enfant.

Tandis qu'en arrière, devant et à côté de toi — s'agite le flot des péchés et des crimes, — vois combien Dieu t'apparaît — dans cet enfant pur et sans fautes !

Sur le front lilial, — reposent l'innocence et la douce paix — qui n'appartiennent qu'aux âmes — cachées derrière la voûte étoilée.

Lentement l'enfant ouvrit les yeux — ses yeux d'un bleu magnifique. — Penche-toi sur eux, et tu pourras — voir s'y refléter les cieux.

Un paradis ne te sourit-il pas maintenant — Au milieu de ces joies infernales ? — Quel chérubin peut t'empêcher — d'en rassasier ton âme ?

Aucune eau plus profonde — ne peut être baisée des rayons du soleil ; — semblable oasis ne peut être offerte par nul désert au souffle meurtrier.

II. — MON GARS.

Les autres mères ont aussi des gars — avec des visages blancs et roses — et des boucles blondes

ou brunes ; — mais aucun d'eux n'est pareil à mon garçon ; souvent, parmi ses camarades — mes yeux le cherchent au loin. — Il brille au milieu d'eux — comme un astre entre les nuages gris.

Si de beaux chants, autour des taillis, — résonnent, clairs et argentins, — parmi toutes les voix j'en entends une, — et ce ne peut être que celle de mon fils ! — Et si, pendant les jeux joyeux, une balle s'élève — jusqu'au sommet du toit — je sais qu'aucun autre — que lui n'a pu la lancer.

Vers sa quinzième année, bientôt — tous pourront le voir — croître, élané comme un noble sapin, — parmi des pommiers trapus. — Maintenant, déjà son œil clair — est tendu vers la clarté d'or du soleil ! — Les autres mères, ainsi, ont des gars, — Mais aucun d'eux n'est semblable au mien.

*
* *

En face de cette muse rustique dont l'œuvre sincère et émouvante atteint, paraît-il, un nombre considérable d'éditions, il est assez piquant de présenter l'aristocratique figure d'IRÈNE FORBES-MOSSE, née à Baden-Baden, en 1864, fille du comte de Flemming et petite-fille d'Achim d'Arnim et de Bettina, l'amie de Goethe.

Trois volumes : *Mezzavoce* (1901), *Peregrinas Sommerabende* (1904) et *das Rosenthor*

(la porte de roses, 1905), ont fait connaître leur auteur pour un peintre délicat des sentiments, doué d'émotion et de sensibilité, mais d'une sensibilité qui se laisse trop aisément conduire à la sentimentalité.

Une descendante de Bettina peut-elle être infidèle à la « manière » romantique ?

LA FONTAINE

(*Irène Forbes-Mosse.*)

J'étais assise dans l'accablement de la torpide heure de midi — et toute vie paraissait si faible et lointaine ; — les dieux rêvaient autour de moi.

— Et la fontaine murmurait : « Bois et sois guérie, — je suis l'eau de l'Oubli. »

J'étais assise au milieu de la nuit et ma pensée — errait vers les jours anciens de jeunesse et de joie. — Je voyais le filet limpide luire dans la clarté lunaire : — Ne bois pas, ne bois pas, toi, pauvre enfiévrée, — je suis l'eau du Souvenir.

LA PLUS BELLE ÉGLISE

Le ciel toiture la pure cathédrale — pour les païens et les chrétiens ; la forêt élève aussi son temple — où nichent les libres oiseaux.

O Roi, bâtis-toi beaucoup d'églises — dans le cœur

libre des hommes ; — allume dans l'obscurité — les claires bougies de la Joie.

Chacun a le droit, selon ce qu'il croit et pense, — de construire son saint royaume — et sur l'autel resplendissant brûlera l'Amour fraternel.

*
**

THEKLA LINGEN, née à Goldingen (Finlande) en 1866, commence, avec les vers ardents de son livre *Am Scheidewege* (Au carrefour), une lignée nouvelle de poétesses passionnées, chantant non seulement l'Amour, mais leurs amours en des termes, avec des images susceptibles de leur attirer le blâme des esprits plus délicats.

La France possède aussi, à l'époque actuelle, plusieurs exemples de cette impudeur d'âme, qui n'a pas été sans faire de tort aux femmes en général, aux écrivains féminins, en particulier. A maintes reprises, nous avons eu l'occasion de signaler cette tendance néfaste, favorisée par l'encouragement traître de quelques représentants du sexe fort qui, naturellement, trouvent là de quoi satisfaire leur curiosité ou leur plaisir. Mais certaines femmes préfèrent un succès de mauvais

aloï au silence respectueux. C'est affaire de goût.

En tous les cas, en Allemagne, on accuse volontiers la femme française, de **sensualité** ou de perversité. Il est bon de remarquer que celles de nos compatriotes qui, malheureusement, donnent raison à ce jugement, ont eu la faiblesse de suivre, sur cette route, l'exemple donné par des écrivains d'origine étrangère, levantine ou américaine.

Il est juste aussi, de rappeler à nos voisines germaniques qu'elles n'ont point le droit, sur ce terrain, de nous jeter la pierre... du moins avant qu'elles n'aient purifié leur littérature du même défaut.

*
* *

ANNA CROISSANT-RUST, née en 1860, très naturaliste, est un nouvel exemple des dangers que présente l'exagération des théories nouvelles. — De plus, son œuvre, composée de *Poèmes en prose* (1899), nous dispense d'en citer ici des fragments.

La plus indépendante en cette matière, HEDWIGE LACHMANN, née en 1870, s'embrouil-

lant dans le paradoxe et la subtilité n'a pu arriver, malgré son souci de vérité, à une claire et poétique expression. Elle a mieux réussi comme traductrice et imitatrice de poèmes étrangers.

Sous les pseudonymes de MARIE-MADELEINE et de DOLOROSA, deux femmes poètes, non sans talent, et avec une certaine parité d'inspiration, cherchent à agir sur l'esprit du lecteur par une brillante rhétorique. Elles peignent surtout l'égarement des passions humaines avec une remarquable force de coloris, de mots, d'accents. Elles ont une conception de l'art, que des natures admiratrices, par exemple, du pur idéalisme d'Isolde Kurz, ou de la délicatesse d'Annette de Droste ne sauraient ni goûter, ni approuver, puisque certains de leurs compatriotes n'ont pas craint de taxer leurs « œuvres de nauséabondes perversités¹ ».

L'une de ces deux poétesses, d'ailleurs, MARIE-MADELEINE, semble, déjà, dans son second livre, renier la primitive et fâcheuse direction de son talent.

1. V. *L'Allemagne littéraire contemporaine*, par M. PAUL WIEGLER (p. 53). Sansot, éd.

Les poèmes suivants donnent une idée juste du talent respectif des deux auteurs.

DANS LE PARC

(*Marie-Madeleine*¹.)

Dans mon parc, sont les étangs de la nuit — pareils à des yeux morts ou à des opales. — Bien haut, au-dessus d'eux, la pâle — voûte du ciel, traversée de flammes d'étoiles, apparaît.

Dans mon parc, sont les roses de la nuit — pareilles à de tendres, à de jeunes lèvres. Et elles peuvent — en effet, être tour à tour aussi fraîches et aussi brûlantes — que les jeunes lèvres qu'elles baissent.

Les sombres plantes, sauvagement, se suspendent aux branches — et, avec précaution, j'attire à moi leurs tiges hautes, flexibles, — follement enlacés, — ressemblant à un manteau royal épandu sur des membres.

Frissonnante, je m'étends sur l'herbe humide, qui enveloppe les jeunes corps brûlants — de la vie mystérieuse, intime — de toutes les tiges lourdes et humides de rosée.

Et j'incruste ma tête sur la terre maternelle. — Je pense, désespérée, au premier jour des choses, — à chaque jour, et, m'anéantissant dans la pous-

1. Pseudonyme de la baronne H. de Puttkamer, née en 1881.

sière, — je rêve de me donner en pâture aux plantes sauvages.

REGINA MARTYRUM

(*Dolorosa* ¹.)

Dans ta poitrine effervescente — bouillonne le flot rouge de la Vie, — et dans ton jeune cœur brûle — la grande ardeur de son désir.

Ces élans, en des nuits pécheresses — t'ont tourmentée, torturée, bafouée, — et sur tes douces et brunes tresses — ils ont incrusté une couronne d'épines.

En lourdes gouttes, ton sang coule — et teint de pourpre ton front et tes joues ; — ta lumière, ta lumière est éteinte — et ton jeune désir de bonheur est mort.

Enfant martyr, je veux — maintenant te tenir étroitement entre mes bras, — et couvrir toutes tes blessures — avec les plis blancs de mon manteau.

Par cette parure de la couronne ensanglantée, — tu es déliée de tes fautes. — Maintenant, je veux, paisible, dans tes boucles — ceindre la couronne de myrtes frais.

Dans toutes tes peines, dans toutes tes fautes, mon âme est restée tienne, — et j'absous tous tes péchés, — par mon grand et pur amour.

1. Le vrai nom de la poétesse est Maria Eichhorn. Elle est née en 1879. Ses ouvrages sont : *Confirma te chrysmate* (1902), et *Les Chants de la troubadoure* (1905).



A ce cercle de naturalistes exaltées appartient aussi ELSE LASKER-SCHÜLER dont l'érotisme exagéré, traduit en style violent et bohème, affecte une originalité de mauvais aloi.

PRINTEMPS

(*Else Lasker-Schüler*).

Nous voulons, comme la clarté lunaire — veiller dans la calme nuit de printemps ; — nous voulons être comme deux enfants. — Tu m'enveloppes de ta vie — et m'apprends ainsi comme toi à sourire aux choses.

Je me rappelle l'amour de ma mère, — les paroles de mon père et mes jeux d'autrefois, — et la malédiction qui me poursuit à travers la vie — et qui m'accompagna si fidèlement, — que j'en vins à l'aimer comme une amie.

Maintenant les arbres sont en fleurs — et l'amour s'exhale des rameaux. — C'est toi qui dois être mon père et ma mère et mes jeux printaniers et mon unique bien... Et ma propriété...

FIN DU MONDE

(*Id.*)

Le monde est lourd de larmes — comme si le

dieu amoureux était mort, — et comme si l'ombre de plomb qui tombe — était un pesant linceul.

Viens, et resserrons nos enlacements. — La vie est couchée en nos cœurs — comme en un cercueil.

Viens, et étreignons-nous intensément. — Il souffle sur le monde un désir — dont nous devons mourir...

*
* *

CLARA MULLER, tout en ayant certains liens de parenté avec les précédents auteurs, en diffère quant à l'intention du sujet.

C'est l'âme sentimentale et forte qui, ayant aimé une fois, se garde désormais pour la seule douceur douloureuse du souvenir et y puise la source de son inspiration. Clara Muller est un peintre délicat du cœur féminin.

Malgré l'empreinte « typique » due au genre du sujet, son œuvre indique une personnalité et intéresse par la finesse de la psychologie.

Son livre principal est intitulé *Mit roten kressen* (Avec des cressons rouges). Nous en extrayons un passage qui servira à prouver une fois de plus que le « mysticisme » attribué aux femmes allemandes n'est pas toujours des plus purs.

Avec des cressons rouges je m'étais parée : —
tu les as soudain écrasés contre ta poitrine.

Avec de pâles joues j'allais vers toi ; — ton baiser
les empourpra d'une vague de flamme.

Avec un calme battement de cœur, j'allais vers
toi, et maintenant, et maintenant... je ne me con-
nais plus.



Maintenant tu me souris à la dérobée — avec un
œil sombre, toi, homme étranger ! — Avec ta lèvre
brûlante tu m'effleures. — Mon cœur bat, ardent : je
te connais !

Dans mon rêve lourd de charme surnaturel, —
dans l'ombre déserte pleine de mensonge et d'im-
posture, — dans les nuits printanières troublées par
le souffle du vent — j'ai appelé à moi, ardemment,
ton image.

Tandis que commençait à se colorer l'aurore
brillante, — tandis que les giboulées menaçaient
les récoltes, — tandis que l'éclair flamboyait dans le
ciel grondeur — tes yeux toujours me regardaient.

Maintenant tu marches toi-même dans mon sen-
tier. — Je sais que mon destin approche. — Tu
m'effleures avec ta lèvre ardente. — Je te salue !



Et parce qu'au meilleur de moi-même, tu m'as
rendue étrangère — dans chaque heure lourde ; —
et parce que je t'aime, je te hais — oui, je te hais du
plus profond de mon cœur !

Je secoue sauvagement les chaînes de fer — que je me suis forgées moi-même. — Dans tes bras je te hais intensément — et je voudrais te tuer sous mes baisers.

Ton cœur bat fort — et, atterré, ton œil brille. — Tu élèves la coupe ! Soit ! buvons ! Tu dois encore te refroidir dans mon souffle — et, mourant, t'enfoncer avec moi dans les flammes !...

.

DANS LA RAFALE DE NOVEMBRE

(Id.)

La rafale siffle et la pluie bat — contre la fenêtre, en lourdes gouttes. — Je sens dans la nuit de novembre — mon cœur vibrer à coups fiévreux.

Il vibre d'une brûlante impatience, — plein de désir et si oppressé. — Ah ! que l'heure n'a-t-elle des ailes — et que l'hiver n'est-il déjà complètement venu !...

La tourmente serait remplacée par la glace brillante et la neige silencieuse. — Et tous, tous enfin, nous serions réunis — intimement pour la veillée de minuit.

O bien-aimé, bien-aimé ! — la rafale siffle et la pluie tombe, tombe sans fin. — Mais qu'importe ! je sens glisser dans mon rêve béni des chants d'amour.



FRIDA JUNG née en 1865, suit un peu les mêmes traces.

A côté des écrits, plutôt faibles, signés du pseudonyme de T. RÉSA, MARIE STONA (née en 1861), d'abord assez conventionnelle et fade, témoigne, dans ses derniers volumes, d'un grand progrès en art et en personnalité.

ANNA KLIE, n'a composé, elle, qu'un petit nombre de vers, mais qui, simples et forts, ont le charme sonore des chants populaires.

MAIDDY KOCH témoigne d'un juste sentiment de la nature.

Tandis que ELSA ZIMMERMANN revêt son lyrisme d'images romantiques traduites en style coloré et harmonieux, et que HANS GABRIEL (pseudonyme de HELLA REHBERG-BEHRNS, née en 1860) et MARGARETE BEUTLER se font une spécialité de leur inspiration plutôt spirituelle, HÉLÈNE DIESENER voue plus volontiers son talent aux sentiments de l'amour maternel.

SANS AMOUR

(Frida Jung.)

Savons-nous réellement ce que nous faisons — quand nous posons sur nos cheveux le myrte nuptial, — et que les invités viennent de tous côtés — parmi les sapins, le long des chemins, — et que nos sœurs ont le visage en pleurs — et que, pour nous, sonne la cloche de l'église — et que notre cœur est ignorant de tout ?



O vie, éveille-moi doucement. — Je rêve encore ! Mon cœur est plein de la lumière et du calme sylvestres ! — Ne me saisis pas si fort, ni d'une main si glacée... Je rêve encore !...

De passer ainsi de la nuit dans la lumière — ou de la tiédeur printanière dans la neige, cela a déjà fait tant d'aveugles, — cela a déjà causé tant de mal...

O effleure-moi d'un coup d'aile très doux — afin que d'abord, en moi, pénètre un peu d'espérance — un peu de plaisir !



Car le pire de tout, — la plus profonde amertume — c'est de porter ma douleur — à l'heure du renouveau et de la joie universelle.

Le printemps plane au-dessus — de ma petite

maison. — Et je porte ma couronne fanée — au milieu de la splendeur d'alentour.

Le printemps fait revivre l'arbre et la fleur — dans sa course victorieuse. — Mais sur ma pauvre guirlande décolorée — il ne peut faire éclore une rose.

Je veux l'étendre dans le coffret — vers lequel je ne vais jamais — et j'en jetterai la clef dehors, — dans les trèfles en fleurs.

DANS LA NUIT D'ÉTÉ

(*Id.*)

Les yeux grands ouverts, je regarde dans la nuit. — La douleur tient en moi sa veillée fidèle — et me contemple dans le profond, le saint repos. — Le vent d'été passe à travers la fenêtre et fait entrer l'odeur des épis mûrs — et je souris sous mes larmes. — Un soupir angoissé frémit à travers les floraisons. — Lorsque chante à voix basse, ainsi, la nature — je découvre en sa voix celle du présent et de l'avenir. — Je l'écoute en ma solitude murmurer des secrets. — Je fredonne, rêveuse, un écho à son chant — et, sous mes larmes, je m'endors souriante...

AU SEUIL DU BONHEUR

(*T. Résa.*)

Je t'ai cherché dans une hâte sauvage, — dans une errante et fiévreuse poursuite. — Je n'ai pas eu de repos, je n'ai pas eu de relâche — jusqu'à ce que mes yeux t'aient entrevu.

Sur le chemin je me suis agenouillée — et j'ai vu — et j'ai vu, aveuglée par leur éclat, — combien rayonnaient tes lèvres souriantes — et tes cheveux d'or flottant au vent !

Dans l'air printanier, avec un cri d'allégresse — tu es passé devant moi. — Ton coursier, de son sabot d'argent, — a effleuré mon front défaillant.

Vers les plis flottants de ton manteau — avide, je me suis précipitée ; — ils m'enveloppèrent comme un rêve enflammé, comme le poids d'une pourpre royale.

J'entends encore ton rire — lointain — lointain ! — La pourpre que j'avais conquise — c'était mon sang qui, brûlant et lourd, — coulait le long de mon visage !

MOTS FLEURIS

(*Marie Stona.*)

C'était dans l'arrière-saison, les nuages s'échevelaient dans le ciel. — Les brouillards planaient sur les prairies. — Le vent soufflait, aigre, glacé — et nous marchions à travers les bois dénudés. — Muette de bonheur, je te regardais, — et tu me disais des mots d'amour.

L'hiver est passé. Aujourd'hui, je suis seule — le long des haies printanières, — sur les vieux chemins familiers. — Les fleurs épanouies s'inclinent sur mon passage ; — ici, les unes mettent leur rouge flamboiement ; là, les autres entr'ouvrent le sourire de leur teinte céleste ; — sur d'autres encore, blanches étoiles, étincelle la rosée. — Cajoleurs, les

buissons me frôlent ; — toute la prairie me sourit. — Dans les mille bourgeons s'est incarné — ton amour, avec une splendide toute-puissance. — Où que je porte mes regards, s'épanouissent en floraisons — les mots que, jadis, tes lèvres m'ont murmurés.

VIENS, MARIE !

(*Id.*)

J'allais à travers les champs, dans le crépuscule. — Les prés bleuâtres sommeillaient. — Soudain, un appel retentit, si clair et pur — qu'on l'eût dit lancé avec une joie intense — par la poitrine d'une rieuse jeune fille : — « Marie, viens ! Viens, Marie !... »

Et comme je me retournais, aux écoutes, — un pâtre sauta d'un sombre fourré et se profila sur l'horizon des nuages enflammés. — Il se baissa rapidement dès que je l'aperçus — et, taquin, de nouveau, me cria : « Viens, Marie ! Marie, viens !... »

Je continuai mon chemin dans la campagne. Les graminées inclinées se penchaient, — voisinant avec des fleurs pourpres, vers le sentier. — Et, comme d'une invisible hauteur, — résonnait encore un son argentin : — « Viens, Marie ! Marie, viens !... »

Et il me semblait que, d'un lointain univers, — un désir venait vers moi, et que son tendre appel — cherchait un amoureux écho... Souriante, j'envoyai vers lui mon salut. « Qui donc es-tu, toi qui m'appelles en un pays inconnu ? — Marie, viens, — viens, — viens ! »

Je m'inclinai sous cette vibration épandue dans les airs — et marchai heureuse, dans le vert repos — du vieux bois assourdi. — Mais bientôt s'évanouit la flatteuse voix, de plus en plus douce, de plus en plus faible : — « Viens, Marie, — Marie, — Marie ! ... »

CHANT DE PRINTEMPS

(Anna Klie.)

Là, où dans les lointains champs du ciel, — meurent les pourpres rayons du soleil, — paisible, un voile mauve — couvre l'épanouissement vaporeux des bois.

Dans ces bois je sais qu'il y a des fleurs, — des milliers de clochettes printanières — qui frissonnent au souffle de la brise, — scintillantes comme des flocons de lumière.

Ah ! je ne puis les supporter seule — ces ardentes palpitations du renouveau !... Viens, mon bien-aimé, et aide-moi — à cueillir les fleurs des bois !...

LE JARDIN ÉTRANGER

(Id.)

C'est une amère souffrance — quand ce qui donne de la joie à ton cœur — est éclos dans un jardin étranger, — au-dessus duquel souffle la tempête, — et qu'aucune main ne peut y soutenir ta marche. —

Car alors il t'est défendu de jouir de ces choses !..

LE CRÉPUSCULE

(Malddy Koch.)

Je te vois souvent. Sur mes chemins — tu viens chaque soir, calme, à ma rencontre. — Le chèvrefeuille épais s'enroule sur la haie et la porte — et embaume d'un lourd parfum le jardin sombre.

Parfois, tu restes un instant à le respirer profondément. — Tu cueilles une branche fleurie du berceau, — et devant le rameau que ta main a rompu, — je demeure ensuite en larmes et le contemple...

Quand la fin de l'été nous sépara, — à l'heure où les charmillles rougissent et où pâlit la lumière — qui semble, lasse, dire à voix basse de mourir, — je sentis pour la première fois combien souffrait mon âme...

A travers les chaumes jaunis le vent passe à petits souffles, — et les nuages, là-haut, traînent leurs formes changeantes. — Mon amour fut un court chant d'oiseau — qui dure seulement une nuit d'été.

Mon pas glisse sur les chemins confus. — Autour de mon front vole un papillon craintif. — J'entends le vent agiter les feuillages, et le grillon chanter dans les foinS lointains.

Et un désir me saisit d'aller vers la vie, — vers le vertige et vers la folie. — Je ne peux plus trouver le calme... Mon cœur a encore tant à donner — et ne sais cependant à qui le donner.

ADAGIO

(Elsa Zimmermann.)

La nuit est paisible et le vent glisse sur les nuages;
— nous sommes seuls, nous deux, moi et mon enfant.

Comme une fleur il se blottit contre mon sein —
et, de ses grands yeux graves, me contemple.

Un violon chante dans la nuit profonde — comme
pour éveiller de son rêve le silence,

Ainsi que vibrerait un chant lointain d'étoile —
sur les bords mystérieux de l'oubli.

Et doucement, voici qu'arrive en une barque d'argent — le Souvenir, — qui, méditatif, me regarde...

« Il était une fois... » Connais-tu le vieux chant —
qui jadis fit fleurir ton âme ?...

« Il était une fois !... » Le violon chante et sanglote ; avec lui ma pensée parcourt un clavier divers.

Telle une vision, mon rêve apparaît sur le chevalet
du violon, — et solitaire, pleure dans la paisible nuit...

« Il était une fois ! » Le vent glisse sur les nuages;
— sur mon sein, doucement sommeille mon petit enfant.

LUEUR CACHÉE.

(Hans Gabriel.)

Mystérieusement, étincellent les étoiles — sur le lac bleu. — Mystérieusement, à travers le jardin je vais vers elles — et cependant elles sont encore

moins scintillantes et claires — que dans le vent du soir, jadis, parmi les chemins qu'ensemble nous suivions...

RÊVERIE

(*Id.*)

Le crépuscule tombe... Des fantômes légers — apparaissent dans la chambre paisible; — les ombres deviennent des images; — les images deviennent des ombres.

Je te vois, je sens ta présence. — Toi qui détiens mon bonheur: tu es mien!... — Les images deviennent des ombres, les ombres deviennent des images...

ET CEPENDANT...

(*Marguerite Beutler.*)

Voici paisible, mon sombre étang — qu'effleure le pâle voile de la vierge Phœbé. — Je suis la princesse de ce nocturne royaume que n'atteint aucune étrangère pensée humaine. — Je gouverne mon sombre étang — et je commande à son flot tiède, qu'il me porte, moi, sa reine, qu'il me porte vers mon île — où fleurissent des couronnes de roseaux, — qui trônent, solitaires, sur leurs hautes tiges — et dont le pollen pleure dans les mats calices.

Entre les fleurs je veux m'étendre et me cacher sous ces rigides roseaux.



La lune m'enveloppe d'un pâle rayon. — Je me tiens dans les roseaux. — Mon corps est éclairé et se reflète étrangement dans l'humide et sombre miroir. — Cent étoiles flottent dans l'onde autour de moi — et épanouissent à la surface de l'eau leurs calices violets. — Mon heure présente est audacieuse, mais, lasse, dort celle d'hier — qui me sépare maintenant de la foule de mes sœurs.



Seule, en mon silencieux et fort Eden, — j'évoque ardemment les troublantes paroles d'amour. — Je souhaite un sauvage désir. — Je veux pleurer de faibles larmes de femme. — J'aspire au brûlant baiser du soleil, — et, cependant, je sais que mon corps doit être par tout cela fané, consumé...



Voici qu'une ombre s'approche de moi. — L'ombre connaît le lointain royaume. — L'ombre asservira mon âme et mon corps. — L'ombre s'enlacera autour de moi — et mes sens la supplieront, et mon âme la laissera régner en elle. — Et cependant, ma pauvre âme la haïra...

LES DEUX PETITS PIEDS

(Hélène Diesener.)

Je me hâte par la chambre à pas vifs, — aussi rapidement qu'on peut marcher. — Où que j'aille, la tâche journalière m'apporte la hantise — de deux petits yeux qui m'ont souri, — de deux petits pieds qui étaient légers comme le vent — et suivaient toujours ceux de la petite mère...

Maintenant j'appelle en vain ce qui était si plein de vie frémissante — et débordant de jeune gaité! — Cependant, je vais comme jadis à travers la maison, — et j'entends au dehors des pas que je distingue dans le bruit environnant. — Ils me poursuivent dans les cercles d'amis, ils glissent derrière moi, furtifs, étouffés. —

Aussi étouffés qu'un souffle et pourtant si lourds! — Où donc prennent-ils cette force les petits pieds? — Ils foulent mon champ d'épis — (comment as-tu pu ordonner cela, Seigneur du monde), — que les petits pieds frémissants, qu'a immobilisés le Repos — causent à notre cœur tant de douleur?

*
* *

Parmi les dernières venues en ce siècle, citons encore MARIE LOUISE BECKER-KIRCHBACHS, née en 1871, qui fut une des déléguées allemandes au Congrès de la Presse à

Rome ; elle est fort connue dans les milieux féministes et a fait paraître deux volumes qui ont pour titre *In Wolken Kukuksheim* et *Sonnenkinder* (1898 et 1901).

Puis MARGARETE BRUNS, née en 1873, collaboratrice attitrée de diverses revues familiales, comme le *Daheim*. Elle n'a donné encore qu'un volume : *die Lieder des Werden-den Weibes* (1900) composé surtout de poèmes courts, d'inspiration sentimentale, comme ce *Sâr Bonheur* :

Il fait déjà sombre. — Dans les champs se penchent les pavots fanés ; — une blancheur monte des prairies. — Nous allons, silencieux, la main dans la main — et voyons la campagne paisible et grave — s'enfoncer dans les grisailles du crépuscule.

Au loin rougeoit encore une chétive cabane ; — puis la petite lampe s'éteint aussi. — Aucune lumière ne scintille plus sur terre. — La nuit tombe, lourde et noire. Cependant, au profond de notre cœur, rien ne peut désormais être sombre.

MARGARETE SUSMAN, née en 1874, à Hambourg, et mariée depuis peu avec le peintre Bendemann, est plus artiste dans l'expression de sa pensée, souvent originale et profonde ; elle s'inspire de sujets plus divers traduits en des rythmes variés.

Son recueil *Mein Land* (Mon Pays, 1901), contient des pages intéressantes, révélant une personnalité :

A LEOPARDI

(*Margarete Susman.*)

Tu es le seul en qui croit mon âme, — mélancolique proclamateur du néant. — Au plus profond de mon âme est une vallée — où aucun rayon de soleil jamais ne se glisse, — où la clarté lunaire même, fuit l'ombre de la nuit intense.

Là, à pas hésitants, marche l'Espérance. — Sanglotante sur les marches du temple brisé — se tient seulement la Douleur, penchant sa tête lourde. — Et, à travers les noirs sapins, la tempête clame — son triste et destructeur Pourquoi ? — Et, je ne sais qu'une seule, une unique réponse : — « Passer et mourir ! »

Tu es le seul en qui croit mon âme — mélancolique étranger qui m'es si proche — car, dans ton âme aussi était la nuit. — Je n'ai pas foi en ces vainqueurs — dont les criminelles mains de Titans — audacieusement tendues vers le soleil ne pourront jamais l'atteindre — ni saisir son éternel diadème d'or — pour en ceindre leur front ; je n'ai foi en aucun de ceux — qui, orgueilleux, veulent prêter un semblant de vie à cet éternel éclat de la mort ; — de leurs faibles doigts glisse l'or dont ils meurent.

Je crois en toi qui sais que tous les biens de la vie

— sont prêtés par la mort. Et, comme toi, je n'oublie jamais le frissonnant Pourquoi ? — qui mugit à travers la sombre couronne des sapins.

HÉLÈNE VOIGT-DIEDERICHs, née en 1875, dans la province de Schleswig, auteur d'un ouvrage poétique paru en 1901 : *Unterstrom*, manque au contraire d'originalité ; ses vers sont corrects, mais on y voudrait plus de flamme et d'élan.

JULIA VIRGINIA (pseudonyme de Julie-Virginie Scheuermann) naquit à Francfort en 1878. Outre ses deux volumes de vers *Primitien* (1903) et *Sturm und Stern* (1905), elle a composée une anthologie des poétesses allemandes modernes (1).

Sentimentale et méditative, aussi, elle est faite pour comprendre la nature que chantent maintes pages de ses livres et qu'elle associe volontiers à ses impressions, comme dans ces strophes :

ÉTAIT-CE UN PÉCHÉ ?

C'était sur le grand Canal — dans la fabuleuse splendeur d'une nuit de mai. — Insidieusement, le

(1) Livre cité au commencement de cette étude parmi les ouvrages allemands consultés.

tiède air nocturne enveloppait l'être. — Des bords du *Tassos* des airs anciens nous arrivaient — si faibles, si faibles.

Nous glissions lentement tous deux dans la gondole ; — les vagues lunaires miroitaient autour de nous. — Elles faisaient leur cour aux flots, — et tout scintillait dans cette pluie de rayons — si blancs, si blancs.

Était-ce un péché, parce qu'au milieu de cette magnificence — notre muet désir se réveilla, — et que, grisées par l'enivrant breuvage de la vie, — nos lèvres pourpres s'embrasèrent mutuellement — si brûlantes, si brûlantes.

*
* *

LULU VON STRAUSS et TORNEY et AGNÈS MIEGEL ont une certaine vogue. Elles se dégagent plus, peut-être, que leurs contemporaines, des influences ambiantes pour incarner le *stil* allemand, tant dans la forme que dans le fond de leurs œuvres.

LULU VON STRAUSS ET TORNEY (née en 1873), en qui on retrouve quelques-unes des traditions d'Annette von Droste, mais qui, pourtant, emprunte au courant réaliste une forme d'expression particulière, a remis en honneur, les *ballades* chères à la *Vieille Allemagne* (*Ballades et Lieder*, 1902). Peu originales à

cause de certaines reminiscences, ces poésies offrent néanmoins de profondes et populaires pensées et elles sont bien, par leur langue, leur rythme, une œuvre typique de l'art allemand.

* AGNÈS MIEGEL (née en 1879) est plus fine artiste. Elle a écrit aussi des ballades. (*Poèmes*, 1901). Son romantisme est plus nuageux que celui de Lulu von Strauss, moins sollicité par les souffles modernes, d'allure moins ferme par conséquent, mais il dégage, grâce à l'entraînante originalité du sentiment et à la beauté expressive du langage, un charme intime plus profond.

Les comparaisons étant toujours intéressantes, malgré le travestissement de la traduction, voici un des poèmes de chacune des écrivains en cause :

MATURITÉ

(*Lulu von Strauss.*)

Parce que, dans le cours de ta pauvre vie, — tu n'as jamais porté, avec la sainte soumission du bonheur, — le vrai fardeau de la femme, qui est en même temps sa couronne ; — parce que tu n'as jamais enfanté dans l'orgueil de ta souffrance, —

parce que la fleur de tes lèvres est pâle — de ne s'être jamais posée sur d'autres lèvres brûlantes — et de n'avoir pas embrassé la fraîche bouche d'un enfant, — tu n'oses pas relever les yeux — et tu te tiens à l'écart, dans la misère de la crainte — comme une femme qui expie des fautes cachées.

Sache donc ceci :

Il y a deux portes d'or — au pays de la bienheureuse félicité. — Par l'une passent, venant par milliers de toutes parts, et couvertes de la poussière du chemin, — celles dont les cheveux portent la couronne de la maternité, — dont les pieds ont foulé toutes les profondeurs et dont les âmes se sont affranchies par les combats.

Et, par l'autre porte, entrent — celles dont les mains n'ont rien reçu du sort, — celles qui dans leurs jours terrestres — n'ont jamais eu le front effleuré par un rameau de l'arbre de la vie, — les pauvres âmes qui mûrissent dans l'ombre, — et que, seules, les mains rudes du sacrifice ont consacrées. — Elles vont, silencieuses, à pas solennels. — La porte est ouverte.

Muette, tu vas avec elles. — Et au-dessus, passions, combats et désirs se confondent en se purifiant dans le même soleil de félicité.

LA DANSE

(*Agnès Miegel.*)

Les pas des derniers convives résonnèrent dans le vestibule, — puis la lourde porte de la maison se

ferma — et la dernière voiture partit, dans la tempête nocturne.

Les jeunes filles de la maison restaient maintenant seules — dans le salon, parmi le rêve du reflet des ors — et des bougies se consumant, dont la vapeur, — comme de la fumée d'encens, planait dans l'air — lourd et troublé encore de la danse tumultueuse. L'aînée des quatre sveltes sœurs se mit — au piano, et ses lèvres fredonnèrent — les airs de valse qui résonnaient en son cœur — au hasard du souvenir.

Les blondes jumelles, fatiguées, vinrent auprès d'elle, lentement, et chantonnant à voix basse — se bercèrent souriantes dans le pas de valse, — selon leur coutume favorite. — Mais, la plus jeune des quatre sœurs, lentement, — retira de son bouquet un rouge œillet ardent — et le piqua dans la boucle de sa ceinture — et, comme en un profond rêve, releva silencieusement — sa robe blanche, paraissant à peine se rendre compte — que déjà elle dansait au son du chant de ses sœurs. — Les yeux dilatés, elle glissait, — longuement, solennellement, comme si elle eût cherché à percevoir — le bruissement rigide et lourd de la soie blanche — qui accompagnait les pas de la pâle danseuse. — Elle ne remarquait pas que peu à peu s'affaiblissait — la voix des jeunes filles — et elle ne voyait pas les lumières s'éteindre une à une. — A ses oreilles mille violons résonnaient ; — sur son front apparaissait l'éclat rayonnant — de la beauté, et rouges comme des fleurs de pommier, — ses joues fraîches et rondes d'adolescente brillaient.

Et la danse silencieuse allait, toujours plus vive — toujours plus étrange. Ses bras s'élevaient dans un élan de félicité et de désir. — Autour de son front pur d'enfant voltigeaient ses longues boucles de cheveux en blonds écheveaux. — Dans ses yeux brûlaient des larmes chaudes, — et sa tête s'inclinait profondément sur son cou frêle.

La dernière bougie s'éteignit en crépitant. — Les sœurs de la jeune fille, au loin, l'appelaient de leur chambre. — Mais, haletante, l'enfant demeurait encore et toujours — et écoutait autour de la maison tournoyer la tempête nocturne.

ILSE FRANKE l'une des plus jeunes muses de la poésie féminine moderne, en Allemagne, est née en 1881 à Göttingue ; elle est la fille du directeur de la Bibliothèque de l'Université à Berlin et d'une romancière connue, Gertrud Franke Schievelbein.

Son unique florilège, paru en 1906 a pour titre, *Iris*. On y découvre une certaine inhabileté dans la forme ; le souffle lyrique y est court, mais l'auteur étant de celles qui n'ont pas dit encore leur dernier mot, on peut espérer que les œuvres suivantes accroîtront sa renommée, en témoignant d'une maturité de talent.

CONCLUSION

En résumé, et pour tirer une conclusion de cette étude, on peut redire que les femmes poètes sont nombreuses en Allemagne, mais en même temps qu'il y a parmi elles plus de gracieux talents que de vrais génies.

Le génie, pourra-t-on objecter, n'est, en aucun pays, l'apanage des femmes. Non, certes, si l'on entend par ce mot la force cérébrale d'un Michel-Ange, d'un Newton, d'un Victor Hugo ! Mais le génie, tel que l'entendait Musset, l'élan du cœur qui suscite le cri éternel de Vérité et de Beauté, écho non pas d'un peuple, mais de l'humanité tout entière, et qui trouve dans la poésie sa plus sublime et directe expression, ce génie-là est fort au-dessus des questions de sexe et de nationalité !

Il a rendu universels les noms d'une Mme de Staël, d'une Desbordes-Valmore, d'une George

Sand, et, pour ne pas parler que de notre pays, ceux de la poétesse anglaise Élisabeth Browning, de la romancière américaine Mme Beecher-Stowe, celui, en nos jours, de l'écrivain italien, Mme Mathilde Serao.

Or, sauf Carmen Sylva, que son rang social mettait forcément en évidence, aucune femme poète ou même romancier allemande n'a obtenu une renommée assez grande pour franchir les frontières de son pays. A part quelques initiés ayant particulièrement étudié la littérature germanique, quid donc se doute de leur existence ?

A quoi tient cette différence ?

Un peu, avouons-le, et en ne mettant en cause que la poésie, à l'insuffisance de l'œuvre écrite, en général.

A part Annette de Droste-Hülshoff, qui figure en étoile de première grandeur au ciel du lyrisme allemand, et ses deux satellites de jolie lumière, Betty Paoli et Marie von Ebner-Eschenbach ; à part le multiple éclat de Carmen Sylva, et la lueur solitaire d'Ada Christen, puis, en nos jours, les trois gloires jumelles de Maria Janitschek, Isolde Kurz, Ri-

carda Huch, suivies d'assez près par la grâce pure d'Alberta de Puttkamer, on ne peut noter de talent remarquable et original. Encore, pour les plus modernes, le mot originalité perd-il beaucoup de sa force, avec des talents qui évoluent sans cesse d'une tendance à l'autre.

L'amour des Allemandes pour la poésie, la facilité qu'elles ont à la produire nuisent à sa perfection. La quantité, une fois de plus, porte préjudice à la qualité des œuvres. La rime, le rythme exercent sur l'esprit allemand une fascination qui l'aveugle. Là-bas, pourvu qu'on lise quelques phrases enstrophées, cadencées, peignant de banales impressions printanières ou sentimentales, c'est l'inévitable extase des *O wie schön! Wunderbar!* (« Oh ! que c'est beau ! Admirable ! ») qui nous laisse, nous, les enthousiastes français, froids et déçus.

Beaucoup des vers des poétesses allemandes servent à orner, sous des guirlandes de myosotis ou de roses, les pages des « petits livres de souvenirs » autour d'éphémérides où les amis inscrivent une pensée à la date

anniversaire de leur naissance. Et, franchement, c'est bien là la place de tant de quatrains ou distiques... Celles qui veulent échapper à cette fadeur, en cherchant une originalité, risquent, lorsqu'elles ne sont pas vraiment douées, de dépasser toujours le but entrevu. Le sens du *juste milieu* manque un peu en Allemagne, ce juste milieu, que, seul, le *tact*, fleur éminemment latine, sait atteindre.

Puis, les poètes allemands sont mal servis par leur tendance à l'abstraction, au nébuleux qu'accentue encore, ainsi que nous l'avons déjà signalé, l'usage fréquent des ellipses de toutes sortes. Il est difficile, non seulement de traduire, mais de comprendre souvent le sens des pensées émises. Il arrive même d'entendre des Allemands, entre eux, interpréter diversement l'idée d'un de leurs compatriotes poètes et rester perplexes sur l'intention des mots.

De plus, la femme allemande est moins favorisée que nous pour la popularité de ses œuvres. Elle ne possède guère le droit de se produire. Le féminisme allemand est né bien

après le nôtre. A part de rares exceptions, la femme d'outre-Rhin se consacre d'abord à son foyer, à ses enfants nombreux; la littérature est plutôt pour elle un passe-temps qu'un apostolat ou un gagne-pain; la soif de la « réclame » ne l'a pas encore trop gagnée, et elle sourirait ineffablement en apprenant que des femmes françaises visent un fauteuil à l'Académie.

Enfin, et c'est peut-être là la principale raison de l'état de choses constaté, l'Allemagne, en littérature comme en politique, se ressent de n'avoir pas été, durant un si long temps, et de n'être encore que si artificiellement, un peuple homogène.

La foule des petits États a créé la foule des petites patries ! Nos écoles littéraires, à nous, sont des divisions intellectuelles; celles de la Germanie portent des noms de provinces, de même que dans les Universités de Bonn, de Heidelberg, etc... la couleur arborée par la casquette des étudiants indique, non pas la branche de lettres, sciences ou philosophie à laquelle ils se rattachent, mais le drapeau de leur contrée d'origine.

Les réputations comme les tendances sont locales.

Tandis que nous éprouvons le besoin de la décentralisation, l'Allemagne se trouverait bien d'un phénomène contraire. Il manque là-bas la concentration d'un foyer d'intellectualité ; il y manque, disons-le avec fierté, un Paris.

Au moyen âge, où l'Allemagne avait plus d'unité, la littérature était florissante ; elle le fut encore lorsque le classicisme, groupé autour de Goethe et de Schiller, s'était créé à Weimar une capitale intellectuelle. A l'époque présente, dans cette fièvre de tâtonnements que tant d'avis autorisés ont mise en évidence, c'est encore la recherche, le besoin de l'étoile dirigeante qui se fait sentir.

Sera-t-elle allumée par le romantisme ? par le naturalisme ? S'incarnera-t-elle en quelque clarté nouvelle qui permettra à l'Allemagne de dégager sa personnalité des influences étrangères et d'occuper en littérature le rang qu'elle s'est acquis dans les sciences et la philosophie ?

Comme poète et comme femme, nous ne

pouvons, en finissant, émettre qu'un souhait qu'on voudra bien nous permettre de formuler en cette heure où la poésie et le féminisme tiennent une si large place dans la pensée : celui de voir le miracle s'accomplir par la plume d'une femme et par l'âme de la Poésie.

APPENDICE

Indépendamment des femmes poètes du dix-neuvième siècle que nous avons citées, il en existe encore un certain nombre, qui, moins connues et ne jouant pas un rôle littéraire par la portée de leurs œuvres, ont été cependant éditées, et dont les vers peuvent se rencontrer dans les revues et journaux d'Allemagne.

Pour cette raison, il nous semble utile de joindre, à l'anthologie précédente, une liste alphabétique de ces noms choisis parmi les moins ignorés :

Barach (Rosa), née *Baré*, à Neurausnitz, en 1841.

Baumfeld (Lisa), née et morte à Vienne (1877-1897).

Bibus (Ottilie), née à Vienne (1863).

Bluthgen (Clara), Halberstadt (1856).

Bosch (J.), Augsbourg (1856).

Briesen (Cath. von), Brandebourg (1861).

Dehmel (Paula), née à Berlin (1862).

Detleffs (Sophie).

Diemar (Adamine von), née Marthen, en Poméranie (1848).

Düring (Clara von), née à Berlin (1848).

Eberhardt-Bürch (Adélaïde), Heidelberg (1836).

Eck (Miriam), Trèves (1861).

Escherich (L.), Munich (vers 1860).

Escherich (Meta), Munich (1877).

Fischer (Betty), Brême (1829).

Frapan (Ilse), Hambourg (1852).

Gebhardt (Florentine), Münden (Hanovre) (1865).

Glas (Elsa), Munich (1871).

Goebeler (Dorothée), Postdam (1871).

Gosche (Lucy), Berlin (1865).

Grabi (Magdalena), Kolzow (Poméranie) (1858).

Grieszler (Agnès), Basse-Autriche (1872).

Gutfeld (Ina), Dorpat (1863).

- Harder (Agnès), Königsberg (1864).**
Herbert (M.), province de Hesse (1859).
Hitz (Luise), Munich (1835).
Holm (Mia), Riga (1845).
Holterhoff (Élise), Elberfeld.
Hummel (Frida), née von Kronoff, Crannstadt (1853).
Ianke (Karola von), Cöslin (1837).
Kaiser (Isabella), née à Bekenried (1866).
Klette (G.-J.), Stuttgard (1871).
Massow (Marg. von), Erfurt (1873).
Mayer-Berwald (Anna), Anspach, (1852).
Maytner (Alberta von), née en Galicie.
Merx (Eulalie), Gröningen, (1815).
Morgenstern (Lina), Berlin, (1830).
Pañlsen (Elisabeth), née dans le Holstein (1879).
Port (Frieda), Munich (1860).
Rösler (Anna), Hesse-Nassau (1875).
Saùer (Hedda), Prague (1875).
Schreiber (Adèle), Vienne (1875).
Skorra (Thekla), Berlin (1868).
Voroptede (Emmy von), Poméranie, (1864).
Voroptede (Ilse von), Poméranie, (1866).

Wendel-Schratz (Adélaïde), Anspach, (1843).

Woerner (1) (Carolina), Bomberg (1865).

(1) Les anthologistes étrangers laissent volontiers de côté les écrivains féminins de l'Allemagne. En France, M. Bossert est le seul critique qui ait mentionné les poétesses les plus connues. M. Demogeot, dans son *Histoire des littératures septentrionales* (Hachette, 1895), n'en signale aucune. La plus récente anthologie, celle de M. Ludovic Roustan (Delagrave, 1909), en nomme trois, mais ne cite d'elles que des fragments de prose.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CONTENUS DANS CET OUVRAGE¹

- | | |
|---------------------------------------|--|
| <i>Ackermann</i> (Mme), 122. | <i>Bendixen</i> (J.), 10. |
| <i>Angoulême</i> (Marg. d'), 17. | <i>Benzmann</i> (Hans), V. |
| <i>Ambrosius</i> (Johanna), 197. | <i>Bern</i> (Maximilien), V. |
| <i>Ardnt</i> (Moritz), 142. | <i>Bettina</i> , 45, 199. |
| <i>Arnim</i> (Achim d'), XII, 46, 49. | <i>Beutler</i> (Margarete), 210. |
| <i>Arnim</i> (Elisabeth d'), v. | <i>Bibus</i> (Ottilie), 238. |
| <i>Bettina</i> . | <i>Binder</i> (Mathilde), 127. |
| <i>Arnold</i> (L'archevêque), 82. | <i>Bluthgen</i> (Clara), 238. |
| <i>Aschbach</i> , 10. | <i>Bohlau</i> (Hélène), 173. |
| <i>Aston</i> (Luise), 124. | <i>Bosch</i> (J.), 238. |
| <i>Ava</i> (Frau), 11, 23. | <i>Bossert</i> (A.), XIV, 40, 54, 109,
137, 173, 240. |
| <i>Baumfeld</i> (Lisa), 237. | <i>Brachmann</i> (Luise-K.), 40. |
| <i>Barach</i> (K.-A.), 10. | <i>Brentano</i> (Clément), 46, 49, 67. |
| <i>Barach</i> (Rosa), 237. | <i>Briesen</i> (Catherine), 238. |
| <i>Becker-Kirchbachs</i> (M.-L.), | <i>Brion</i> (Frédérique), 51. |
| 220. | <i>Browning</i> (Elisabeth), 230. |
| <i>Beecher-Stowe</i> (Mme), 230. | <i>Bruns</i> (Marg.), 221. |
| <i>Bengesco</i> (G.), 152. | <i>Buff</i> (Charlotte), 51. |

1. Les noms imprimés en caractères ordinaires sont ceux des poétesses allemandes. Tous les autres sont en italiques.

- Bulow (Marguer. von), 154.
Cagliostro, 36.
 Carmen Sylva, 139, 230.
Carré (Antoinette), 3.
Catherine de Russie, 37.
 Christen (Ada), 118, 230.
 Chesy (Helmine von), 33.
Claretie (Leo), 152.
Conrad, 153.
 Croissant-Rust (Anna), 202.

Dalberg (prince de), 33.
 Dankelmann (Karol.), 100.
Daumer, 127.
 Dehmel (Paula), 238.
Demogeot (J) 240.
Desbordes-Valmore (Mme),
 114, 229.
Desfeuilles (Paul), 114.
 Detleffs (Sophie), 238.
Devrient, 113.
 Diemar (Adamine von), 238.
 Diesener (Helena), 210.
 Dietz (Catarina), 101.
 Dietz (Elisabeth), 101.
 Dilia (Helena), 122.
 Dolorosa, 203.
 Droste-Hulshoff (A. von),
 70, 108, 230.
 Dubsky (Comtesse), 142.
 During (Clara von), 238.
 Duringsfeld (Ida de), 89.

 Eberhardt-Burchs (A.), 238.
 Ebner-Eschenbach (M. von),
 112, 167, 230.
Ebner (von), v. Zeller.
 Eck (Miriam), 238.
 Eichhorn (Maria), v. Dolo-
 rosa.
 Engelhardt (Hél. von), 130.
 Escherich (L. et M.), 238.

Faguet (Em.), 85.
Fiebig (Clara), 172.
 Fischer (Betty), 238.
 Forbes-Mosse (I.), 199.
 Franke (Ilse), 226.
 Franz (Agnès), 64.
 Frapan (Ilse), 238.
Frédéric II, 29.
Frédéric-Guillaume, 31.
Freytag, 107.

 Gabriel (Hans), 210.
 Gebhardt (Florentine), 238.
Geibel, 106, 169.
 George (Amara), 127.
George (Stéphan), 174.
Gérard (Rosemonde), 61.
Gerhardt (Paul), 63.
 Glas (Elsa), 238.
Gleim, 29.
 Gluck (E.), v. Paoli.
 Goebeler (Dorothée), 238.
Goethe, XI, 3, 39, 45, 50, 55,
 138, 234.
 Gosche (Lucy), 238.
 Gottsched (Victoria), 44.

- Grabi (Magdalena), 238.
 Grazie (Marie delle), 191.
 Greiffenberg (Reg. von), 22.
 Griessler (Agnès), 238.
 Grillparzer, 72, 103, 108, 145.
 Grimm, (H.), 61,.
 Grün, 103.
 Gunderode, 51.
 Gutfeld (Ina), 238.

 Hadewick, 12.
 Hahn-Hahn (C^{...} Ida), 85.
 Halberg (Emma de), 125.
 Hanstein (Adalbert von), V.
 Hastfer (M. de), 33.
 Hauptmann, 153.
 Hebbel, 108.
 Heine, XII, 3, 72, 79.
 Hellwig (Amalie von), 38.
 Hellwig (Baron von), 39.
 Henriette-Luise, 21.
 Hensel (Luise), 66.
 Hensel (Wilhem), 66.
 Hensel (Wilhelmine), 66.
 Herbert (M.), 239.
 Heermann, 63.
 Hetzler (Clara), 17.
 Heuzer (Meta), 65.
 Heyse, 169.
 Hitz (Luise), 239.
 Holm (Mia), 239.
 Holterhoff (Elise), 239.
 Hörman (Angelica von), 131.
 Huch (Ricarda), 173, 230.
 Hugo (Richard), v. Huch.

 Hugo (Victor), 138, 229.
 Hummel (Frida), 239.

 Ianke (Karola von), 239.

 Janitschek (Maria), 158, 230.
 Joran (Théodore), 154.
 Julia (Virginia), V, 223.
 Jung (Frida), 210.

 Kaiser (Isabella), 239.
 Karsch (Luise), 27.
 Kaufman, 127.
 Kettler, 86.
 Klenke (El. de), 33.
 Klette (G.-I.), 239.
 Klie (Anna), 210.
 Klopstok, 17, 39, 63.
 Kluge, V.
 Knorr (Joséphine von).
 Koch (Maidy), 210.
 Koepke, 11.
 Koltwitz (Baron de), 29.
 Kulmann (Elis.), 95.
 Kulmus (v. Gottsched).
 Kurz (Heinrich), V, 13.
 Kurz (Hermann), 163.
 Kurz (Isolde), 163, 230.

 Lachmann (Hedwige), 202.
 Lamartine, 3.
 Lange (Otto), V.
 Lasker-Schuler (Else), 206.
 Lenau, 103.
 Lewald (Fanny), 84, 87.

- Liliencron*, 187.
Lingen (Thékla), 201.
Ludwig (Elise), 99.
Ludwig (Otto), 118.
Luther, 22.

Magnin (Ch.), 11.
Marie-Madeleine, 203.
Massow (Margarete), 239.
Maupassant (G. de), 165.
Mayer-Bergwald (Anna), 239.
Maytner (Alberta von), 239.
Méden (Cte de), 36.
Mendelssohn, 29.
Méreau (Soph.), v. Schubert.
Merget (Docteur), 68.
Merx (Eulalie), 239.
Messein (H. de), 15.
Meyer (R.), V, 48, 75, 159, 169.
Michel-Ange, 229.
Miegel (Agnès), 228.
Morgenstern (Lina), 239.
Morike, 167.
Motte-Fouqué (Frédéric et
 Caroline de la), 39.
Muller (Clara), 207.
Muller (W.), 67.
Musset (Alf. de), 229.

Nassau (Marie de), 140.
Nathusius (Marie), 52.
Newton, 229.
Novalis, 40.

Ossip Schubin, 139.

Pamphilius, 52.
Paoli (Betty), 103, 230.
Paulsen (Elise), 239.
Pisan (Christine de), 17.
Plœnniès (Elisabeth), 92.
Port (Frieda), 239.
Preuschen (H. von), 154.
Puttkamer (Alberta von),
 187, 231.

Ramler, 29.
Raven (Mathilde), 123.
Raymond (Mme Emmeline), 52.
Recke (Elise von der), 36.
Resa (T.), 210.
Reuter (G.), 154.
Rheinsberg (Otto de), 89.
Ringseis (Emilie), 129.
Ritter (Anna), 195.
Roche (Sophie de la), 46.
Rossel (Virgile), 188.
Rostand (Mme Ed.), 61.
Rotswitha, VIII, 9.
Rouslan (Ludovic), 240.
Ruckert, 108.
Rudolphi (Caroline), 34.
Rust (Anna Croissant-), 202.

Sachs (Hans), 22.
Sand (George), 84, 91, 229.
Sauer (Hedda), 239.
Schanz (Frida), 181.
Schanz (Pauline), 181.
Schiller, XI, 45, 138, 234.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
LISTE DES OUVRAGES ALLEMANDS CONSULTÉS . . .	V
PRÉFACE.	VII
INTRODUCTION.	1
CHAPITRE I. — DU MOYEN AGE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE	
<i>Rotswitta. — Frau Ava. — Sybilla Schwarz. — Hen- riette-Luise, électrice de Brandebourg. — Kala- rina-Regina von Greiffenberg</i>	9
CHAPITRE II. — DIX-HUITIÈME SIÈCLE.	
<i>Luise Karsch. — Baronne de Klenke, née Karsch. — Helmine von Chesy. — Caroline Rudolphi. — Élise von der Recke. — Amalie de Hellwig. — Karoline Brachmann</i>	26
CHAPITRE III. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.	
Première période. — (Influence de Goëthe).	
<i>Élisabeth d'Arnim (Bettina). — Marie-Anne Villemer. — Agnès Franz. — Méta Heuzer. — Luise Hensel. — Annette de Droste-Hulshoff</i>	42

CHAPITRE IV. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (suite).

Deuxième période. — (Influence de Heine et des écoles autrichienne et souabe).

Adelaïde de Stolterfoth. — Ida Hahn-Hahn. — Ida de Durlingsfeld. — Luise de Plönniès. — Élisabeth Kulmann. — Elise Ludwig. — Karolina Dankelman. — Élisabeth et Catherine Dietz. — Betty Paoli. — Marie d'Ebner-Eschenbach. — Ada Christen. — Dilia Helena. — Mathilde Raven. — Luise Aston. — Emma de Halberg. — Amara George. — Émilie Ringseis. — Cécilie Zeller. — Hélène von Engelhardt. — Angelica von Hærmann. — Comtesse de Wickenburg-Almasy.

80

CHAPITRE V. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (suite).

Troisième période. — (Vieille et Toute jeune Allemagne).

Carmen Sylva (Élisabeth de Roumanie). — Hermine von Preuschen. — Marla Janitschek. — Isolde Kurz.

136

CHAPITRE VI. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (suite).

Quatrième période. — (Les Modernes).

Ricarda Huch. — Frida et Pauline Schanz. — Alice von Gaudy. — Alberta von Pullkammer. — Maria delle Grazie. — Anna Ritter. — Thekla Lingen. — Johanna Ambrosius. — Irène Forbes-Mosse. — Anna Croissant-Rust. — Hedwige Lachmann. — Marie-Madeleine. — Dolorosa. — Else Lasker-Schuler. — Clara Muller. — Frida Jung. — T. Rosa. — Marie Stona. — Anna Klie. — Maddy Koch. — Elsa Zimmermann. — Hans Gabriel. — Margarete Beuller. — Hélène Diezener. — M.-L. Becker-

Pages

<i>Kirchbach. — Margarete Bruns. — Margarete Susman. — Hélène Voigt-Diederichs. — Julia Virginia. — Lulu von Strauss. — Agnès Miegel. — Ilse Franke</i>	172
CONCLUSION	229
APPENDICE.	237
LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOMS CONTENUS DANS CET OUVRAGE.	241

2558. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^o.

Collection de Critique Littéraire à 3 fr. 50 le volume

BORDEAUX (HENRY). — <i>La Vie et l'Art. Sentiments et Idées de ce temps.</i>	1 vol.
— <i>La Vie et l'Art. Amers modernes.</i>	1 vol.
BYVANCK (W. C. C.). — <i>Un Hollandais à Paris en 1891. — Sensations de littérature et d'art.</i> Préface d'Anatole France	1 vol.
DOUMIC (RENÉ), de l'Académie française. — Portraits d'Ecrivains (1 ^{re} série). 6 ^e édition	1 vol.
— Portraits d'Ecrivains (2 ^e série). 5 ^e édition	1 vol.
— Les Jeunes. Etudes et portraits. 5 ^e édition	1 vol.
— Etudes sur la littérature française (1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e , 4 ^e et 5 ^e séries)	5 vol.
— Hommes et Idées du XIX^e siècle. 2 ^e édition	1 vol.
— De Scribe à Ibsen. Causeries sur le théâtre contemporain. 6 ^e édition	1 vol.
— Essais sur le théâtre contemporain. 2 ^e édition	1 vol.
— La Vie et les Mœurs au jour le jour.	1 vol.
DES ESSARTS (EMMANUEL). — Portraits de Maîtres. 2 ^e édit.	1 vol.
ERNEST-CHARLES (J.). — Les Samedis littéraires (1 ^{re} et 2 ^e séries)	2 vol.
LARDANCHET (HENRI). — Les Enfants perdus du Romantisme.	1 vol.
LIONNET (JEAN). — L'Evolution des Idées chez quelques-uns de nos contemporains (1 ^{re} et 2 ^e séries)	2 vol.
MURET (MAURICE). — La Littérature Italienne d'aujourd'hui.	1 vol.
PELLISSIER (GEORGES). — Études de littérature contemporaine (1 ^{re} et 2 ^e séries)	2 vol.
REGGIO (ALBERT). — Au seuil de leur Ame. Études de psychologie critique.	1 vol.
— L'Italie Intellectuelle et Littéraire au début du XX^e siècle.	1 vol.
ROD (ÉDOUARD). — Les Idées Morales du temps présent. 7 ^e édition	1 vol.
— Essai sur Goethe. 3 ^e édition	1 vol.
— Études sur le XIX^e siècle. <i>Giacomo Leopardi.</i> 2 ^e édition.	1 vol.
— Nouvelles Études sur le XIX^e siècle.	1 vol.
SALOMON (MICHEL). — L'Esprit du Temps (Ouvrage couronné par l'Académie française)	1 vol.
SARRAZIN. (GABRIEL). — Les Grands poètes romantiques de la Pologne. (Ouvrage couronné par l'Académie française).	1 vol.
TISSOT (ERNEST). — Les Évolutions de la Critique française.	1 vol.
— Le Drame Norvégien. Henri Ibsen. Bjørnstjerne Bjørnson.	1 vol.
TOLSTOÏ (LÉON). — Qu'est-ce que l'Art. Traduit du russe et précédé d'une introduction par Tédor de Wyzewa. 5 ^e édition	1 vol.
WYZEVA (TÉODOR DE). — Nos Maîtres. Études et portraits littéraires	1 vol.
— Écrivains étrangers (2 ^e série)	1 vol.
— Écrivains étrangers (3 ^e série). <i>Le Roman contemporain à l'étranger.</i>	1 vol.

89038316428



b89038316428a